NUMÉRO 1017 — 1er MAI 1948

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

MERCVRIALE

GAZETTE

LE MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

	France et Union Française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
Un an	600 fr.	950 fr.	875 fr.
6 mois	425 fr.	500 fr.	465 fr.

LE NUMÉRO : 75 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Numéro épuisé

Nous recherchons le numéro 1002 du 1er février 1947. Nous en sommes acheteurs jusqu'à fin mai, au prix marqué pour les exemplaires en parfait état.

MERCVRE DE FRANCE

TOME TROIS CENT TROISIÈME

Mai-Août 1948

Mai-Août 1948

MERCVRE

DE

FRANCE

Tome CCCIII



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMXLVIII

NOTE SUR " PARTAGE DE MIDI "

par FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française.

Partage de Midi est l'histoire d'une épreuve : l'épreuve du silence, de l'absence, dont Dieu, presque toujours, fait suivre une conversion. Quelle erreur de croire qu'un homme qui a trouvé Dieu, et surtout qui l'a trouvé comme le jeune Claudel par une brusque illumination, continuera longtemps de vivre dans cette lumière! Autant qu'on puisse établir de règle en une telle matière, il doit se persuader, au contraire, que les ténèbres sont proches. Ce n'est rien de se convertir, lorsque tout le travail se trouve accompli par la Grâce et que seul notre consentement à une lumière aveuglante est demandé; le difficile, c'est de persévérer; et la sainteté consiste à persévérer dans la nuit, dans l'abandon apparent de Dieu et, selon le mot de Coventry Patmore, de ne pas renier dans les ténèbres ce qui nous a été révélé en plein clarté. La souffrance des saints se confond avec la cause de leur sainteté : c'est que bien loin de voir, de toucher, d'appréhender l'objet de leur amour, ils s'en éloignent sensiblement d'autant plus qu'ils s'en approchent par la foi « de volonté ».

Partage de Midi, c'est l'histoire de l'homme que Dieu a choisi, puis que Dieu délaisse, et qu'il ne se contente pas de délaisser, qu'il livre à la tentation à laquelle il semble surhumain de ne pas succomber : car comment ne pas céder à la créature qui nous aime et que nous aimons, si Dieu ne se substitue pas à elle par une présence sensible, une présence brûlante?

Port-Royal eût été aussi indulgent au Mesa de *Partage de Midi* qu'il le fut à la Phèdre de Racine. Les Jansénistes eussent jugé que Mesa, lui aussi, est un juste à qui la Grâce a manqué. Ils n'auraient d'ailleurs eu raison qu'en apparence. Bien sûr, il paraît impossible à la créature de renoncer à une autre âme lorsqu'elle lui est liée, comme le dit Claudel dans sa nouvelle préface, par « un aménagement particulier, de sorte que la clé de l'une ne soit que dans le cœur de l'autre ». Il faut être chrétien pour entrer tout à fait dans ce drame qui a fait pousser même à un Bossuet des cris d'angoisse : « ô Dieu, quelle violence d'arracher ce cœur de ce qu'il aime!... Que je t'égorge devant Dieu, ô cœur profane! » (Sermon pour l'Annonciation.)

Mais la profonde leçon de *Partage de Midi,* c'est que cette fatalité n'est qu'apparente et que la Grâce demeure souverainement active au cœur même du péché, de sorte qu'on peut presque dire que, comme d'ailleurs toute l'humanité, Mesa sera sauvé non pas malgré son péché, mais à cause de son péché. Le cantique de Mesa devant la mort, qui représente pour moi, dans l'œuvre de Claudel, la plus haute cime, m'apparaît aussi, du point de vue de la psychologie, non du saint mais du pauvre pécheur, ce qui a été écrit de plus vrai, de plus « éclairant » pour les hommes qui ne sont pas entrés encore dans le mystère de la Rédemption. Et c'est pourquoi nous déplorions cette consigne de silence qui avait été donnée à Claudel, ou qu'il s'était donnée à lui-même, et qui vient d'être si heureusement levée : car l'histoire de *Partage de Midi* nous concerne tous, touche chacun de nous. Le moindre chrétien est l'objet d'une attention particulière, nous sommes tous comme Mesa désignés par notre nom, choisis, élus; et qui de nous n'a pas commis le même péché de renoncement à cette élection? Qui de nous a subi sans succomber, l'épreuve du silence de Dieu?

Lorsqu'un soir de la saison prochaine, le rideau se lèvera enfin sur *Partage de Midi*, ce sera une expérience solennelle, non pas seulement pour Claudel, mais pour chacun de nous, les fils de son esprit, qui depuis notre adolescence avons trouvé dans *Partage de Midi* notre propre histoire magnifiée. Et pour le public aussi ce sera un jugement, car il s'agit de savoir s'il existe encore des êtres en grand nombre capables non de « se colleter avec le néant », selon l'expression de Stendhal, mais de soutenir ce combat spirituel contre Dieu qui est celui de Mesa et dont Rimbaud disait qu'il est le plus terrible de tous.

UNE SÉANCE DE CHAMAN SIBÉRIEN

par EVELINE FALCK

On confond volontiers sous le terme de chamanisme *les diverses religions des peuples de l'Asie septentrionale. En réalité, le chamanisme n'est pas à proprement parler une religion, mais un mode d'appréhension du monde extra-terrestre, qui peut recouvrir des systèmes religieux différents. Dans chaque tribu, quelles qu'en soient l'origine, la race, le genre de vie, le stade d'évolution, le centre religieux de la société demeure le prêtre-chaman. Que le culte s'adresse aux grandes divinités célestes ou souterraines, aux « maîtres » des forces de la nature, aux esprits des morts, etc., ce culte s'effectuera toujours par son intermédiaire. Toute science et toute sagesse sont renfermées en lui et il les a reçues par voie de révélation surnaturelle complétée par un enseignement et consacrée par une intronisation officielle.*

Truchement indispensable entre les vivants et les esprits dont dépend leur sort, le chaman assure l'ordre dans le monde d'ici-bas et le rétablit s'il vient à être rompu par une dérogation quelconque aux lois instituées. Certaines de ses fonctions, qui comprennent la guérison des maladies, la prédiction de l'avenir, la direction des sacrifices, peuvent être partagées à des degrés divers (sauf la dernière) par de simples guérisseurs ou des sorciers, mais ceux-ci ne bénéficieront jamais du prestige, du caractère sacré conféré par le contact permanent avec la surnature. Et si le chaman recourt à des moyens magiques; si, pour raffermir ou accroître son pouvoir spirituel dans l'esprit des croyants, il use de procédés parfois grossiers, cela ne doit point altérer à nos yeux son caractère fondamental de prêtre, représentant religieux du groupe humain, dépositaire responsable de sa prospérité et de sa vie.

La cérémonie de « chamanisation » que nous allons décrire à présent n'est pas spécifique d'un groupe restreint, mais reconstitue et synthétise des données éparses concernant plus spécialement la Sibérie occidentale, d'après les travaux d'ethnographes russes, principalement d'Anutchin, d'Anokhin et de Dyrenkova.

Un campement de chasseurs aux confins de la grande forêt sibérienne qui s'éclaircit déjà aux approches de la steppe. Perdu parmi les solitudes, le petit groupement humain demeure dans une inactivité insolite et lourde d'angoisses : depuis des jours l'épidémie sévit et ses ravages s'étendent. Pour arrêter l'invasion des esprits des maladies, le chaman, prêtre-sorcier, a barré tous les chemins entourant le camp de ses insignes sacerdotaux. Trop tard. Les « malins » ont déjà passé et, introduits dans le corps des hommes, ils rongent leurs entrailles. Assurément une divinité irritée les a chargés de cette mission d'extermination. C'est au chaman qu'il appartient de rechercher la cause de la colère divine et de la dissiper. Tout le groupe s'est tourné vers son prêtre en cet instant critique; il requiert de lui son salut. Ce soir devant le peuple réuni, le chaman va entrer en communication avec les esprits, c'est-à-dire se mettre en transes.

Dans une tente faiblement éclairée, les spectateurs, rangés le long des parois, attendent en silence. Un froissement de métal, un tintement de clochettes et le chaman entre, en grand costume. De longues mèches rudes masquent presque entièrement son visage aux traits plats, pâli et amaigri par le jeûne auquel il s'est soumis avant l'exercice de ses fonctions. Il promène autour de lui son regard à l'éclat trouble afin de s'assurer que nulle présence, nul objet insolite ne risquent de le gêner, d'entraver son action. Le feu est bien éteint, il n'y a pas de fer (le fer empêcherait les esprits, qui le craignent, de se rendre à l'appel du chaman et la tente a été débarrassée de tous les ustensiles et armes qu'elle pouvait contenir). Sur le chaman lui-même abondent, cependant, ornements métalliques et grelots qui s'entre-choquent et tintent au moindre mouvement, mais chacun de ces accessoires, qui possède un caractère sacré, a sa signification et son rôle bien déterminés, comme on pourra le constater.

Ce doit être un puissant chaman, car il a revêtu le costume complet auquel seuls les plus grands ont droit : la couronne, bandeau de fer surmonté de ramures, de fer également, barrées d'une lame, le manteau à longues franges formant par derrière une pointe qui lui donne l'aspect d'un oiseau, apparence complétée par les plaques de fer des épaules, symbolisant des rémiges. Des figurines de métal sont cousues à son plastron en peau de renne; d'autres, accrochées à des chaînes, pendent le long de son manteau : figurines d'esprits protec-

teurs, d'ancêtres, d'animaux sacrés, tel l'ours vénéré à travers toute la Sibérie, le cygne messager céleste, le plongeon oiseau-prophète, l'aigle conseiller du chaman, le sage serpent qui connaît tous les détours et les secrets du monde souterrain. Sur la poitrine du chaman un disque de cuivre luit faiblement : le miroir. Le chaman tient à la main par des lanières lâches, en croix, fixées au cadre, un grand tambour de peau; les astres y sont peints et les mondes célestes et souterrains, ainsi que des figurations d'esprits. Le battoir en bois, recouvert de peau, porte à la poignée une tête d'animal sculptée, autre esprit protecteur. Tous ces accessoires sont doués d'une vie propre, d'un pouvoir magique, et, tout à l'heure, à l'appel du chaman, chaque figurine sera animée par l'esprit qu'elle représente qui viendra en prendre possession.

Silence absolu. Le chaman, accroupi sur le sol, au centre du cercle, mâchonne quelques morceaux d'un champignon, excitant ou poison, selon la dose. Maintenant il se recueille, se retire en lui-même, plongé dans une vision intérieure, ses yeux qui vont contempler l'invisible, tournés vers le dedans. Le masque de métal qu'il place sur son visage va achever de le séparer de ce monde et de l'introduire « de l'autre côté ».

Un murmure bas et monotone, ponctué de coups légers sur le rebord du tambour : l'invocation aux esprits a commencé. Presque aucun geste, une voix à peine perceptible. Peu à peu, suivant une progression insensible, le chant monte, les battements s'amplifient. Debout, le chaman danse lentement, en frappant sur son tambour, dans un cliquetis de métal. Ses appels sont lancés à voix plus haute et pressante, adressés aux forces surnaturelles qui vivent dans la montagne et dans la pierre, dans les nuages et dans le vent, dans les animaux et dans les plantes. Qu'ils viennent, les esprits de toutes formes et de toutes natures, tout ce qui marche et vole et frémit dans la forêt et dans la steppe, dans la nature entière, qu'ils arrivent, qu'ils se hâtent. « Accourez, loups gris de la steppe jaune. » Il les appelle dans leur langage, en imitant le cri des animaux sauvages et des oiseaux. Les sons se multiplient, jaillissent de toutes parts, étouffés, suraigus, lointains, tout proches : cris, sifflements, plaintes, grondements qui sortent de sous terre, qui volent par-dessus les têtes ou résonnent au dehors. C'est le vent de la steppe vide, au sifflement monotone qui monte ou décroît, c'est le vent de la forêt, aux voix multiples à travers les branches.

Toute la forêt vient battre les parois de la tente que la tempête semble secouer. Sans souci du poids de son costume (qui peut bien atteindre 15 à 20 kilos) le chaman mène une danse effrénée. Toujours silencieux et attentifs, les assistants étendent seulement les bras pour l'empêcher de tomber ou de lâcher son tambour qui, en se brisant, provoquerait de nouveaux malheurs. Au moment où l'esprit protecteur le pénètre enfin, le possédé bondit et écume, au paroxysme de la frénésie, puis s'abat comme foudroyé.

Il se relève lentement. Dès cet instant ce n'est plus lui qui est censé agir, c'est l'esprit, la force surnaturelle qui est en lui et lui dicte sa conduite, après lui avoir apporté sa révélation.

La seconde partie de la séance va se dérouler. L'âme du chaman a pris son essor et voici qu'elle va entreprendre sa quête périlleuse à travers les mondes, cependant que son corps, demeuré sur la terre, va décrire les péripéties du voyage. S'il s'agissait d'un cas individuel, d'un malade dont l'âme aurait été dérobée par un esprit, le chaman partirait à sa recherche, la reprendrait au ravisseur de gré ou de force et rendrait au malade, en même temps que son âme, la santé. Mais derrière cette épidémie qui ravage tout le groupe, son protecteur surnaturel lui a montré la main de Celui-que-l'on-n'ose-pas-nommer, du souverain des morts qui, sans doute, veut obtenir un sacrifice. C'est donc vers lui que le prêtre-sorcier va se diriger.

Grâce au pouvoir magique de son manteau, tapis-volant, le chaman s'est envolé dans les airs d'un vol puissant et sûr, escorté d'une troupe d'esprits qui va l'assister dans sa mission. Du couteau qui surmonte sa couronne, il fend les nuées rapides. Parvenu à l'ouverture par où communiquent les mondes étagés les uns au-dessous des autres, il s'engouffre dans les régions inférieures. Bientôt, toutefois, sa course se ralentit. Dure est la route, difficile l'accès des autres mondes, gardé par des esprits hostiles. Ils attaquent le messager. Leurs coups sont parés par les plaques de fer du manteau et le bruit des grelots les effrayent. Les esprits-assistants du chaman le guident, le soutiennent, le défendent et il passe. Toujours plus avant, il s'enfonce dans les régions souterraines; au plus profond, il atteint le royaume des morts. Dans des ténèbres opaques, les ombres demeurent immobiles, agglutinées par grappes comme des chauves-souris. De son

soleil vivant, le chaman éclaire sa route et les âmes attirées viennent s'y prendre. L'envoyé ne s'y arrête pas; aujourd'hui ce n'est point aux morts qu'il a affaire, mais à leur souverain et il poursuit sa route jusqu'au palais de boue noire, cerné d'une rivière qu'alimentent les larmes des hommes. Aux entrées, des monstres font la garde. Dernier obstacle dont le chaman triomphe et le voici dans la salle du Maître, en présence de Celui-qui-envoie-la-douleur. Terrifiant est son aspect et le chaman décrit minutieusement son visage de suie, aux yeux sanglants, aux moustaches semblables à des défenses. Saisi d'effroi, il n'ose avancer, mais le noir souverain l'a aperçu et sa colère ébranle le palais (le chaman mime toute la scène et les assistants écoutent, tendus). Comment un homme a-t-il pu, a-t-il osé pénétrer jusqu'ici? Sa chair vive sera sa rançon, le sang rouge de ses poumons. Le messager laisse s'écouler le torrent avant de répondre en « paroles de miel ». Que le « Père » désarme son cœur et prête l'oreille aux supplications de ses enfants. Le malheur s'est abattu sur eux, les esprits se repaissent de leurs âmes, sur l'ordre, sans doute, du Très-Clément. Alors les hommes se sont tournés vers lui, leur chaman, et il est venu intercéder en leur faveur. Aurait-on manqué au « Père » de quelque manière? Nul n'a tué plus que sa part de gibier, nul n'a fait souffrir inutilement un animal, nul n'a eu de contact avec une femme impure; il n'y a point de souillure cachée. Mais le Puissant s'agite à nouveau; il reproche aux hommes de négliger les sacrifices, de ne point lui fournir une quantité suffisante de victimes, de chair rouge et saignante. En juste châtiment, il a déchaîné sur eux le fléau et si telle est sa volonté, il les détruira tous. « Par quels sacrifices pourront-ils se racheter? » demande l'intercesseur (ici l'attention des spectateurs redouble). Suit une longue discussion. Le « Père » ne semble pas disposé à se laisser fléchir, mais c'est une simple question de forme et, par la bouche du chaman, il fait connaître enfin, solennellement, ses exigences : « Vous égorgerez des rennes, vous apporterez des victimes en nombre... Alors les maladies ne reviendront plus, les hommes seront délivrés. »

Au retour de son voyage, dans l'au-delà, sa mission terminée, redescendu en lui-même, le chaman semble s'éveiller d'un songe. Nul souvenir de ce qui s'est passé. Nulle trace de fatigue non plus : les esprits l'ont soutenu ou ont agi pour lui pendant toute la durée de la séance. Une à une se sont égre-

nées les heures de la nuit et l'aube blanchit le ciel au-dessus des masses sombres de la forêt. On frissonne au sortir de la tente et les visages apparaissent dans la froide clarté du matin plus pâles que celui du chaman, mais l'expression s'est détendue. Désormais, les survivants n'ont plus à craindre. Le Terrible a arrêté sa meute malfaisante, le pouvoir des « mauvais » est brisé et, lorsque auront été accomplies les cérémonies des sacrifices, le flot de la vie va pouvoir à nouveau s'épancher librement.

CENT PAGES INIMITABLES

DU DUC DE SAINT-SIMON

par P.-L. COUCHOUD

Dans un campement de l'armée du Rhin, en l'été de 1694, un colonel de cavalerie de dix-neuf ans que la mort de son père venait de faire duc et pair de France prit une résolution extraordinaire. Il se voua, de ferme volonté, à être un écrivain *posthume.* Entendez qu'il écrira les Mémoires de son temps, comme ont fait Bassompierre, La Rochefoucauld, Retz, Claude Joly, mais sans se prendre pour héros principal (les *Mémoires* de Bassompierre sont « dégoûtants par leur vanité »). Il peindra à vif tous les personnages, toutes les intrigues, dira carrément la vérité nue; pour cela tiendra le manuscrit dans un tiroir bien fermé, n'en soufflera mot, n'en lira ligne à personne tant qu'il vivra. Il n'aura de lecteurs que dans un autre siècle.

Etonnant plan de vie qui par le détachement et la singularité rappelle certaines vocations religieuses. On devient mémorialiste d'ordinaire au soir de sa journée, pour faire valoir le personnage qu'on a été. Voici un contemplatif qui s'y met dès son aube. L'ambition qu'il nourrit n'est pas celle des jeunes gens de son rang, d'être sur les théâtres du monde un acteur, mais celle, plus orgueilleuse au fond, d'être un témoin et un juge. Non d'être quelque chose (de plus qu'il n'est), mais d'être, comme il dit, « de quelque chose » : d'avoir le libre accès des hauts postes de guet d'où l'œil peut tout surprendre, l'esprit tout comprendre, tout apprécier.

Ces postes sont, sous le Grand Roi (Louis XIV, d'abord, est-il un *grand roi?*), les armées et Versailles. Aux armées le petit duc et pair est le commensal et le familier de son chef, le neveu du grand Turenne, le maréchal de Lorge qui bientôt lui donne sa fille. Il devient du coup beau-frère du fameux Lauzun, le héros d'une folle aventure, un puits de récits. A

Versailles, grâce à son titre et à la faveur qui entoure sa jeune femme, il est logé au château même, dans l'appartement qu'occupait son beau-père. Chaque jour qu'il y passe il est à même d'observer le Roi et Mme de Maintenon, de causer avec les princes, d'interpeller les courtisans et les ministres.

Au bout de cinq ans il avait déjà des cahiers préparatoires, des récits de première main tels que la bataille de Nerwinde, des ébauches de portraits féroces. Alors un scrupule grave le prit. Est-il permis, est-il chrétien de dévoiler la vérité « bonne ou mauvaise », de satisfaire dans un récit « ses inclinations et ses passions », de montrer les méchants tels qu'ils sont, sans ménagement, sans charité? Pour le repos de sa conscience il consulta le plus sévère des ascètes, l'abbé de Rancé, de qui il était, dans ses terres, le voisin. Il lui envoya ce qu'il y avait « de plus âpre et de plus amer ». Rancé n'avait rien de fade. Il donna, peut-on croire, une absolution entière, car le travail clandestin reprit au même ton. L'an d'après (1700) il existait « six années de mémoires selon l'ordre du temps ».

A vingt-sept ans (1702) le colonel quitta le service, parce qu'on lui fit un passe-droit dans une promotion de brigadiers. Il se fixe à la Cour. Il y passera plus de vingt ans de suite, avec des répits en son château de la Ferté, et des retraites à la Trappe pour lessiver les âcretés de son âme.

Au grand décor de Versailles le duc et la duchesse de Saint-Simon figurent dans les parties qui ne sont pas le plus en lumière. La duchesse est blonde, grande, « le teint d'une blancheur à éblouir, les yeux doux, bien fendus, le nez un peu long et qui relève sa physionomie, une gorge qui ne peut être ni mieux taillée ni plus belle ». Le Roi qui l'estime pour ses gracieuses vertus fait d'elle en 1710, bien qu'elle n'ait que trente-deux ans, la dame d'honneur de la duchesse de Berry, sa petite-fille légitimée qu'il marie à son petit-fils légitime pour compléter la fusion de ses deux postérités.

Le duc est gringalet, dressé sur ses ergots, le nez qui flaire, l'œil instrument optique de premier ordre, la bouche maligne, la voix petite, tantôt muet, tantôt dans un flux d'ergotages et de médisances. On dit qu'il a un peu d'odeur. Il est connu surtout pour être intraitable sur la préséance, toujours prêt à rameuter les ducs et pairs, à les lancer en procès, dès que le rang strict ou le moindre privilège semble menacé. On l'appelle, en haussant l'épaule, *le greffier des ducs.*

Mme de Maintenon est en garde contre lui. Elle le juge « glorieux, frondeur » et, ce qui est irrémissible, « plein de vues ». Le Roi le sait honnête homme, de probité sûre, chatouilleux sur l'honneur, mais trouve « étrange que depuis qu'il a quitté le service, il ne songe qu'à étudier les rangs et à faire des procès à tout le monde ». Il lui trouve aussi la langue trop agile. Le jour où il fait à Mme de Saint-Simon la faveur qui a été dite, il fait venir le mari dans son cabinet pour la lui déclarer. Celui-ci flaire qu'il y a aussi un fâcheux morceau à avaler : « Me regardant plus attentivement avec un sourire qui voulait plaire : — Mais, ajouta-t-il, il faut tenir votre langue ». Le duc promit pour la langue (de la plume, il ne fut pas question). Le Roi ne sut pas ce jour-là qu'il avait dit cela à son portraitiste non officiel, à l'espion désintéressé et minutieux de son règne, l'espion pour la postérité.

A quelles sources Saint-Simon puise-t-il? Aux plus hautes, aux plus diverses. Le duc d'Orléans, seul neveu du Roi, parle librement devant celui qui a été son compagnon de jeu, puis son compagnon d'armes. Beauvillier et Chevreuse l'informent de ce qui touche au duc de Bourgogne. Il a les confidences du chancelier Pontchartrain, du ministre Chamillard. Il est en liaison constante avec le duc et la duchesse de Villeroy, le maréchal de Boufflers, le Premier écuyer, qui l'entretiennent « de tout ce qui se passe de plus secret et de plus important ». Les femmes « les plus instruites et les plus admises en tout » le tiennent au courant de l'intérieur intime de la Cour. Si la petite cour du Dauphin à Meudon lui est moins ouverte, Bignon, intendant de Paris, du Mont, gouverneur de Meudon, y sont ses observateurs. Et sur le sanctuaire le plus élevé il est renseigné par « des valets très principaux qui, à toute heure dans les cabinets du Roi, n'y ont pas les yeux ni les oreilles fermées ». Ainsi est-il « toujours instruit journellement, par des canaux purs, directs et certains, de toutes choses grandes et petites ».

Il fut au vent de toutes les pistes. Il suivit tout le cheminement de la disgrâce de Vendôme, puis de celle de Chamillard. Plus tard il assista aux grands coups du destin qui frappèrent autour du Roi toute sa descendance, sauf un dernier arrière-petit-fils qui, échappant au mal, aurait succombé aux médecins, si les femmes ne s'étaient pas interposées. Puis à la mort majestueuse du Roi.

Sous la Régence l'ancien compagnon, le *petit hussard* du

Régent aurait été ministre s'il l'avait voulu. A quoi bon? Une élévation personnelle ne lui aurait pas donné la jubilante ivresse que lui causa l'humiliation des bâtards de Louis XIV. Un jour que pour des intérêts de famille il souhaita l'ambassade d'Espagne, il l'eut aussitôt. Après la mort du Régent (1723) le Cardinal Fleury qui désirait des ministres *à voix basse*, rendant visite à Mme de Saint-Simon, lui laissa entendre que son mari pensait trop haut et qu'on le verrait avec plus de faveur à Paris qu'à Versailles. Il n'eut pas à le redire. Le duc et la duchesse s'établirent définitivement en leur hôtel de la rue de Grenelle et en leurs terres de la Ferté, dans le Perche.

En gros la moisson était faite. Restait à l'étaler et l'engranger. L'écrivain eut communication, en 1729, par le duc de Luynes, des registres originaux du *Journal* que Dangeau avait méticuleusement tenu des événements de la Cour et de l'Etat, de 1684 à 1730, c'est-à-dire au temps même où il accumulait de son côté ses âpres notes. Rien de plus opposé aux *Mémoires* qu'il prépare que ce terne *Journal*. Il le trouve « si maigre, si sec, si contraint, si précautionné, d'une fadeur à faire vomir », rempli tout de même de mille faits que taisent les gazettes, « utile pour l'exactitude de la chronologie et pour éviter la confusion ». Il obtient d'en faire lever une copie; il y réserve le recto de chaque feuille à ses propres commentaires. Ce fut une chance pour lui de disposer d'une trame si exacte et si grise pour y enchaîner avec précision ses constats passionnés, ses souvenirs si haut de couleur, les compléments d'information qu'il arrache de partout. Une chronologie sévère est ce qui donne aux mémoires la vie, tout comme à l'histoire. Sans Dangeau les pages les plus élaborées de Saint-Simon n'auraient pas ce déroulement aisé, cet air d'avoir été écrites au net le jour même de l'événement.

Quand Saint-Simon le duc, personnage de second plan des règnes de Louis XIV et Louis XV, meurt à quatre-vingts ans, en 1755, Saint-Simon l'auteur est dans un tiroir, à l'état de chrysalide de papier, sous douze portefeuilles en veau écaille aux armes, enfermant 173 cahiers in-folio, 2354 pages autographes compactes, d'une écriture fine, serrée, rétrécie par les abréviations. Il attend le réveil.

L'existence du manuscrit fut dénoncée. Saisi, trouvé dangereux, il fut déposé sous verrou aux archives des Affaires Etrangères comme un prisonnier d'Etat. Choiseul permit à

Duclos, à Marmontel de le piller discrètement pour leurs histoires de la Régence. Par galanterie unique il envoya des cahiers à la spirituelle aveugle, Mme du Deffand, pour qu'on lui en fît lecture. « Vous en auriez des plaisirs indicibles, mandait-elle à Horace Walpole... Le dernier volume que je ne fais qu'achever vous mettrait hors de vous. »

La chrysalide sommeilla soixante-quinze ans. Louis XVIII fit remettre le manuscrit à un représentant du nom. Par les soins du général marquis de Saint-Simon la première édition parut en 1839-1840 avec les « corrections et retranchements indispensables ». La première édition scrupuleusement conforme au manuscrit fut donnée par Chéruel en 1856.

Saint-Simon l'auteur est un contemporain de Louis-Philippe. Il éclate au milieu de la bataille romantique. A un public entiché de couleur locale et de détails secrets de l'histoire il jette un règne inédit et bariolé de Louis XIV où fourmillent avec leur allure propre et leurs passions rendues transparentes des centaines d'individus qui n'étaient jusque-là que des noms. Il repousse et démode Voltaire et son *Siècle de Louis XIV*. Dans un panorama classique, lissé, conventionnel, il introduit des ombres terribles, des profondeurs et des saillies surprenantes.

Il a, bien entendu, ses détracteurs. On parle des *commérages* de Saint-Simon, pamphlétaire aveuglé par ses préjugés et ses haines. Sainte-Beuve met le holà. Il montre qu'en dépit de ses partis pris et jusque dans ses rages, Saint-Simon reste asservi à cette notation impeccable du détail qui est sa passion la plus forte. « J'ai préféré la vérité à tout. Je l'ai chérie contre moi-même » : il a pu le dire sans mentir. Quant à ceux qui prétendent qu'il écrit « abominablement mal », Littré leur répond en prenant chez lui à pleines mains les exemples de la bonne langue. L'entrée de Saint-Simon au cénacle des grands écrivains de la France a été consacrée par la monumentale édition annotée et publiée de 1873 à 1930 par Arthur de Boislisle.

Quand Sainte-Beuve fait les honneurs de l'œuvre touffue et démesurée, il détache, comme exemple insigne de l'art de Saint-Simon, les pages qui relatent la mort du Grand Dauphin : « Savez-vous que la scène des appartements de Versailles après la mort de Monseigneur est une œuvre unique, incomparable, qui n'a pas sa pareille en aucune littérature?... Je viens de relire cette scène, cette série de scènes, avec leurs

nombreuses péripéties et leurs changements à vue, dans leur ampleur, leur profondeur, leur sérieux, leur comique aussi et leur grotesque. Cet homme-là a l'horizon borné, dites-vous; c'est un observateur de détail. Peste! quel détail! Nommez-nous-en, des ensembles en peinture, des fresques immenses et grandioses, si ceci n'en est pas. » Charles de Rémusat écrit de même : « Je ne sais rien dans Saint-Simon de supérieur au tableau de la Cour à la mort du Grand Dauphin. C'est le récit d'une seule nuit de Versailles et il tient le quart d'un volume. »

Ce beau et long morceau forme en soi un tout (1). Des lecteurs y recevront le choc du Balzac de l'histoire, sans faire la traversée des quarante et un volumes de la grande édition. Tout homme qui commence ses mémoires, tout grand reporter, l'historien psychologue, le romancier véridique, ceux en un mot dont le problème est de raconter un événement en ses aspects concrets et ses dessous moraux devraient avoir sur leur table cet inégalable récit où, vision prompte et sentiments mis à nu, tout est juste.

Un règne trop long s'achève dans les désastres militaires, la persécution religieuse, la banqueroute évitée avec peine, la misère du peuple. On attend la mort du roi septuagénaire, chargé jadis d'adulations, détesté aujourd'hui comme un despote. Le règne prochain est redouté. Le Dauphin, *Monseigneur*, touche à la cinquantaine. C'est un homme épais, « noyé dans l'apathie et dans la graisse ». Sous son nom les intrigants, les intrigantes qui composent à Meudon sa cour en espérance exerceront le pouvoir, avant peut-être de s'entre-égorger. Et dans l'ombre déjà, autour du duc de Bourgogne, un troisième règne se prépare. Ce sera le règne de la vertu et de l'utopie, sous la houlette légère de Fénelon, en tout le contre-pied des deux règnes qui l'auront précédé. Saint-Simon, ami de Beauvillier, y aura ses aises. Ah! combien de longues années faudra-t-il l'attendre?

Un coup de théâtre! Le Roi ne meurt pas, mais Monseigneur. La cabale de Meudon s'effondre. Le règne de la vertu pointe comme une aurore. Tel est le bouleversement que le peintre va montrer en aiguisant ses yeux pour happer ce qu'il y a dans les cœurs.

Il se confesse le premier. Avec humilité, mais sans contrition, il décrit « le mouvement de flux et reflux » qui se fit

(1) Il sera publié prochainement en édition à tirage limité (Audin, Lyon).

en lui à l'annonce de la petite vérole, son espoir qu'elle sera mortelle, sa crainte qu'elle ne le soit pas et, aux nouvelles rassurantes, la moqueuse lamentation qu'il fit avec la duchesse d'Orléans « de voir Monseigneur échapper, à son âge et *à sa graisse,* d'un mal si dangereux... Après une dépuration de cette sorte, il ne restait plus la moindre petite espérance aux apoplexies; celle des indigestions était ruinée sans ressources depuis la peur que Monseigneur en avait prise. Il fallait désormais compter que ce prince vivrait et régnerait longtemps ». A la nouvelle qu'il est mort « je sentais malgré moi un reste de crainte que le malade en réchappât et j'en avais fort honte ». Et après la nuit dramatique où la mort est confirmée, il dira combien l'insomnie lui fut douce et le réveil *savoureux.*

La scène passe de Meudon à Versailles, de Versailles à Marly, pour revenir à Meudon. Quand le Roi apprend la maladie contagieuse de Monseigneur, il va bravement demeurer près de lui pour toute la maladie. Lorsque inopinément Fagon annonce l'agonie, il se porte à l'instant vers l'appartement du mourant. Sa fille légitimée, la princesse de Conti, l'arrête à l'avant-dernière porte, le repousse même des mains : il faut qu'il ne pense plus qu'à lui-même! Presque en faiblesse, il se laisse aller sur un canapé. Mme de Maintenon l'y rejoint. Il y attend que Monseigneur soit expiré, commande ses carrosses, rentre à Marly en faisant annoncer pour le lendemain matin le conseil ordinaire. En son esprit royal la mort de son fils n'est plus qu'un événement politique.

Le plus curieux spectacle et le plus instructif est à Versailles, dans la grande Galerie des Glaces et les appartements attenants, la nuit où le bruit de la mort filtre dans le château. Saint-Simon arrivant y trouve « tout Versailles rassemblé, toutes les dames en déshabillé, la plupart prêtes à se mettre au lit, toutes les portes ouvertes et tout en trouble ». Il perce « de ses regards clandestins chaque visage, chaque maintien, chaque mouvement ». Le duc de Bourgogne avait l'air fort ému et peiné, « mais le coup d'œil que j'assénai vivement sur lui ne m'y rendit rien de tendre, ne me rendit que l'occupation profonde d'un esprit saisi ». Le duc d'Orléans qui n'aime pas Monseigneur mais qui a passé sa vie avec lui pleure à sanglots, le nez dans un coin. Vers minuit et demi, la duchesse de Bourgogne, appelée au dehors, passe, « les yeux à peine mouillés mais trahie par de curieux regards lancés de part et

d'autre à la dérobée ». Dès qu'elle revient, après avoir vu un instant le Roi, dans le carrosse qui va à Marly, « on lit apertement sur les visages : Monseigneur n'est plus ».

De tout ce qui se déchaîne alors dans cette foule énervée et fouettée, l'observateur fait une étrange symphonie. En basse profonde « les mugissements contenus des valets désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux ». Le plua grand nombre, c'est-à-dire les sots, « tirent des soupirs de leurs talons et, les yeux égarés et secs, louent Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté ». Les plus fins s'inquiètent déjà de la santé du Roi. Ceux que l'événement renverse ont des yeux sombres ou hagards, des mouvements involontaires des mains. Ceux qu'il réjouit poussent « la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère » mais ils changent de posture, s'évitent les uns les autres, « même de rencontrer leurs yeux; un *vif*, une sorte d'*étincelant* autour d'eux les distingue malgré qu'ils en aient ».

Le duc de Bourgogne a « des larmes de nature, de religion, de patience »; l'autre fils, le duc de Berry, des larmes quasi sanglantes. Il suffoque, puis éclate « avec un bruit si fort, la trompette forcée du désespoir, que la plupart éclatent aussi, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance ». Sa jeune femme qui voit tous ses plans détruits est dans une rage de douleur « non d'amitié mais d'intérêt; des intervalles secs, mais profonds et farouches, puis un torrent de larmes et de gestes involontaires, et cependant retenus, qui montrent une amertume d'âme extrême, fruit de la méditation profonde qui vient de précéder ». La duchesse de Bourgogne, radieuse intérieurement, fait de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie : « Le fréquent moucher répondait aux cris de son beau-frère; quelques larmes, amenées du spectacle, et souvent entretenues avec soin, fournissaient à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux et barbouiller le visage. » Madame, belle-sœur du Roi, « rhabillée, en grand habit, arrive hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre ». Car elle ne sent rien pour Monseigneur.

Et au milieu de cette mascarade en délire, dans des lits de veille enveloppés de gros rideaux, les suisses et les frotteurs du château dorment paisiblement. Une dame, étendue aux pieds de la duchesse d'Orléans, ayant touché un lit le sentit remuer. « On vit un gros bras presque nu relever tout

à coup le pavillon, qui leur montra un bon gros Suisse entre deux draps, demi-éveillé et tout ébahi, très long à reconnaître son monde qu'il regardait fixement l'un après l'autre, qui enfin, ne jugeant pas à propos de se lever en si grande compagnie, se renfonça dans son lit et ferma son pavillon. »

Le temps qui suit une mort est traditionnellement celui où l'on fait le portrait idéalisé du défunt. Ce sont, en Grèce, les *moirologia*, les propos de la Parque. Chaque assistant se lève et dans une sorte de mélopée dit combien a été beau, grand et bon le mort que voici. Dans cette coutume survit l'idée primitive de présenter le mort aux puissances infernales et de les bien persuader qu'elles ont affaire à un personnage considérable à qui le plus grand accueil est dû. Chez nous on étale toutes les décorations sur le cercueil et l'on traite le mort avec des honneurs que le vivant n'a pas toujours connus. Saint-Simon suit la coutume à moitié : c'est à l'occasion de la mort qu'il fait en général ses petites biographies brusquées en portraits. Mais il repousse l'adage qu'il ne faut dire des morts que du bien. Il se rattache plutôt à la sévère idée égyptienne, chrétienne aussi, de la *pesée de l'âme :* le bien et le mal pesés dans une balance exacte et un jugement prononcé.

Monseigneur n'a eu qu'une grandeur de position. En ce blond fils de roi une éducation de magnificence est venue s'anéantir. Ce chasseur de loups était né pour l'ennui, qu'il communiquait aux autres, « ouvrant de grands yeux sur les uns et les autres sans presque regarder, sans conversation, sans amusement, je dirais volontiers sans sentiment ni pensée... Doux par paresse et par une sorte de stupidité, dur au fond avec un extérieur de bonté qui ne portait que sur des subalternes et sur des valets et qui ne s'exprimait que par des questions basses ». Cet héritier du plus grand trône de l'Europe assistait aux conseils d'Etat sans desserrer les dents, silencieux jusqu'à l'incroyable. Toujours en contrainte et en respect, il tremblait devant son père, qui n'omit rien pour entretenir cette terreur. Il le fuyait tant qu'il pouvait et il s'arrangea un simulacre de vie propre dans un entresol, avec une vieille maîtresse tolérée et des femmes qui le manœuvraient. Le personnage est fouillé à touches vives, en ses traits presque indéfinissables et en sa profonde nullité.

Il reste au peintre à terminer sur un effet dramatique : l'abandon du cadavre pestiféré. Après le départ nocturne du Roi, la panique s'empare de Meudon. Les officiers, les valets,

l'apothicaire se sont enfuis. Le corps est laissé à des Filles de la Charité et à des plombiers qui le fourrent vite au cercueil. On n'attend pas le carrosse des morts. Placé sur un carrosse ordinaire qu'il dépasse du bout, le cercueil est emporté en toute hâte au caveau de Saint-Denis. La peur a triomphé ce jour-là de la majesté.

Quand on achève ces pages où ressuscitent cinq jours d'histoire, on rêve à ce qui aurait eu lieu si la Mort avait frappé ses coups selon l'ordre des générations : si Louis XIV était mort en 1711 (au lieu de Monseigneur) et celui-ci, sous le nom de Louis XV, en 1712 (au lieu du duc de Bourgogne)...

De 1709 à 1714 la France épuisée a été au bord d'une révolution. Le mot était prononcé. Le ministre Desmaretz écrit au Roi le 26 août 1709 que depuis quatre mois il ne s'était pas passé de semaine sans qu'il y ait eu quelque sédition : « Les armées ne peuvent être bien payées, les vivres et la subsistance des troupes n'ont pu être assurés dans des temps aussi malheureux; on a été à la veille de manquer entièrement et de craindre les plus terribles révolutions. » Catinat disait (ce qu'on entendra de nouveau en 1789) « qu'il n'y avait qu'un comble très dangereux de désordre qui pût enfin rappeler l'ordre dans ce royaume » (Saint-Simon). Des esprits imprudents (dont était Saint-Simon) réclamaient les Etats Généraux. Une conjoncture aussi périlleuse eût-elle été maîtrisée par Monseigneur et le duc de Bourgogne? N'auraient-ils pas été d'avance, l'un par incapacité, l'autre par la vertu impolitique, les deux moitiés d'un Louis XVI?

La situation militaire semblait désespérée. Aucune concession, aucune humiliation du Roi n'obtenait la paix. Monseigneur, devenu roi, « absorbé dans sa graisse et dans ses ténèbres », eût-il été plus adroit ou plus heureux? Les ennemis exigeaient du Roi non seulement de ne plus soutenir son petit-fils, le roi d'Espagne, et de leur donner, à eux, des subsides pour le combattre (ce que le Roi acceptait), mais encore de lui faire personnellement la guerre. Non seulement de détruire Dunkerque, de céder Lille, Maubeuge (ce que le Roi acceptait), mais encore de renoncer à Strasbourg, à l'Alsace, à la Franche-Comté, à l'Artois, au Roussillon. Qu'aurait fait, devenu roi, le duc de Bourgogne, à qui le doux Fénelon conseillait : « Il vaudrait mieux sacrifier la Franche-Comté, les Trois Evêchés, etc., à toute extrémité, que de risquer la France entière » ?

Ce fut le roi septuagénaire qui, après avoir vu tomber devant lui son fils et son petit-fils, soutint le coup. Il se repentait noblement d'avoir trop aimé la guerre et d'avoir trop fait de dépenses. Mais maintenant il ne restait plus qu'à combattre. Il confia sa dernière armée à Villars, avec les paroles que l'on sait : « Une armée aussi considérable ne sera jamais assez défaite pour qu'elle ne pût se retirer sur la Somme. Je connais cette rivière : elle est très difficile à passer. Il y a des places, et je compterai de me rendre à Péronne ou à Saint-Quentin, d'y ramasser tout ce que j'aurai de troupes, de faire un dernier effort avec vous et de périr ensemble ou de sauver l'Etat. »

La France exsangue fit un effort héroïque. Les recrues nécessaires furent levées. Avec raison Pierre Gaxotte dit que la dernière armée de Louis XIV n'était plus une armée de métier, c'était déjà une armée nationale. Il y eut Denain et la paix de compromis d'Utrecht. La frontière orientale de la France fut sauvée et la révolution retardée de soixante-quinze ans.

Saint-Simon qui n'a pas connu la période brillante du règne et qui rédige ses Mémoires au temps où la réaction contre Louis XIV est la plus forte écrit sur lui ces mots entièrement dénués d'emphase :

— Le croira-t-on? Il était né bon et juste et Dieu lui avait donné assez pour être un bon roi, et *peut-être même un assez grand roi.*

GLUCKEL HAMELN
OU
LE LIVRE DE RAISON D'UNE JUIVE DU XVIIe SIÈCLE

par DAVID SCHEINERT

Glückel Hameln commence à écrire ce qui constitue autant un livre de raison que les « souvenirs de sa vie », en 1690, à l'âge de quarante-quatre ans, environ un an après la mort de son mari (1).

Livre de raison et d'oraisons. La piété et l'argent s'y mêlent à parts égales. On ne pourrait mieux caractériser le ton de ce qui est aussi le journal d'une mère et d'une femme d'affaires, qu'en reportant le lecteur aux lettres qu'il aurait pu recevoir, avant la guerre, d'une grand'mère juive de Roumanie ou de Pologne. Cancans, naissances, maladies, dots, citations religieuses, dictons éprouvés et la formule prudente et familière de ceux qui n'ont pas l'habitude de la plume : « Qu'écrirai-je encore à ce sujet ? » ou : « Que dirai-je de plus ? » Le lecteur se débrouillera...

Son plan est précis dès le début. « J'ai l'intention, s'adresse-t-elle à ses enfants, si Dieu me prête vie, de vous laisser mes mémoires en sept petits livres. » Cette tâche, elle l'entreprend avec modestie. Pas même le désir d'édifier ses descendants. « Je n'en suis pas capable. Nos sages ont écrit plusieurs livres pour nous instruire et nous avons notre sainte Thora où nous pouvons voir et comprendre ce qui est nécessaire, et ce qui nous conduit du monde présent dans le monde futur. » Elle écrit simplement pour « calmer son âme, raccourcir les heures sans sommeil ». Les dernières années de sa

(1) Traduit du judéo-allemand en allemand par Alfred Feilchenfeld, le livre a paru, sous le titre de *Denkwürdigkeiten der Glückel von Hameln*, au Jüdischer Verlag, Berlin, 1913.

vie lui semblent amères. Elle se soulage de ses soucis, des ennuis que lui causent certains de ses enfants, du chagrin d'avoir perdu son mari. Le témoignage de Glückel Hameln est cependant précieux à double titre. Bien que « familiocentriste » le plus souvent, et jusqu'à la nausée, il ouvre, de temps en temps, une petite lucarne sur la vie des Juifs d'Allemagne au XVIIe siècle, et même sur quelques événements importants de l'époque. La femme juive ne porte pas de voile, mais c'est tout comme. Le regard qu'elle jette sur le monde est singulièrement maladroit et effarouché et ce qu'elle nous en dit est terne, bref, comme si elle avait honte de s'intéresser à des choses dont il ne convient pas qu'une « vraie » femme juive s'occupe. Mais il est déjà extraordinaire que ce soit une simple bourgeoise juive du Hambourg du XVIIe siècle qui rédige ce témoignage, probablement le premier qu'une fille d'Israël ait écrit.

Sa langue est le judéo-allemand, où donc le plus souvent c'est l'oreille qui interprète l'apparence des mots, les livrant à la plume qui les déforme, comme une concierge qui trahit les locataires qui ne se livrent pas eux-mêmes, et en fait des invalides prêts à être admis dans la société du yiddish.

Glückel et son mari Haïm Hameln habitent Hambourg. Haïm achète et vend des perles et des pierres précieuses, se rend aux grandes foires commerciales, négocie des traites, bénéficie d'un large crédit, commerce avec des gens de la Hollande, du Danemark, de la Pologne, fait tous les deux ans un gosse à sa femme, obéissant à l'ordre divin « croissez et multipliez », prie à la synagogue, prie à domicile, étudie le Talmud. Sa femme, selon une formule invariable, l'appelle « ma richesse et mon honneur ». Quant à elle, elle s'occupe d'élever ses enfants, s'intéresse aux affaires de son mari et jauge ses parents, amis et connaissances, en thalers. « C'était un homme de quinze mille talers. » « Mon beau-père nous a offert un petit vase qui valait environ vingt thalers. » Rares sont les pages où elle ne fait pas mention de thalers. Glückel Hameln a la mémoire des chiffres. Il semble que non seulement elle s'intéresse aux affaires, mais qu'elle y est presque aussi experte que son mari qui ne manque jamais de la consulter. Lorsqu'il s'agit de conclure une association avec Juda Liebmann (2) qui leur fait des promesses magnifiques,

(2) Devenu plus tard le fournisseur du Prince, un des Juifs les plus riches et les plus en vue d'Allemagne.

promesses que Haïm Hameln juge d'ailleurs avec scepticisme («les paroles sont toujours bonnes»), c'est à elle qu'on s'adresse pour rédiger le contrat. Cela n'empêche pas Glückel d'allaiter ses enfants, de nous les décrire comme les plus beaux, les plus éveillés, les plus «fein» du monde. Cela ne l'empêche pas de truffer les tractations commerciales et le catalogue des grossesses et des naissances de son entourage d'extraits fort bien choisis de Job, des Psaumes ou des Proverbes. Tout en détaillant avec précision l'avoir de chaque Juif à sa portée, elle insiste sur la petitesse de l'homme, sur la nécessité qu'il y a pour lui de s'incliner devant les décisions divines, car il est fait « d'une motte d'argile ».

Les préoccupations, les critères de Glückel Hameln ne dépassent pas, en général, le cadre de sa caste. Elle a des serviteurs, des employés, un train de maison correspondant à sa condition. Honneur et richesse vont ensemble. De son mari elle dit : « Si Dieu l'avait laissé vivre, il serait devenu un grand homme, car Dieu lui avait donné de la chance. S'il avait pris en main — sauf votre respect — de la crotte, il en serait certainement sorti de l'or. » Les Juifs qu'elle fréquente lui ressemblent. Elle n'éprouve pas de mépris pour les «Pletten-Gäste» (Billetten-Gäste), les pauvres recommandés par les billets de la Communauté à la table des Juifs aisés. Elle les ignore. Ses relations vendent des pierres précieuses et toutes sortes d'autres marchandises, car un «Juif goûte un peu à tout». Indulgence, componction, avoir truffé de citations bibliques, état d'esprit du possédant juif du XVII[e] siècle, menacé par les lois du pays, se gardant des sautes d'humeur des maîtres de l'endroit et de l'envie des coreligionnaires moins favorisés, car « comme il en va chez les Juifs, quand il y en a un qui gagne 100 thalers, les gens en font des milliers ».

« Il faut remercier Dieu pour tout ce qu'il veut bien donner » et Glückel ne lui marchande pas ses grâces. Quant au reste, c'est à son mari à y pourvoir. Haïm Hameln, malheureusement, au retour d'un voyage pénible — ils le sont tous à cette époque — fait une chute qui provoque une hernie. Il défend à sa femme d'en parler aux connaissances. Il semble qu'il craigne que cela ne nuise à ses enfants, que son mal ne soit transmissible. Ce n'est qu'à contre-cœur qu'il accepte d'être soigné par des médecins, intervention inutile, parce que trop tardive sans doute.

Glückel Hameln reste avec plusieurs enfants non encore mariés. Elle va, après avoir pleuré la perte de l'époux, « couronne de sa tête », qui a quitté ce monde « dans l'honneur et la richesse » — rengaine de son milieu — prendre en main les affaires commerciales et matrimoniales (les deux vont de pair). Elle achète des bas, des « perles à l'once », se déplace en tout sens, possède un sérieux crédit, entretient avec les marieurs une correspondance précise, négocie les dots, rend des visites, est toujours bien reçue, discute contrat avec politesse, mais sans céder d'un iota de ses prétentions. La manière dont se font ou se défont à cette époque les mariages entre gens de sa condition, elle la décrit sans vaines fioritures : « Nous sommes arrivés à Baiersdorf et y avons vu la fille de Samson Baiersdorf. Il a vu mon fils et nous étions prêts à conclure l'accord, mais nous n'avons pu nous entendre à cause de mille marks. »

La fin de ses mémoires est remplie de regrets et de récriminations. N'écrit-elle pas elle-même : « Mon journal contient en partie de la peine et en partie du contentement, comme c'est l'ordonnance du monde. » Il semble que ce soit dans la peine, une peine d'ailleurs toute relative, qu'elle termine son existence. Elle se remarie à l'âge de cinquante-quatre ans avec un veuf, commerçant à Metz où elle le rejoint. Elle déplore ce mariage avec prudence, mais ne cache pas qu'elle y a laissé des plumes, qu'elle a été trompée. (Entendons-nous : nous sommes chez des Juifs du XVIIe siècle. Il ne s'agit de rien d'autre que d'argent. C'est d'ailleurs cela son honneur... La vertu de son mari n'est pas en jeu. Pas de désordres passionnels dans ce livre qui est bien de « raison ».) Malgré l'or et les bijoux dont sont garnies les armoires de son nouvel époux, malgré sa charge de président de la Communauté, l'homme fait faillite. Il fuit d'abord pour ne pas être arrêté, mais arrive tout de même à apaiser ses créanciers en s'acquittant de la moitié de ses dettes. Il arrivait, raconte Glückel, qu'il n'y avait pas de pain à la maison. On comprend son ressentiment et les comparaisons qu'elle doit faire avec amertume entre son dénuement et le train de maison qu'elle a mené du vivant de Haïm Hameln. Le failli, qui souffre de la goutte, quitte le monde. Il ne semble pas que Glückel le regrette beaucoup. Malgré ses doléances, il lui est encore possible de garder une servante. Un de ses beaux-fils lui réserve une chambre dans sa maison. Elle a vingt-deux marches à monter... On l'accueille chez un autre

membre de la famille de son second mari. Cette fois, on la traite avec les égards dus à sa condition. Cela ne l'empêche pas d'apaiser le regard jaloux de l'Eternel en se traitant de « pécheresse » de toutes les manières possibles, de femme indigne de tant d'honneurs. L'humilité est parfois l'apanage de gens comblés... Elle partagera désormais son temps entre les offices synagogaux, les pieuses coutumes, les nouvelles reçues de ses enfants mariés en Allemagne ou en Hollande et le souvenir de son « honneur » passé.

Tout cela, sans être privé d'intérêt, ne nous apporterait des détails que sur la vie familiale et commerciale de bourgeois juifs du XVIIe siècle. Il y a heureusement plus. Quelques détails pittoresques apportent des touches plus vives à cette suite grise de confidences domestiques. Je passe sur trois assassinats contés comme des faits divers. L'un pourtant montrerait le danger de voyager seul à cette époque. Un Juif avare, pour gagner le prix d'un déplacement en voiture, se fait proprement égorger par des brigands. Glückel Hameln ne se hasarde jamais seule sur les routes. Un jour, son mari la met sous la garde d'un certain Jacob, dont le métier est, semble-t-il, de servir de « compagnon de voyage », le caractère influençable et le gosier perpétuellement sec. Il se soûle avec le maître de poste, laissant Glückel avec trois enfants en proie aux plus vives inquiétudes. Elle charge des paysans de le ramener. On le trouve endormi sur la rive d'un fleuve. Revenu à l'auberge, il se soûle une fois de plus, et c'est Glückel qui est obligée de veiller sur cet étrange « compagnon de voyage ». Traversant le golfe de Dollart en bateau avec son mari, de retour de Hollande où ils ont assisté au mariage de leur fille, elle se lève de sa couchette, malgré les conseils de Haïm, pour allaiter son enfant, attrape le mal de mer, croit qu'elle va mourir et dit la prière des péchés. Ce mariage est d'ailleurs célébré fastueusement, avec un luxe qui l'étonne même elle, femme riche. En présence du fils du Prince qui assiste à la solennité, une danse macabre est exécutée par des artistes bizarrement costumés. Glückel n'en dit pas grand'chose. L'épithète qu'elle emploie, sous les apparences d'une indifférence polie, genre « parler pour ne rien dire », qualifie avec précision ce divertissement : « c'était rare ». Ces attractions étaient, en effet, non seulement « rares » chez les Juifs, mais rares dans les cérémonies profanes en général. La situation précaire des Juifs et leur souci constant de se ménager des protections auprès des grands, apparaît aussi

au cours de ce mariage. Le beau-père de la mariée désire faire don au fils du Prince d'une montre en or de grande valeur. Un ami l'en dissuade. Il renonce à sa générosité et à son souci de prévoyance. Quelque temps après le Prince meurt et c'est son fils qui lui succède. Le beau-père se mord les poings et accable son trop mesquin conseiller de violents reproches.

Glückel Hameln nous conte par le menu ses envies de femme enceinte. Elle passe avec sa mère devant l'étal d'un fruitier, aperçoit des nèfles, fruit qu'elle aime, et néglige de les acheter. Quelque temps après, elle donne naissance à un petit garçon couvert sur tout le corps de taches brunes. Le bébé ne peut ouvrir la bouche et faiblit de jour en jour. Glükel se décide alors à envoyer une servante chercher les nèfles, en montre une à l'enfant qui avidement suce la chair du fruit. Les taches brunes disparaissent et l'enfant se développe normalement.

Beaucoup de superstition chez cette femme pieuse, d'une piété raisonnable et orthodoxe. Lorsqu'elle parle de la panique de la synagogue de Metz en 1715, panique qui coûta la vie à six femmes, elle rapporte le témoignage d'une certaine Esther qui jure avoir aperçu dans les escaliers de la synagogue six femmes de grande taille portant des voiles. Ces apparitions tentent de précipiter la dite Esther du haut des escaliers du Temple, mais mettent son petit garçon à l'abri. Glückel raconte aussi la vision d'une Juive qui lave sa vaisselle dans les eaux de la Moselle un soir de l'an 1719. « Le ciel s'est ouvert comme un... (illisible) et des étincelles ont sauté hors de l'ouverture; et après, le ciel s'est à nouveau refermé, comme si quelqu'un avait tiré le rideau. Dieu veuille que ce soit un signe favorable. Amen. »

L'avènement du faux prophète Sabbataï Zevi, les remous qu'il provoque dans la société juive, tant chez les sepharadites que chez les achkenazites d'Allemagne, est rapporté comme suit : « Il n'est pas possible de décrire la joie qui régna, lorsqu'on reçut des lettres qui parlaient de Sabbataï Zevi. Ce sont les « Portugais » qui reçurent la plupart des lettres. Ils sont allés avec ces lettres dans leur synagogue et les y ont lues. Les « Allemands » aussi, jeunes et vieux, se sont rendus à la synagogue « portugaise ». Les célibataires « portugais » avaient tous revêtus leurs plus beaux atours et ceint leur corps de larges rubans de satin vert — c'était la livrée de Sabbataï Zevi. Ainsi sont-ils allés « avec danses et tymbales » dans leur synagogue et ont-ils lu les textes avec une joie

« semblable à la joie qui accompagne le puisage de l'eau ». Nombreux sont ceux qui vendirent leur propriété et tous leurs biens, croyant, chaque jour, être délivrés. Feu mon beau-père qui habitait Hameln, quitta l'endroit, abandonna sa propriété et tous les beaux meubles qui s'y trouvaient et élut domicile à Hildesheim. De là il nous envoya ici, à Hambourg, deux grands tonneaux avec du linge; il s'y trouvait aussi toutes sortes d'aliments, pois, haricots, viande sèche, pruneaux et autres choses semblables, tout ce qui se conserve aisément, car le vieil homme pensait qu'on quitterait, sans tarder, Hambourg pour la Terre Sainte. Ces tonneaux sont bien restés un an dans ma maison. Finalement mes beaux-parents, craignant que la viande et le reste ne se gâtent, nous demandèrent d'ouvrir les tonneaux, d'enlever les aliments afin que le linge soit épargné. Les tonneaux sont ainsi restés bien trois ans et mon beau-père pensait toujours qu'il en aurait besoin pour son voyage. Mais il n'a pas plu au Très Haut de nous libérer. »

Après le scandale Zevi, source de délires, de transes et des déceptions les plus nues, c'est la peste de Hambourg qui commence en 1664. Glückel ramène cet événement dans le cadre familial. Elle quitte Hambourg avec son mari. Ils viennent s'établir chez des parents à Hanovre. Glückel s'aperçoit que sa petite fille Zippora à un abcès à l'aisselle. Comme son mari, quelque temps auparavant, a été dans le même cas et qu'un barbier lui a appliqué un emplâtre sur l'endroit douloureux, la mère envoie une servante demander au mari, qui se trouve à la synagogue, à quel barbier il s'est adressé. Des parents de Glückel rencontrent la servante qui leur raconte l'histoire de l'abcès. Une vieille Juive polonaise entend la chose, vient examiner l'enfant et aussitôt ameute l'entourage : « La petite fille a la peste! » Les Hameln venant de Hambourg, l'alarme semble avoir du poids. On tient un conseil de famille. Les Juifs craignent que la nouvelle n'arrive aux oreilles du Duc et on décide, malgré les protestations de la mère, d'envoyer la petite fille avec une servante dans un petit village, Hainholz, à une « distance de Sabbat » de Hanovre. On les vêt de haillons. Elles devront dire aux paysans, pour ne pas éveiller de soupçons, que les Juifs de Hanovre manquent de place pour les loger en raison de l'afflux des pauvres dans la ville à l'occasion de la Fête des Tabernacles, mais qu'on leur enverra des vivres. Le père, accompagné des membres de sa famille, est autorisé à venir

voir son enfant, mais on lui défend de la toucher. La petite fille guérit et, devant l'évidence, le conseil de famille et les femmes, un peu confuses, s'inclinent.

C'est ainsi que Glückel Hameln voit les catastrophes et les événements de son temps. Le bluff de Sabbataï Zevi se ramène aux deux tonneaux de son beau-père remplis de viande sèche, et la peste de Hambourg, à une question d'emplâtre. Myopie du contemporain, bien plus, de la femme empêtrée dans les langes, les thalers et le prêchi-prêcha. Document malhabile, mais de première main. Et puis, voilà une Juive qui écrit. N'est-ce pas une chose remarquable à son époque, et même à la nôtre où le nombre de femmes-écrivains juives n'est pas considérable. Femme qui écrit et qui écrit, parfois, fort bien. Je le montrerai, après avoir essayé d'extraire les dernières gouttes profitables de son texte. La vie instable des Juifs de son époque n'est évoquée que par rapport à Dieu et au cercle de famille de Glückel. Cela se comprend. Le coup d'œil panoramique manque. Nous sentons à peine la stupide injustice du sort juif et, par là, nous devenons les contemporains de l'auteur. Nous ne nous occupons plus que des « lettres de protection » que nous délivrera un puissant. Quand un Juif est tué dans notre ville, nous disons « chtt » à notre femme qui veut à tout prix découvrir l'assassin. Quand elle le découvre, nous tremblons. Quand le juge le fait arrêter, nous tremblons encore. Quand le cadavre est déterré, nous adressons une prière à l'Eternel. Et quand le coupable est condamné à subir le supplice de la roue et du pilori sur la place publique, nous nous cachons dans nos chambres, car « les Juifs sont en danger de mort et une grande haine s'élève contre eux ». Nous ne pensons qu'à faire des cadeaux aux familiers du Prince et du Duc et nous craignons de tomber malades à Leipzig, où nous ne sommes tolérés qu'au moment de la foire, car « si un Juif y meurt, cela lui coûte tous ses biens » (*sic*). C'est l'avantage de suivre non pas un écrivain consommé qui se cache derrière des « ouvrages d'art », mais un témoin borné qui se découvre à chaque instant.

Il arrive, comme je l'ai dit, à Glückel Hameln de trouver parfois des expressions ramassées, un raccourci saisissant. C'est un sel trop rare pour que nous n'essayions d'en parsemer la fin de cette étude. A côté d'une hypertrophie d'expression qui n'étonnera pas le lecteur habitué à lire les petites gazettes yiddish ou les lettres de la grand'mère auxquelles je le

reportais en commençant — on égorge Glückel plusieurs fois et ses décès putatifs ne se comptent plus — il y a d'heureuses surprises, quelques condiments qui coupent la fadeur de la bouillie. On a pu déjà en goûter au cours de cette étude. Parlant d'un hiver rigoureux, Glückel écrit : « Il faisait alors un tel froid que le ciel et la terre voulaient geler ensemble », et son beau-père qui vient à la rencontre de ses enfants, devant la ville de Hanovre, elle le voit « comme un ange, le prophète Elie, avec un bâton en main, une barbe de neige jusqu'à la ceinture et des joues d'un rouge de sang. Pour parler court : si on avait dû peindre un homme vieux et beau, on n'aurait pas pu le peindre plus beau. » La mort de sa fille l'amène à mouiller ses mots, à user de formules vaseuses et bondieusardes. Au milieu de ce déluge, cette phrase bouleversante quand elle déplore qu'une « si belle enfant ait dû mâcher la terre noire ».

Le XVIIe siècle est le siècle de Louis XIV et du cortège des grands classiques. Il était difficile de croire que ce fût aussi le siècle d'une Glückel Hameln. Miracle de l'écriture que celui qui, à côté des alexandrins de Jean Racine, conserve le témoignage des soucis domestiques d'une Juive, d'une simple Juive qui a vécu sans même se douter de la proche présence du génie. Miracle de l'écriture qui garde la trace du passage des plus humbles et offre aux hommes le concours d'une existence même silencieuse.

MORT DE LOHMA GUN

par GEORGES WALTER

En post-scriptum de son rapport politique, le résident de Kompong Snê avait ajouté à la main : « Suivant certains renseignements que je vous communique sous toutes réserves, le véritable chef de l'insurrection du Prek Tnot, l'inspirateur de tous les attentats suscités contre notre installation en pays *kwao,* ne serait autre que Loh ma gun, l'assassin d'Henri Verdeil. »

Le résident supérieur tendit le papier à son chef de cabinet.

— Ça ressemble à un tuyau crevé, cette histoire de Loh ma gun. Qu'en pensez-vous, Delorme?

Delorme haussa les épaules avec lassitude.

— C'est bien mon avis. Loh ma gun est mort depuis longtemps. C'était déjà un vieux chef lorsqu'il a tué Verdeil, et l'affaire remonte à 1912...

— Mais non, c'était en 13. Je m'en souviens très bien, c'est Delétreinte qui était à cette époque à Kompong Snê... Ecoutez, conclut le résident supérieur, il vaut mieux mettre au courant le délégué du Prek Tnot. Ecrivez-lui un mot personnel de ma part. On ne sait jamais. En même temps, vous lui rappellerez cette question de la garde des camps. Et revoyez donc aussi le dossier Verdeil...

« Mon cher Ménétrier, écrivait Delorme le lendemain, vous savez que le patron insiste pour que vous essayiez de faire assurer la nuit la garde de vos postes par des chiens. Il m'en parle tous les jours. Je sais bien que ce n'est prévu par aucun règlement, et que les miliciens ne prendront peut-être pas cette innovation au sérieux, mais on peut toujours essayer. Vous recevrez donc une quarantaine de chiens par le prochain régulier. Nourrissez-les bien, attachez-les le jour et lâchez-les la nuit : dans vos postes clôturés, ils aboieront au moindre bruit et feront merveille.

A propos, Destombes nous signale que l'assassin de Verdeil, Loh ma gun, dont on ne parlait plus depuis des années, serait bel et bien vivant, et que ce serait lui le chef de la rébellion. C'est bien invraisemblable, mais sur l'insistance du patron, je vous fais part du renseignement, à tout hasard.

« Ici, Phnompenh est toujours aussi sinistre, et s'il n'y avait pas... », mais l'aimable Delorme glissait à des confidences qui n'ont rien à voir avec notre récit.

★

La délégation du Prek Tnot était alors en pleine effervescence. Au début de mars, quelques centaines d'indigènes des tribus *kwao* avaient attaqué de nuit le camp des Trois Rivières, siège de la délégation, et il s'en était fallu de peu que le poste fût pris. Les assaillants, qui s'excitaient en frappant des gongs, avaient été repoussés à grand-peine. Ils s'étaient dissous dans l'obscurité, emportant leurs blessés. Mais nous avions cinq morts; et c'avait été la fin de la sécurité dans les postes et sur les routes.

On avait bien fini par savoir que les hameaux de N'Drek, de Prenn et de Poye étaient compromis dans l'affaire mais, quand on y était allé, on avait trouvé les villages vides et les cases abandonnées : ce qui n'avait pas empêché quelques-uns de nos traînards de se faire massacrer silencieusement.

Depuis, on pataugeait.

Sous une pluie torrentielle, dans une région sans ressources, si propice aux embuscades, avec ses bas-fonds et ses fourrés, des détachements aveugles s'épuisaient à chercher un ennemi qui se dérobait toujours. Parfois, en marchant toute la nuit, on avait la chance de surprendre un hameau au petit jour, mais les chiens donnaient l'éveil, et les habitants fuyaient avant qu'on pût les joindre. Plus rarement, et alors la répression était rude, on tombait sur un groupe de malheureux fêtant autour des jarres quelque succès de la veille.

Morne tristesse du Plateau des Trois Rivières! Delorme ressentait encore l'angoisse de la dernière tournée. La piste serpente parmi les croupes herbeuses. Les vues sont dégagées, l'air est sain et l'habitat agréable, disent les rapports officiels. Oui, mais le silence et la solitude vous oppressent. Aussi loin que porte la vue, aucun indice de vie humaine. Pourtant, voici, en travers de la piste, des abatis de bambou acéré! On descend de voiture, une flèche siffle et se fiche en vibrant dans le tronc d'un pin. Il n'y a cependant personne. Mais on est

suivi sans cesse, et sans cesse guetté par des yeux invisibles.

Où sont donc les villages? Ils sont loin, ils sont toujours loin. Quand le chantier d'une de nos pistes s'en approche, le village se déplace, et va se cacher dans d'autres broussailles.

Des indigènes, on n'en voit quelques-uns qu'au camp des Trois Rivières. Ils viennent, on ne sait d'où, par groupes de quatre ou cinq, la hotte au dos, vendre quelques mauvaises courges, ou demander des remèdes. On les reçoit bien et on les soigne. Ils sont petits, laids, et leur visage est fermé. Presque nus, ils souffrent du froid. Ils sont couverts de gale et de crasse. La syphilis et la tuberculose les déciment, et ils ont peu d'enfants. C'est une race qui meurt, mais qui meurt dans la hargne.

Ce sont ces gens-là qui ont tué Verdeil! Avec son escorte. Et aussi Berthod, quelques années plus tard. Et le sophea Bong, et l'achar Long Hor, en 1916. Et qui ont massacré Marmier, qui était bon pour eux et qu'ils appelaient le grand-père.

Depuis un quart de siècle, en somme, il y a eu en pays *kwao,* tous les deux ou trois ans, un grave incident qui compromettait pendant quelque temps notre souveraineté. Entre deux affaires, on rétablissait tant bien que mal la situation, en tuant quelques innocents. Il faudrait pourtant en sortir.

Il faudrait en sortir, songe l'administrateur Ménétrier. Il s'est tout juste tiré d'affaire, lors de l'attaque du camp, et ses chefs hésitent à conclure. Depuis, cette lutte aveugle contre une dissidence larvée l'épuise. Maître presque absolu de la délégation, il s'en veut de ne pas comprendre les causes de la rébellion, d'être impuissant à en démonter le mécanisme.

Pendant des jours entiers, il s'est acharné à interroger les *kwaos* qui fréquentent le camp, ou les prisonniers péniblement surpris au cours des randonnées nocturnes. Il n'a rien pu tirer de ces primitifs apeurés, que des renseignements puérils et incohérents.

*

Delorme, qui est consciencieux, s'est fait remettre le dossier de l'affaire Verdeil. « Assassinat d'Henri Verdeil, septembre 1913 », a-t-on écrit en ronde soigneuse sur le carton.

— Septembre 1913, pense Delorme. Le patron avait raison, il a une mémoire de cheval. Voyons un peu ces papiers. Naturellement, ce n'est pas classé! Pourtant, des archives bien tenues... Ah, voici le rapport de Delétreinte.

Par les fenêtres largement ouvertes, Delorme voit les gens qui, leur bureau bouclé et leur douche prise, se rendent au cercle. Il envie un peu leur oisiveté, sinon leurs distractions. Mais le bureau est si tranquille! Le ventilateur brasse doucement un air à peine tiède. Des feuillets jaunis, que relient des épingles rouillées, un drame se dégage, se précise, et Delorme, de son écriture soignée, attentif à condenser l'essentiel, rédige une note que, demain, avec une fausse modestie, il remettra au résident supérieur, « pour lui éviter d'avoir à consulter un dossier mal classé ».

« C'est le 22 septembre 1913 qu'Henri Verdeil a été assassiné à Bu M'Buk, par Loh ma gun, chef des Kwaos, avec douze miliciens de son escorte.

« Quelques jours auparavant, Loh ma gun avait tué de sa main deux miliciens cambodgiens qui avaient violé sa femme et sa fille. Estimant sa vengeance insuffisante, il détruit le poste de Bu Vor, et massacre ses vingt-huit occupants cambodgiens. Loh ma gun est alors pris de peur, car il redoute la réaction de Verdeil, et se décide à le supprimer. Avant que Verdeil ait pu avoir connaissance du massacre de Bu Vor, il lui fait offrir la soumission du village de Bu M'Buk.

« Au jour dit, Verdeil est à Bu M'Buk, dans la case du chef, avec son escorte. Il ne connaît pas Loh ma gun, et s'étonne de son absence. On l'invite, en attendant, à boire à la jarre. Au moment où il se penche pour porter à sa bouche le bambou qui sert de siphon, Loh ma gun lui plonge un couteau dans le dos. En retirant son arme de la plaie, Loh ma gun s'esclaffe : « C'est moi, Loh ma gun!... Maintenant tu me connais! » Mais Verdeil s'affaisse avec un « Ah... » profond, et ses miliciens sont aussitôt massacrés.

« Les gongs retentissent, on s'empresse autour des jarres, et le village fête le sanglant sacrifice.

« A cette époque, on donnait 45 ans à Loh ma gun. Il en aurait donc actuellement 63. On ignore son véritable nom. Loh ma gun n'est qu'un surnom, qui signifie *l'ensorcelé.* »

★

Ménétrier avait haussé les épaules en lisant la lettre de Delorme : « Loh ma gun est mort, voyons! La preuve, c'est que personne n'en parle plus depuis longtemps!... »

Et pourtant, au premier prisonnier qu'on lui amena, Ménétrier lança le nom de Loh ma gun. Ce ne fut qu'un éclair, mais il vit le *Kwao* devenir subitement attentif. Ses yeux

avaient brillé. L'instant d'après, l'homme avait repris sa physionomie de bête traquée. Il ne connaissait pas Loh ma gun, non, il n'en avait jamais entendu parler...

Ménétrier n'en eut pas moins l'intuition qu'il tenait enfin le bout de l'écheveau. Huit jours plus tard, au prix de quelle patience, il en avait la certitude. Le mystère que des mois de recherches aveugles n'avaient pu dissiper, le nom apparemment oublié d'un vieux chef disparu l'éclairait d'une manière éclatante. Vingt témoins, maintenant, convenaient que Loh ma gun était bel et bien vivant, qu'il était le chef incontesté et redouté de la dissidence. Pas un attentat, depuis le meurtre de Verdeil, qu'il n'eût inspiré ou dirigé. Plus que le sentiment de l'indépendance, le vieux chef excitait cette crainte du châtiment qui pèse lourdement sur le pays *kwao*. Et, lorsque Ménétrier s'étonnait un peu naïvement de cette obstination fatale, l'interprète traduisait, comme une vérité évidente : « Il dit que Loh ma gun ne *peut pas* faire sa soumission, puisqu'il a tué M. Verdeil... »

L'impatience d'agir excitait Ménétrier comme une fièvre. « Il faut prendre Loh ma gun mort ou vif » était devenu le *delenda Carthago* qu'il prêchait sans relâche à ses subordonnés, le but exclusif qu'il avait assigné à leurs efforts. Mais c'était sur le garde principal Costantini qu'il compait surtout, et sur son auxiliaire occasionnel, le chef soumis Nam Rhe.

Curieuse figure, et bien inquiétante, que celle de Nam Rhe! Intelligent, certes! Il avait vécu plusieurs mois à Kompong Snê, où il avait eu une femme cambodgienne, ce dont il tirait quelque vanité. Ses sept éléphants, sa collection de gongs aux sonorités tristes en faisaient, disait-on, un des rares notables du pays *kwao*. Aucun doute qu'il n'eût jamais cessé de prendre une part active à la rébellion. Mais il fréquentait le poste de Bu M'Buk, où il appréciait le rhum de Costantini. Il passait quelques jours au poste, à fumer, à boire, à dormir, à donner des renseignements parcimonieux, à se renseigner aussi. Puis il disparaissait, toujours seul, pour surgir à nouveau, huit jours après, fatigué, parfois blessé, toujours de bonne humeur, la pipe à la bouche et la hotte au dos.

— Et toi, tu sais où il est, Loh ma gun?

Nam Rhe rit aux éclats, alluma sa pipe, en tira quelques bouffées.

— Loh ma gun, répondit-il à Costantini, j'étais avec lui hier soir.

Et il éclata de rire à nouveau.

*

Ce récit tomberait des mains du lecteur si l'on devait retracer les efforts du garde principal Costantini pour amener Nam Rhe à livrer Loh ma gun. Que le chef de poste usât de promesses ou de menaces, Nam Rhe riait, fumait, vidait d'un trait son verre de rhum, riait encore.

Un soir que les libations avaient été plus copieuses que d'habitude, Costantini, une fois encore, et sans grand espoir, renouvela ses objurgations.

— Tu comprends, le délégué, il se demande si tu es pour les Français ou contre les Français. Tu sais bien qu'on finira par l'avoir, Loh ma gun. On fera monter dix mille tirailleurs, s'il le faut. Mais ce n'est pas toi qui toucheras la prime! Et puis, qu'est-ce que tu risques? Si on ne réussit pas, personne n'en saura rien, ni vu ni connu! Si on réussit, tu auras cinq cents piastres, une décoration, et on te nommera chef des *Kwaos* du nord. Alors?

Nam Rhe tira quelques bouffées de sa pipe, vida son verre de rhum et sortit sans mot dire dans la cour du camp.

Il tombait une petite pluie. Nam Rhe contempla le ciel sans étoiles, et dit :

— Il faut partir tout de suite.

C'est une justice à rendre au garde principal Costantini qu'il n'hésita pas une seconde. Il était évidemment contraire à toutes les consignes, contraire à la plus banale prudence, d'abandonner la garde du poste à une dizaine de malades, aux ordres du caporal-radio, à seule fin de constituer l'indispensable détachement de trente hommes.

Aussi bien Costantini, ayant rédigé son compte rendu, recommanda-t-il au caporal-radio de ne passer le message aux Trois Rivières qu'à la vacation de 23 heures, après son départ.

Ce fut une étrange équipée dont, quelques jours plus tard, Costantini devait faire le récit à l'administrateur Ménétrier, avec l'assurance que donne la réussite.

— Vous comprenez, monsieur le délégué, c'était, comme on dit, une occasion à saisir. Si j'avais rendu compte, et attendu des ordres, Nam Rhe aurait changé d'idée. Alors, j'ai risqué le coup.

« Nous sommes partis, il était onze heures du soir. Nous avons marché pendant deux heures, et la pluie s'est mise à

tomber à verse. J'ai demandé à Nam Rhe si c'était encore loin, mais il s'est retourné brusquement et m'a dit de me taire. J'ai continué à le suivre, avec mes trente hommes en colonne par un derrière moi. Le terrain est devenu de plus en plus difficile, avec de l'eau et de la boue. Nous étions trempés et couverts de sangsues. Je connais bien les environs, et pourtant je n'avais aucune idée de l'endroit où nous étions. J'étais crevé de fatigue, incapable de réagir.

« Alors, c'est arrivé tout d'un coup, et je n'y ai rien compris. Au petit jour, nous étions dans un sentier à peu près convenable. A un moment donné, deux *Kwaos* ont surgi de la brousse. Nam Rhe, comme s'il s'y attendait, s'est effacé et a disparu. J'ai pensé que nous étions foutus, mais j'étais éreinté, et j'ai suivi sans rien dire les deux *Kwaos*. Les hommes ont serré sur moi. Nous sommes arrivés à une clairière. Il y avait du brouillard. J'ai tout juste eu le temps de voir un abri en paillote d'où montait une fumée. Sans que je donne un ordre, les miliciens se sont mis en ligne et ont tiré, je ne sais sur quoi. C'était fini. Il y avait deux morts, et un vieux *Kwao,* que nous avons ligoté, et qui était Loh ma gun. Nam Rhe n'a pas encore reparu au poste. »

C'était bien le vieux chef, celui dont, vingt ans plus tôt, on disait à Verdeil qu'il était facile à reconnaître, grâce à sa tête grosse comme un panier, à ses oreilles de cerf, et à ses yeux larges comme des gongs.

Il ne veut pourtant pas convenir qu'il est Loh ma gun. Il faudra, deux heures plus tard, de retour à Bu M'Buk (car toute la nuit le détachement avait tourné en rond dans la forêt), le laisser dormir et l'appeler à tue-tête : « Loh ma gun !... » pour qu'il renonce à dissimuler, et qu'il demande à faire le partage de ses biens.

Costantini ne sent plus sa fatigue. La joie inonde sa poitrine.

Et, sur les ondes, court le message :

« Loh ma gun est capturé !... »

*

Delorme est seul. Le résident supérieur est allé passer le *week-end* à Kep.

— Je serai au bout du fil, n'hésitez pas à m'appeler s'il y a quelque chose.

On téléphone : c'est le chef du poste de radio.

— Une bonne nouvelle, monsieur le chef de cabinet, Loh ma gun est capturé. C'est un radio de Bu M'Buk aux Trois Rivières que nous venons de capter. Je ne vous envoie pas de copie, puisque vous n'êtes pas destinataire, mais la nouvelle est sûre. D'ailleurs, les Trois Rivières ne tarderont pas à confirmer.

Le récepteur n'est pas raccroché que Delorme a l'impression que ce n'est pas du tout une bonne nouvelle.

Il s'interroge.

— Loh ma gun est capturé! Que va-t-on en faire? Evidemment, il y a la loi, la Loi. Procès-verbal, ordre d'informer. Comparution : « Par-devant Nous, résident-juge à Kompong Snê, a comparu le sieur Loh ma gun, lequel, enquis de ses nom, prénoms, filiation et qualités... » C'est grotesque! Trois mois au moins de grimoire, pour engraisser le dossier. Et puis, on enverra Loh ma gun, flanqué d'un mauvais interprète, devant de vieux messieurs habillés de rouge. Loh ma gun va les prendre pour des fous, ou des sorciers! Et les avocats! Quels effets de manches! Quelle occasion de rappeler que toutes les victimes des innocents *Kwaos*, y compris Verdeil, étaient comme chacun sait, alcooliques, sadiques ou concussionnaires!

« Et puis, l'assassinat d'Henri Verdeil est prescrit. Et pour les autres attentats, on ne trouvera rien, on ne prouvera rien, c'est sûr.

« Loh ma gun sait pourtant qu'il a perdu la partie, qu'il l'a perdue *complètement*. Tout le pays *kwao* le sait. L'interprète l'a dit, comme s'il énonçait une vérité évidente : « Loh ma gun ne *peut pas* faire sa soumission, parce qu'il a tué M. Verdeil. »

« Alors, mais c'est une situation absurde, totalement absurde, et Costantini n'a rien compris... »

Bien qu'il ait envie de crier de rage, que les idées se bousculent dans sa tête, Delorme est resté très calme. Il a tout de suite confusément ressenti que, s'il y avait quelque chose à faire, l'initiative lui en incombait, et qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Le hasard a placé cette affaire entre ses seules mains.

Il sait déjà qu'il ne téléphone pas à Boursot, pour l'informer et prendre ses ordres. Non, il ne téléphonera à personne, il ne consultera personne. Cette version des événements, cette interprétation des faits, cette nouvelle, non confirmée d'ail-

leurs, mais qui choque la raison, il se garde bien de lui donner *la diffusion qui la cristalliserait et en ferait l'aspect généralement admis de la vérité.*

Pourquoi, d'ailleurs, la vérité ne serait-elle pas différente? Pourquoi Loh ma gun ne serait-il pas mort de ses blessures?

Delorme, hâtivement, rédige un télégramme :

« Résident supérieur à Chef Poste Bu M'Buk.

« Apprends que nuit dernière Loh ma gun serait mort suite engagement avec votre détachement. Stop. Vous « exprime mes chaleureuses félicitations. »

Delorme signe « par ordre ».

— Là est l'abus, pense-t-il.

Il sonne.

— Portez immédiatement ce télégramme au poste de radio.

Lorsqu'un instant après, l'opérateur téléphone pour demander s'il n'y a pas erreur, Delorme est très à l'aise pour répondre qu'il a eu d'autres renseignements, et qu'au surplus, la radio n'a qu'à acheminer les messages qui lui sont remis.

La mèche est allumée, il n'y a qu'à attendre.

★

Le caporal radio tend au garde principal Costantini le carnet de messages. Costantini hausse les épaules, et s'étonne que la résidence supérieure ait aussi légèrement fait état d'une fausse nouvelle. Mais la rapidité même de la communication le surprend. Une obscure inquiétude s'insinue en lui.

Au camp des Trois Rivières, l'administrateur Ménétrier, qui vient de rentrer de tournée, a capté à l'écoute le télégramme de Phnompenh. Il comprend. Mais l'autre saura-t-il lire entre les lignes?

Un autre message, non enregistré, et qu'il manipule lui-même : « Relisez télégramme Resuper, septième mot, et *tâchez de comprendre.* »

Costantini a enfin compris.

On emmène Loh ma gun dans la plus proche clairière. Un coup de mousqueton.

Loh ma gun est mort de ses blessures.

DEUX ENFANTS DU FEU

LA REINE DE SABA ET GÉRARD DE NERVAL

*(fin)**

par FRANÇOIS CONSTANS

IV. — *ADONIRAM ET LE MESSIANISME REVOLUTIONNAIRE.*

Plus directs et non moins saisissants sont les rapports du personnage d'Adoniram avec l'auteur du conte et son époque. La Bible se borne à dire de l'artiste que le roi de Tyr l'envoya à Salomon pour orner le temple de Jérusalem, qu'il s'appelait Hiram, était fils d'une veuve de la tribu de Nephthali et qu'il était « rempli de sagesse et d'intelligence pour faire toute sorte d'ouvrages d'airain » (25). Mais, avec le nom d'Adoniram, Nerval lui donne une physionomie fort précise et toute moderne. Mystérieux, misanthrope et solitaire, sombre avec des regards de feu, d'une beauté étrange et fascinante, il est le frère oriental des héros de Byron et des « beaux ténébreux », voués à des amours fatales et à un destin tragique, du romantisme français, et, à l'instar du Moïse d'Alfred de Vigny, le symbole de l'isolement auquel leur génie condamne les natures supérieures, jusqu'au moment où, plus heureux que le conducteur du peuple hébreu, il trouve un sein où reposer son front... Des artistes romantiques et de Nerval lui-même il a les ambitions démesurées. « Accomplir une des sept merveilles de l'univers lui semblait une tâche mesquine »; comme celui de l'auteur d'*Aurélia*, « son cerveau bouillonnait comme une fournaise, enfantait des monstruosités sublimes » (26).

On lit même les préoccupations politiques, sociales et religieuses de l'auteur derrière le masque tourmenté du descendant de Caïn. Car cette filiation qui est à l'origine du destin d'Adoniram et fournit l'explication de sa puissance, l'apparente d'autre part aux nombreuses créations par lesquelles le siècle dernier a symbolisé la révolte de l'esprit et de l'âme contre le mystère qui leur dérobe les

* Voir *Mercure de France* du 1er avril.
(25) IIIe livre des Rois, chap. 7, versets 2 et 13-14.
(26) *Hist. de Soliman*, chap. 1.

derniers secrets de la nature, contre les limitations de tout ordre qui entravent l'expansion indéfinie de la personnalité humaine et son emprise sans réserve sur l'univers, enfin contre l'existence du mal qui endolorit la chair et le cœur de l'homme, déconcerte sa raison et scandalise sa conscience. Le modèle de l'Adoniram nervalien est le Caïn de Byron (27) qui ne recherche « rien de ce qui s'obtient par des génuflexions », et l'influence du « mystère » du grand romantique anglais est nettement sensible dans les chapitres VI et VII de l'*Histoire de Soliman*. Lorsque Adoniram, au cours de sa descente au monde souterrain, tressaille en foulant la pierre d'émeraude, pivot de la montagne de Kâf, Tubal-Kaïn lui dit : « Tu as abordé le domaine de tes pères. Ici règne sans partage la lignée de Kaïn... Sous ces forteresses de granit expire la tyrannie jalouse d'Adonaï... On peut sans périr se nourrir des fruits de l'arbre de science (28). »

Et l'artiste se sent tout à coup soulagé du « poids accablant qui l'avait courbé jusque-là ». Déjà, alors qu'il ne connaissait des habitants d'Hénochia que leur existence et ne se savait pas de leur race, il les admirait pour leurs œuvres gigantesques, pour leur audace dont le Créateur s'était effrayé, et il rêvait de sculpter à leur exemple au flanc d'une montagne quelque sphinx monstrueux au « regard implacable levé vers le ciel » qui ferait pâlir de stupeur Jéhovah. Un sang de révolté coule dans ses veines.

Parvenu au cœur de la terre, il entend son père lui exposer les suites de la malédiction que « le Dieu vainqueur » prononça contre les génies de sa race. Ils posséderont la bonté, la science, feront la grandeur de l'humanité, travailleront à son bonheur et à son affranchissement et seront néanmoins combattus jusqu'à la mort, pauvres et méprisés, exploités, asservis, isolés, méconnus, même de leurs frères. Il est vrai que Tubal-Kaïn, après ces accents pessimistes, fait entendre la voix de l'énergie combative. « Quand tu ne seras plus sur la terre », dit-il à son descendant, « la milice infatigable des ouvriers se ralliera à ton nom et la phalange des travailleurs et des penseurs abaissera un jour la puissance aveugle des rois, ces ministres despotiques d'Adonaï. » Ce n'est pas un personnage oriental ou mythique qui parle ici, c'est le « libéral » Gérard, aussi farouchement hostile aux institutions monarchiques que Victor Hugo ou Michelet; c'est le contemporain du saint-simonisme et du socialisme naissant, le futur auteur des *Illuminés* (29), qui exprime l'idéal révolutionnaire et les espoirs messianiques de sa génération. Cette pha-

(27) Fabre d'Olivet avait traduit le *Caïn* de Byron en vers français avec des commentaires théosophiques auxquels Nerval n'a rien emprunté. A son tour, A. Pichot en donna une traduction en prose au t. IV des *Œuvres complètes* de Byron (Paris, Furnes, 1836).

(28) Le Nerval des derniers mois s'écriera au contraire dans *Aurélia :* « L'arbre de Science n'est pas l'arbre de Vie! »

(29) L'ouvrage, paru en 1851, eut d'abord pour sous-titre : *Les Précurseurs du socialisme*, qualification qui ne convenait d'ailleurs dans cette galerie qu'à Restif de la Bretonne.

lange des travailleurs et des penseurs, ce sont évidemment les adeptes du mouvement socialiste et de la franc-maçonnerie. Adoniram, on l'a vu, n'est autre que l'Hiram maçonnique, et c'est la tradition des loges qui a fourni à Nerval le dénouement du conte.



L'imagination de l'auteur du roman biblique et du poète des *Chimères* baigne à la fois dans le romantisme originel et dans le puissant courant occultiste et illuministe qui prolonge de son temps le mysticisme souterrain du XVIII[e] siècle si savammant étudié par A. Viatte (30). S'il est loin d'être certain qu'il ait pratiqué étroitement les ouvrages de Kabbale, à coup sûr, il a cru comme maint écrivain de son époque à la Chaîne d'Or de la Tradition et au message des Grands Initiés. La maçonnerie, par le secret dont elle s'entoure, la légende de ses origines, la singularité de ses rites et de son langage, ne pouvait manquer de solliciter sa passion du mystère. Dans le scénario de l'opéra de la *Reine de Saba* qu'il avait rêvé d'écrire vers 1837, devait figurer une scène d'initiation analogue aux initiations maçonniques, d'après *Sethos*, le roman égyptien de l'abbé Terrasson (31). Le chapitre qu'il consacre à Cagliostro, dans les *Illuminés*, est presque entièrement rempli par une vue cavalière, dans tout le sens du mot, des antécédents du mouvement maçonnique depuis l'antique Egypte, les Esséniens et les Gnostiques, jusqu'aux Kabbalistes et aux Rose-Croix du XVIII[e] siècle, en passant par les Templiers! Fabre d'Olivet a fait école (32)!

Gérard fut-il lui-même franc-maçon? Il se targue à mainte reprise d'être un « louveteau », c'est-à-dire un fils de franc-maçon, et d'avoir été nourri dans l'horreur du meurtre d'Adoniram et dans l'admiration du Saint Temple, et le lecteur se rappelle les chapitres du *Voyage en Orient* où il raconte que, pour persuader le cheik druse Eschérazy de lui accorder la main de sa fille, la blonde Saléma, il tenta de lui démontrer que la franc-maçonnerie, à laquelle il prétendait appartenir, est identique en son fond à la religion des Druses.

Mais l'histoire de Saléma est un pur roman et on ne saurait faire fond non plus sur la lettre délirante du 17 octobre 1854 au D[r] Emile Blanche, où il se vante d'avoir des « métaux » cachés dans Paris et d'occuper un grade élevé dans l'Ordre. (Il est ailleurs le premier à sourire de ces déclarations à la fin de sa lettre) (33.) Il affirme au contraire (est-ce discrétion? est-ce prudence?) qu'il n'est pas franc-

(30) A. Viatte, *Les Sources occultes du romantisme : Illuminisme, Théosophie*, 2 vol., H. Champion, Paris, 1928.

(31) Nerval le cite dans les *Illuminés* à propos du conte de Cazotte, *le Chevalier*, dont le héros, « qui a, dit-il, quelques traits de ressemblance avec l'initié de *Sethos*, traverse, lui aussi, la montagne de Kâf, palais éternel de Salomon, roi des génies » (édit. A. Marie, *Œuvres complètes de Gérard de Nerval*, H. Champion, 1929, p. 324).

(32) A. Viatte, *op. cit.*, t. II, p. 171.

(33) A. Marie, *Gérard de Nerval*, Hachette, 1914, p. 382 (d'après Champfleury : *Grandes figures*).

maçon, dans les pages d'*Une Nuit à Londres* (34). Maint sonnet des *Chimères* n'en est pas moins imprégné de l'esprit maçonnique et leur auteur était, à coup sûr, au moins maçonnisant.

V. — *ENTRE LA REBELLION ET LA CRAINTE DE DIEU.*

Il est impossible de ne pas rapprocher l'histoire de Caïn et de sa descendance telle que la conte Nerval d'un des sonnets les plus pathétiques et des plus désespérés des *Chimères* dont j'ai déjà montré le lien avec *Artémis.* Aux dernières années de sa vie, Gérard qui, après une vie riche en déboires, croit voir se fermer devant lui « les portes de la rédemption », réagit par les mouvements de colère et de défi au Créateur que traduit le sonnet *Antéros,* comme s'il était, au fond d'Hénochia, ce Caïn auquel il se compare :

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur;
(entendez : l'ange révolté).
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée.
Sous la pâleur d'Abel, hélas! ensanglantée,
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur.

Rougeur qui évoque les reflets des flammes qui entourent le Caïn de la nouvelle et sa haine contre Adonaï autant que la pourpre du sang fraternel répandu. Cette pièce nous présente un Nerval inaccoutumé, en qui semble revivre l'état d'âme des anciennes sectes gnostiques pour qui Caïn était le fils de l'Eon de l'Esprit et qui rendaient un culte aux ennemis, aux victimes et aux disgraciés du Dieu de la Bible : Esaü, Coré, Achitophel, tous ceux dont se réclame le poète d'*Antéros* et qui sont les frères de destinée d'Adoniram et de son ascendance.



Il faut pourtant nuancer ce portrait. Le Caïn de Nerval est loin d'affirmer un esprit de révolte aussi franc et aussi entier que le Caïn de Byron ou celui de Leconte de Lisle, ou même que ses descendants Tubal-Kaïn et Adoniram. Ennemi de Dieu, il demeure désespéré de son crime et ne cesse de se tordre dans les convulsions du remords. Quant à l'auteur d'*Antéros* lui-même, il déplore d'un « hélas! » pénétré la pâleur d'Abel qu'il prétend porter sur le visage alternativement avec la rougeur de Caïn (35).

Dans le conte, Adoniram entend sous les fondations d'Hénochia la voix d'Adam déclarer avec solennité de son mystérieux tombeau que c'est la justice d'Adonaï qui condamna la postérité de Caïn à porter la peine du meurtre perpétré par le chef de la lignée, et Caïn,

(34) *L'Artiste*, 1846.
(35) Certains illuminés se plaisaient à prédire la réconciliation des antiques familles de Caïn et d'Abel. (Ballanche, *Ville des Expiations*, pp. 88-89.) Le thème des deux frères ennemis était fort exploité depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle (cf. Viatte, *passim*).

loin de se redresser, redouble de désespoir au rappel de cette condamnation. En vain s'est-il fait, pour réparer son fratricide, le bienfaiteur des hommes; la méconnaissance dont il annonce lui-même qu'ils paieront ses bienfaits et ceux de ses descendants, la solitude dont sa race doit souffrir, seront autant de formes de l'expiation imposée. « Les prêtres qui, de tout temps, ont immolé les hommes, les rois qui ont sacrifié des prêtres et des soldats, les empereurs qui broieront les peuples, les prêtres et les rois eux-mêmes, ne sont que les instruments dont Dieu se sert pour venger le sang versé d'Abel » (36). Et la postérité dira de ces tyrans et de ces bourreaux, conclut la voix du premier homme : « Ce sont les fils de Kaïn ! » La contradiction n'a pas arrêté Nerval ! Et par une contradiction non moins criante, Jubal glorifie son frère Tubal-Kaïn devant Adoniram de donner aux humains l'or et le fer, qui leur seront funestes, pour venger Caïn et sa race sur les créatures d'Adonaï !

Ainsi la pensée et l'attitude de Nerval à l'égard du Dieu de la tradition biblique et chrétienne apparaissent-elles assez incertaines. Si les habitants d'Hénochia se plaisent à dépeindre Eloïm leur ennemi comme un despote jaloux et cruel, et, tel le « démiurge » de la *Révolte des Anges*, inférieur en génie à ceux qu'il a vaincus, il ne laisse pas pourtant de leur en imposer. Tubal-Kaïn lui-même prête à ce Jéhovah qu'il dédaigne et qu'il hait des propos d'une hauteur et d'une majesté souveraine, et le père d'Adoniram, souffle invisible et mélancolique, parle de Lui avec déférence et respect. Nerval conteur ne s'engage que d'un pas hésitant dans la voie déjà largement tracée aux temps romantiques du caïnisme et du satanisme littéraires. Quelques années plus tard, Baudelaire, dans les *Fleurs du Mal*, prendra le parti de Caïn avec une véhémence agressive :

Race de Caïn, au ciel monte
Et sur la terre jette Dieu! (37)

Dans le même temps, Proudhon terminait la huitième étude de son gros livre *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* par une lyrique déclaration d'amour à Satan, « le calomnié des prêtres et des rois », symbole et génie de la liberté et véritable créateur de la raison et de la justice (38) ; et Hugo, dans son exil anglo-normand, forgeait sur son enclume épique des idées du même ordre dans *La Fin de Satan* où les traditions de la Kabbale juive sont fécondées par son génie mythique et le courant messianique de son siècle.

(36) Caïn explique par ailleurs qu'il a été poussé au meurtre d'Abel, qu'il avait aimé, par la haine d'Eve que sa naissance à lui, Caïn, avait fait chasser de l'Eden, par les dédains de ce frère, favori de Jéhovah, enfin par l'injustice de celui-ci qui avait donné pour épouse à Abel leur sœur Aclinia qu'il aimait lui-même et de qui il était aimé; de sorte que le narrateur apparaît partagé entre les exigences de son récit et le désir de s'exprimer lui-même sous le voile.

(37) Louis Gondall (*Le Figaro*, 24 février 1856) souligna le symbolisme social que revêtait de son temps l'opposition des deux frères et le caractère romantique et byronien du Caïn des littérateurs (cité par J. Crépet, en appendice aux *Fleurs du Mal*, Paris, Conard, 1922, p. 475).

(38) Chez Garnier frères, Paris, 1858, t. II, p. 540.

Mais ni l'enivrement blasphématoire des révolutionnaires ni l'esprit de vaticination ne soulèvent constamment l'âme modeste et rétractile de Nerval. Les contradictions et les repentirs des seigneurs d'Hénochia répondent aux mouvements d'un cœur douloureusement partagé et mal sûr de ses propres dispositions. Il souligne dans son dernier écrit une certaine irrésolution qui s'est souvent unie chez lui à l'esprit religieux le plus prononcé. On le voit, en effet, tantôt maudire le Créateur et se rejeter vers ses ennemis ou vers les divinités infernales, tantôt se prosterner désespérément aux pieds du Christ et de la Vierge ou s'épouvanter à la pensée qu'ils sont morts (39) ou encore dire son regret nostalgique de la foi (40). Et à quelques semaines, à quelques jours peut-être de la nuit du désespoir suprême, les derniers feuillets d'*Aurélia* le montrent délirant de bonheur à la pensée que le sang du Christ signe son pardon dans les cieux, et, dans un de ces mouvements de bienveillance universelle qui, disent les psychiatres, dénoncent la paralysie générale mais qui révèlent ici les tendances affectives les plus profondes, étendent aux dieux et même aux génies animaux des mythologies nordiques le bénéfice de la Rédemption!

VI. — *AMOUR ET METEMPSYCHOSE.*

Adoniram ne symbolise pas moins les mouvements les plus intimes du cœur de Nerval que ses aspirations politiques et sociales et son inquiétude religieuse. De même que dans l'ordre du sentiment, il s'identifiera à Amour et à Phébus, à Lusignan et à Biron (41), Gérard, pythagoricien de très bonne heure, s'est indubitablement regardé comme Adoniram redescendu dans un corps mortel en plein XIX[e] siècle. « Comprenez-vous, demande-t-il à Alexandre Dumas dans la préface des *Filles du feu*, que l'on arrive pour ainsi dire à s'incarner dans le héros de son imagination, si bien que sa vie devienne la vôtre?... C'est pourtant ce qui m'est arrivé... Ne pouvant trouver les preuves de l'existence matérielle de mon héros (l'*Illustre Brisacier*), j'ai cru tout à coup à la transmigration des âmes non moins fermement que Pythagore ou Pierre Leroux. » Et ailleurs : « J'ai ramassé les anneaux de la chaîne. Je me retrouve prince, roi, mage; j'épouse la reine de Saba... » On a raconté que « devant une esquisse de Gleyre qui peint la reine faisant son entrée à Jérusalem, Nerval s'écria : « Ah! Je me souviens! » (42.)

A coup sûr il faut reconnaître de façon non exclusive, mais for-

(39) *Aurélia*, 2[e] partie, chap. IV.
(40) *Ibid.*; *Les Illuminés* (Quintus Aucler I); *Les Filles du Feu* (Isis, *in fine*).
(41) *El Desdichado* (dans *Les Chimères*).
(42) H. Clouard : *La destinée tragique de Gérard de Nerval* (B. Grasset, 1929), p. 273.

melle, le souvenir des amours du conte oriental dans le premier tercet d'*El Desdichado* :

Mon front est rouge encor du baiser de la reine.

Sur un manuscrit de ce sonnet que le poète Paul Eluard a la bonne fortune de posséder, Nerval a écrit lui-même en note au dernier mot : « La reine Candace (?) ». Comme l'observe M. André Rousseaux, Candace est le nom générique des reines d'Ethiopie (43) et, selon les traditions orientales, quelle qu'en soit la valeur historique, la reine de Saba avait l'Abyssinie comme pays d'origine et son royaume comprenait l'Arabie méridionale et toute la Haute-Ethiopie (44). Dans son récit Nerval fait sienne cette géographie, historique ou légendaire. Il peint un « Abyssinien » se précipitant au milieu du cercle des auditeurs au cours d'une pause que fait le conteur de Stamboul et scandant une danse frénétique des cris de : « Yamanî!... Salam-Aleik Belkiss Makéda! (ô pays de l'Yêmen! Salut à toi, Balkis la Grande!) — Cette crise de nostalgie, commente l'écrivain, ne pouvait s'expliquer que par le rapport qui a existé autrefois entre les peuples de Saba et les Abyssins, placés sur le bord occidental de la mer Rouge et qui faisaient aussi partie de l'empire des Hémiarites (45). »

VII. — *LA MAITRISE DU FEU ET LA DESCENDANCE D'EBLIS.*

Parmi les motifs du conflit qui oppose à l'Adonaï de Nerval la lignée de Caïn figure une divergence capitale touchant le rôle du feu dans l'œuvre de la Création. Les habitants d'Hénochia voulaient que, « comme toute la vie terrestre, procédant du feu, est attirée par le feu qui réside au centre » — réciproquement le feu central fût attiré par la circonférence de l'univers et rayonnât au dehors... Cet échange de principes était la vie sans fin. Le Créateur s'y est opposé et son erreur condamne les hommes et les astres même à une mort fatale. Ce sont donc les fils de Caïn qui entretiennent la chaleur sans laquelle le monde périrait; ce sont eux qui ont communiqué en secret à l'homme l'élément igné emprisonné dans les pierres ainsi que le fer propre à extraire les germes de feu qu'elles recèlent dans leurs veines. Grâce à eux subsiste la vie, cette étincelle imperceptible

(43) A. Rousseaux; Sur trois manuscrits de G. de Nerval (*Le Monde classique*, t. II, p. 158. Paris, A. Michel), *Les Actes des Apôtres*, chap. VIII, verset 27, appellent « Candace » la reine d'Ethiopie des temps apostoliques. Ce nom figure sans commentaire à la page 13 du *Carnet de Voyage en Orient*. Les pages 12 et 13 particulièrement sont remplies de notes abrégées relatives à la reine de Saba, à son royaume, à sa légende et à celle de Salomon. Nerval mentionne aussi la *Relation de l'histoire d'Abyssinie* par Jérôme Lobo (VII[e] Dissertation : de la reine de Saba. P. Martino, *loc. cit.*, pp. 161-2 et 263).

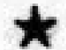
(44) *Kevra Negast* ou *Livre de la gloire des rois d'Ethiopie*, d'après Wallis Budge : *The Queen of Sheba and his only son Menelik.*

(45) *Histoire de Soliman*, chap. IV, fin.

qu'Adonaï plaça au centre du moule de terre dont il s'avisa de faire l'homme.

Ce pouvoir prodigieux, ils le tiennent de leur origine. Caïn, leur ancêtre, n'est pas comme Abel, fils d'Adam. « Héva fut ma mère, dit-il à Adoniram; Eblis, l'ange de lumière, a glissé dans son sein l'étincelle qui m'anime. » Nerval suit ici le *Sepher-ha-Zohar*, écrit cabalistique qui fait de Caïn le fruit des relations d'Eve avec Shammaïl (ou Samaël), incarnation de Satan, auquel, pour demeurer fidèle à sa fiction initiale, il laisse le nom islamique d'Eblis (46).

Il combine d'ailleurs cette donnée avec la tradition coranique qui montre l'ange rebelle refusant de se prosterner devant le premier homme parce que, dit-il, le Créateur a tiré celui-ci du limon, tandis qu'il a, lui, Satan, été créé du feu (47). Et les rêveries des cabbalistes occidentaux viennent renforcer dans l'imagination de Nerval les traditions séculaires du Levant. Dans l'Appendice IV du *Voyage en Orient*, Nerval assure qu'on trouvait de son temps en Syrie de nombreuses traces de la religion des Kaïnites ou Enfants de Caïn, notamment chez les Yézidis (48). Des milliers de légendes arabes, dit-il, représentent l'histoire d'Adam et d'Eve comme le récit de longs combats soutenus par le premier homme contre la race des Dives ou Préadamites qui lui disputaient l'empire de la terre, et les ouvrages mentionnés dans les notes de l'*Histoire de Soliman* (*Préadamites* d'Isaac de la Peyrière, *Livre d'Hénoch*, *Entretiens du Comte de Gabalis*, aussi bien que le *Talmud*, le *Coran* et les écrits de Kabbale qui figurent dans le *Carnet de Voyage*) lui parlaient tous d'une race antérieure à l'espèce humaine et issue de l'élément du feu, comme Caïn et ses descendants, « enfants des Eloïms », et par là égaux d'Adonaï (49).



Aussi Adoniram, lorsque la main de son ancêtre Tubal-Kaïn a passé sur son front, est-il en possession de « respirer dans la flamme »; revenu sur terre, il apparaît à Balkis comme la « divinité du feu » et, au cours de son travail, il garde son pied nu, car « il foulait impunément le métal rougi ». Que si l'on rapproche de ce privilège miraculeux du descendant de Caïn et d'Eblis le passage d'*Octavie* où Gérard déclare qu'au sortir des bras du sosie de Jenny il contem-

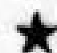
(46) P. Martino, *loc. cit.*, p. 154 (Nerval, dans son *Carnet de Voyage*, appelle Caïn « le fils du Serpent »).

(47) Koran VII, 10 (voir aussi XV, 27 et IV, 14).

(48) Maurice Barrès, qui est allé chez les Yézidis, « adorateurs du diable », ne mentionne chez eux nulle trace de religion caïnite (*Enquête aux pays du Levant*, t. I, chap. XII).

(49) *Histoire de Soliman*, note au chap. VII. Voir dans *Les Illuminés* (éd. A. Marie, H. Champion, pp. 317-325), l'exposé de la théorie des « esprits élémentaires » si chère à tous les occultistes, empruntée à Montfaucon de Villars et le récit des combats livrés par Salomon et « les génies lumineux », à la suite d'Eblis; cf. aussi *Aurélia*, *passim*.

plait « sans terreur » le Vésuve couvert d'une coupole de fumée (50), cette précision ne prend-elle pas une résonance bien étrange? Si Gérard-Adoniram et Myrthô-Balkis font fumer le volcan en le touchant du pied, c'est que son contenu tressaille au contact de ce Fils et de cette Fille du Feu (51).



Adoniram, écrit Nerval, « participait de l'esprit de lumière et du génie des ténèbres ». Que l'on se souvienne des rêveries délirantes qui hantèrent les derniers jours de l'écrivain. L'antithèse sibylline qui termine la lettre adressée à la bonne tante Labrunie la veille même de la pendaison tragique : « Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche » (52) apparaît comme une sinistre « correspondance » à la dualité de nature qu'il signalait chez le héros de son récit. Les fantômes de Salomon, de Balkis et d'Adoniram l'auront accompagné jusqu'au cloaque de la rue de la Vieille-Lanterne. Maxime du Camp ne rapporte-t-il pas que Nerval lui parlait cinq jours avant sa mort du « tétragramme de Salomon dont les mâles de sa famille portaient tous le signe sur la poitrine »? (53.)

VIII. — *DE LA HUPPE DE SALOMON A LA HUPPE D'AURELIA.*

Les traditions orientales mettent au service de Salomon une huppe merveilleuse qui lui apportait les nouvelles des quatre coins de l'univers et y emportait ses ordres et ses messages. C'est la *Simorgue* ou *Simorganka* (54). Avec une entière désinvolture Nerval, nous l'avons vu, en fait la chose de Balkis et sa messagère. Elle ne montre plus qu'aversion pour le roi hébreu. C''est elle, ce sont ses volètements incessants autour d'Adoniram, les appels muets et mystérieux qu'elle lui adresse, c'est son élan vers le descendant des maîtres du feu quand il dessine en l'air le signe cabalistique qu'elle a elle-même provoqué, qui amènent les époux prédestinés à se reconnaître une commune origine et un destin solidaire. C'est qu'elle aussi, comme la nourrice de Balkis le révèle à la jeune reine, a été tirée de l'élément du feu : elle appartient à la race des *Djinns*. D'être de légende, d'oiseau magique des Orientaux, elle est devenue le signe dramatique d'une des idées les plus chères à Gérard, d'une de ses hantises les plus tenaces. Ce n'est plus le même oiseau. C'est une huppe proprement nervalienne. Mais là ne s'arrête pas sa fortune.

(50) Cet épisode n'apparait que dans la version définitive, en 1853.
(51) Nerval fait descendre Balkis de Saba, petit-fils d'Hénoch, d'après Herbelot (*Bibliotheca orientalis*) qu'il cite dans l'appendice IV du *Voyage en Orient* (cf. P. Martino, *loc. cit.*, p. 153).
(52) A. Marie, *op. cit.*, p. 345.
(53) *Ibid.*, p. 343.
(54) Cf. P. Martino, *loc. cit.*, pp. 150 et 153 et notes.

Un témoignage tardif et contesté assure que dans le corbeau boiteux qui sautillait sur l'escalier sordide de la rue de la Vieille-Lanterne, Gérard prétendait aux dernières semaines de sa vie reconnaître l'oiseau de la reine de Saba (55). Mais nous avons une preuve plus sûre et plus éloquente du rôle joué par l'image de la huppe dans sa vie mentale ou, plus précisément, dans les délires religieux de ses jours suprêmes. La huppe reparaît dans les visions qui remplissent les derniers feuillets d'*Aurélia*. Dans la clinique du Dr Blanche, alors qu'il désespérait de son salut éternel, Nerval a vu soudain sa « grande amie » chevauchant aux côtés du Christ sur sa cavale blanche caparaçonnée d'argent. Elle lui dit : « Courage, frère, car c'est la dernière étape!... Et ses grands yeux dévoraient l'espace et elle faisait voler en l'air sa longue chevelure imprégnée des parfums de l'Yemen... La *huppe messagère nous guidait au plus haut des cieux* et l'arc de lumière éclatait dans les mains divines d'Apollon... » Et il continue sur le mode lyrique : « O mort, où est ta victoire, puisque le Messie vainqueur chevauchait entre nous deux? » Jusqu'au bout il identifie celle qu'il a aimée à la chère reine de Saba. C'est l'intercession de Jenny-Balkis-Aurélia qui lui garantit le bonheur dans la vie future et c'est la huppe, créée du feu, de l'*Histoire de Soliman*, qui en devient l'annonciatrice mystique.

Apollyon

IX. — « *AURELIA* » *ET LE FEU CREATEUR.*

Les rêveries de Nerval l'orientaient vers des lectures et des recherches singulières qui, par un choc en retour fatal, entretenaient, exaltaient et enrichissaient ses délires. Aussi trouve-t-on entre l'*Histoire de Soliman* et *Aurélia ou Le Rêve et la vie* des correspondances saisissantes (56). Si le voyage souterrain d'Adoniram, par son merveilleux sombre et farouche, semble rappeler — ou préfigurer — les « *descentes aux Enfers* » de Nerval lui-même; si l'on devine à l'arrière-plan du conte les images d'Homère, de Virgile, de Dante et d'Apulée qu'il dressera au frontispice de la description de ses délires, réciproquement les délires d'*Aurélia* apparaissent nourris de souvenirs de l'*Iter Subterraneum* de Klimius et du *Livre d'Hénoch*, sources avérées de la cosmogonie fantastique exposée au cœur du récit oriental (57).

Le monstre d'argile d'*Aurélia*, « traversé d'un jet de feu qui l'animait, pénétré par mille filets pourprés formant les veines et les artères, fécondant l'inerte matière » et faisant pousser instantanément des « appendices fibreux d'ailerons et de touffes laineuses » (58), ce

(55) A. Marie, *op. cit.*, p. 383.
(56) M. Pierre Audiat a déjà signalé ces rapports dans *L'Aurélia* de Gérard de Nerval, Paris, H. Champion, 1926, p. 61.
(57) *Histoire de Soliman*, chap. VIII, éd. du *Voyage en Orient*, t. III, p. 219 (Le Divan), note de Nerval.
(58) *Aurélia*, 1re partie, chap. x.

monstre semble l'agrandissement surnaturel des lions, des tigres, des dragons ailés, des chérubins et des figures de « génies étranges et foudroyés » dont le bronze liquide prenait la forme dans les fonderies colossales d'Adoniram. Tout ainsi que, dans les profondeurs d'Hénochia, le descendant de Caïn voit les métaux liquéfiés par le feu couler dans les veines de la planète et dégager des « esprits contraires » qui s'enflamment en donnant des lumières éblouissantes, — de même devant l'imagination de l'auteur d'*Aurélia* circulent mille feux de métal fondu, « *courants composés d'âmes vivant à l'état moléculaire* » qui emplissent l'abîme où il croit tomber et l'emportent sans souffrance dans leur mouvement continu. Toujours comme dans le conte, le monde y est donné comme issu du feu, du « feu primitif qui anima les premiers êtres » (59).

Cette parenté des deux ouvrages me paraît éclairer un passage assez obscur d'*Aurélia*. A un moment le rêve de Nerval remonte jusqu'à l'époque où le soleil « semait sur la terre les germes féconds des plantes et des animaux ». A cet endroit les éditions portent le texte suivant : « Ce n'était que le *fait* même qui, étant un composé d'âmes, formulait instinctivement la demeure commune » (60). Les allusions qui précèdent ce passage à « l'alphabet magique », à « l'hiéroglyphe mystérieux » qui permettrait de déchiffrer l'univers, justifirent l'emploi du terme « formulait » qui fait songer à la fois aux conceptions de Pythagore, au début de la *Genèse* et au Logos du IVe Evangile. Mais l'expression que je viens de souligner ne prendrait-elle pas un sens plus net et plus congruent au contexte, à la pensée de Nerval, si on y lisait le mot « *feu* » au lieu du mot *fait* dont l'emploi ne s'explique pas. Car Nerval poursuit sans désemparer : « L'Esprit de l'Etre-Dieu, reproduit et, pour ainsi dire, reflété sur la terre, devenait le type commun des âmes humaines dont chacune, par suite, était à la foi Homme et Dieu. Tels furent les Eloïms » — ces Eloïms qui, selon l'*Histoire de Soliman*, étaient de la nature du feu comme leur descendant Adoniram.

X. — *OBSESSION ET POESIE.*

C'est sur la foi de Gérard de Nerval lui-même que nous avons cherché son rêve et sa personne à travers les méandres de ces rapprochements. « Je suis », déclarait-il sur la fin de sa vie, « du nombre des écrivains dont la vie tient intimement aux ouvrages qui les font connaître. » Quels que soient ses écrits, depuis le jour où il est devenu mystérieusement lui-même, ils naissent des exigences de son âme et se répondent

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité.

(59) *Aurélia, ibid.*
(60) *Ibid.*, 2e partie, chap. 1er.

Et selon les phases de son état mental et les vicissitudes de sa vie, ses rêves, substance de son œuvre, tantôt s'ordonnent comme dans l'*Histoire de Soliman* en un récit apparemment impersonnel mais tout chargé d'intentions et d'allusions secrètes, tantôt deviennent une sarabande de visions incohérentes coupées de suites de musiques étranges ou suaves, comme dans *Aurélia* ou dans *Pandora*, ou se concentrent pour donner l'élixir rare et troublant des *Chimères*.

Aux années qui suivent le voyage en Orient, tandis que le tyran intérieur de Nerval lui laisse quelque répit, son esprit, se reportant d'un mouvement nostalgique aux jours de bonheur vécus sur la terre italienne se plaît à évoquer le « Pausilippe altier de mille feux brillant », le cortège des dieux antiques qui planent avec sérénité dans la lumière méditerranéenne, l'eudémonisme de la religion néopaïenne dont il rêve et la vision d'une beauté féminine tranquille et pure, au nom chantant de fille de l'Hellade.

Pourtant l'image du pays campanien et du Vésuve qui le domine ne peut manquer de remuer sourdement ses fantastiques rêveries sur le feu. Mais toute cette clarté, ces bouffées d'optimisme, la splendeur du paysage, la grâce de l'inspiratrice, tout concourt à refouler pour un temps les délires et les phantasmes, les divagations lucifériennes et les mouvements de révolte. L'esprit d'Eleusis chasse l'esprit d'Hénochia. La pensée même du Dieu de la Bible s'estompe ou se résorbe. Seule surgit et s'épand en nappe d'orgueil dans le champ de sa conscience la certitude du pouvoir que leur origine et leur essence ignée donnent au poète et à son idéale amante sur les flammes fraternelles qui dorment au cœur des volcans (61).

(61) J'ai tenté de montrer dans mon article sur *Artémis* la réaction douloureuse et hostile que provoque chez le Nerval des derniers temps le souvenir de la « sainte napolitaine » et des feux qui s'échappent de ses mains, et aussi la vision de l'imaginaire danseuse Pandora, quand elle lui rappelle avec une malice cruelle un autre artisan mythique du feu, le Titan Prométhée (*Pandora, in fine*).

POÈMES

IMAGE

par MICHEL GEINOZ

L'ombre rose des liqueurs se brise dans ma main,
L'eau verte du remords dégoutte du lambris peint,
La servante aux cheveux roux, toute lourde de vie,
Se pâme dans l'infini de la glace ternie.
Au cœur noir de l'horloge, le squelette du Temps,
Sous sa faux, compte et recompte ses os et ses dents.
Au foyer brûle la chair de l'espérance morte,
Le feu sèche mon sang, le vent disloque la porte.

O MON FRERE ENNEMI!

par MICHEL LAPARADE

« Meurs, ami. »
Achille à Lycaon.

O mon frère ennemi!
Quand tu n'en pourras plus de me haïr
Et que la meute politique me déchirera de ses dents rageuses,
Je n'empêcherai pas tes dents d'ajouter leur morsure à la sienne,
Et mon cœur labouré ne les détachera pas de la gueule anonyme pour leur donner le nom de ton visage.
Mais toi, tu ne pourras rien contre ceci :
Que tu es mon frère par delà la détestation,
Mon frère par le feu que tu me donnes, dans l'ombre, pour ma cigarette,
Mon frère par le petit restaurant des quais qui sent le crabe,
Mon frère par le métro qui fait se toucher nos épaules,

Mon frère par le sourire d'un enfant au Jardin des Plantes,
Mon frère par le passage clouté,
Mon frère par le réflexe devant l'auto qui allait nous écraser,
Mon frère par la devanture du magasin qui nous abrita de la pluie,
Mon frère par le froid,
Mon frère par la faim,
Mon frère par la haine que tu me portes,
O mon frère ennemi...

NOCTURNE

par G.-M. PINTURAULT

« Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée. »
S. MALLARMÉ.

Une étoile s'éveille, et frissonne. Une palme
D'odeur suscite à peine un frémissement calme.
O fluide parfum sur l'âme, s'il ne ment.

Tant de croulantes fleurs amassent lentement
Sur mon corps, sur mon front, une naissante vie,
Chute neigeuse, conque indécise et ravie,
Réelle à la mémoire attentive des sens,
Ou piège?
Mais vivant, le don que je pressens,
Quand la confusion d'une longue innocence
Confirme, sur le seuil d'une tiède présence,
Le consentement nu des Paradis jaloux.

Ma main déjà médite, au bord de tes genoux,
L'enchaînement subtil qui prépare ta perte,
Et sur l'agile nœud de ta bouche déserte
J'aspire étroitement, plein d'un délire obscur,
Le suc délicieux de ton désir futur.
Je me hâte au péril de vos nasses pourprées,
Nefs des profondes eaux, lèvres inespérées,
Naïves, vierges sœurs des lèvres que j'aimais.

Si la nuit est la nuit, le sais-je désormais?
Nymphe, adorable chair, amphore renversée

D'où s'épanche, où revient la fervente pensée
Avide d'exaucer le vœu spirituel
Et d'y mêler enfin le vertige cruel
Des gestes confondus jusqu'au mépris de vivre,
Jette tes blancs tombeaux sous mes éclairs de cuivre,
Sous mes éclairs meurtris d'extase, éblouissant
Tes cratères secrets anéantis de sang.

Guirlande nuptiale, ô langueur de glycine...

Quelle soudaine source inonde ta poitrine
Et verse sur tes yeux cette sève de pleurs,
Irrécusable gemme offerte à tes douleurs?
Déjà, dans ce long flux d'étoiles, tu succombes.
Tu disperses, ô fuite frêle de colombes
Lasses d'avoir prêté des ailes à l'azur,
Tes grappes de silence aux cendres d'un ciel pur,
Et je n'enferme plus, entre mes doigts d'argile,
Que l'orient tremblé d'une larme fragile,
Brisant d'âme et de feux les espaces divins.

Brille, témoin du sel, parmi les gouffres vains
Où descend, où se perd une ombre divisée.
Vers le profil blessé de cette ombre épuisée,
Retourne, et rebondis en cercles éclatants
Pour retenir, ô pleur, le pied courbe du temps
Et moi-même et la nymphe et l'amour et le songe.

O mon cœur, ô mon cœur, tout n'est-il que mensonge?
Murailles de l'exil terrestre, reculez!
Et vous, chastes troupeaux, mes cygnes révélés,
Nagez, muets rameurs des rêveuses fontaines.
Apaisez de blancheur les voûtes souveraines
Où se formait naguère un destin de clarté,
De grâce, de mystère et de limpidité.

Hélas! l'aube sincère émerge à la fenêtre.
Le jour lucide éclate, où tu vas comparaître,
Beau désordre d'un cœur que sa faiblesse rompt.
Mais si ferme le trait dardé par l'archer prompt

Que suffit le vantail baissé de la paupière
Pour te restituer l'occulte prisonnière,
Cette nymphe, et le jeu d'un mirage vermeil
Dont le rayonnement efface le soleil.

FETE JUIVE

par LOUIS ROUSSEL

C'est la saint Clemenceau : les pâtres de Judée,
Qui, généralement, n'ont pas beaucoup d'idée,
Ont compris cette fois leur devoir tout entier.
Mâchant le chewing gum qui leur verdit la bouche,
Pour le festin du soir ils ont repeint leur louche,
Et dansent sur le crâne au fond du bénitier.

Les vierges d'Israël, qui tâchaient dans Houlgate
A force de cocktails de calmer leur prostate,
Ont pris pour revenir le dromadaire express;
Et des lévites purs, aux dents incompressibles,
Pendus commodément pour siffloter leurs bibles,
Flattent les lourds fanons de leurs cacatoès.

Le temple par leur soin est orné de goupilles,
De souquenilles, de coquilles et de quilles,
De baliveaux, de soliveaux, de godiveaux.
Le grand prêtre, se conformant au télégramme
De Jéhova, fait revenir le Tétragramme
Et prépare des canotiers pour les dévots.

Dans un reste d'hiver la nature s'endeuille :
Aux sept branches du chandelier, pas une feuille.
Exhortant à jeûner de pieux escargots,
Un vieux moine s'épuise en effets littéraires,
Puis, avec des ciseaux fournis par Peugeot frères,
Devant l'autel cornu coupe des berlingots.

De petits Juifs, tout fiers d'un goitre exophtalmique,
Devront danser, en simulant une colique,
Autour du Saint des Saints un one-step en zigzags;

Et l'Orphéon, avec la Chorale, prépare,
Sous ce titre alléchant : « A la gare! A la gare! »
Un psaume-bouffe de David, avec des gags.

Là-bas ,calme et bien mis (tromblon, short, haut de forme)
Passe, en suçant du chocolat au chloroforme,
Un bon Samaritain, grand mangeur de jambon,
Qui trimballe toujours du bourgogne et de l'huile,
Pour, le cas échéant, accomplir l'Evangile,
Mais qui ne croit qu'à de faux dieux, comme Dagon.

De verts Saducéens, vêtus de salopettes,
Cherchent aux Kheroubim maintes entourloupettes.
— Paré, chargé de phylactères et d'anneaux,
Un Pharisien railleur, qui croit mal au Messie,
Se pavane, et manquant exprès la prophétie,
Va, synagoguenard, aux synagoguenots.

SOMMETS MORAUX

par LOUIS ROUSSEL

Que chacun veille à son travail uniquement :
L'archevêque à son tour-revolver, l'accoucheuse
Au Grand-Seize, le substitut à son Farman;
Toi, mitron, mêle du pech-blend à ta berceuse.

Et sachez bien surtout que la vie est heureuse :
Le typhus est un don de Dieu; le caïman
Donne aux bords du Niger leur visage charmant;
C'est dans son intérêt qu'on mange la macreuse.

Héraclès, appuyé sur un poil de tapir,
Remonte un saxophone en disant : « Ça m'épate! »
Dans sa cage barrit l'énorme névropathe.

Toc toc! Paul Valéry frappe. Je vais ouvrir.
Ah! non! C'est l'employé du gaz. Donnez la patte!
Il la donne, et les romarins bleus vont pétrir.

LE TRENTE ET UN DU MOIS D'AOUT

par FRANZ VILLIER

Le trente et un du mois d'août
Le trente et un du mois d'août
Au cœur de la nuit j'ai rêvé

Et ce rêve venu du passé
M'a transporté cependant
Dans la suite des jours qui viendront

Camarade
Elles se sont ouvertes pour toi les portes
Non les portes de vie, ivoire et corne,

Les lourdes portes par où doit passer l'âme
Pour accéder au ciel

Je n'ai pas besoin de l'avoir vu
Je le sais
En partant tu as dû sourire encore

A travers la nuit d'été, au souffle du vent d'été
Une frégate m'emportait
Une frégate d'Espagne

Les pavillons cachaient ses voiles
De l'artimon au beaupré

Des pavillons de trois couleurs
Rouge, jaune, mauve,

Il flottait aussi sur la mer
Sur chaque vague de la mer

Comme pour attendre, répondre et défier le soleil
Ce drapeau des morts

Des soldats morts au combat, des vieillards, des femmes
Enterrées les yeux ouverts, des enfants qui souriaient aux meur- [*triers*

De tous les morts

Un à un nous avons descellé les barreaux
Rompu les verrous, enfoncé les portes.
La cellule était vide

Un peu de sang à la hauteur de la tête
Je te savais condamné mais j'espérais

Je suis revenu
Et tu n'es plus là

Tu n'es plus là, capitaine
Tu nous guides pourtant encore
Vers un nouveau monde

Où il nous faut encore sourire
Encore avoir du courage.

Le dortoir où chaque nuit les yeux ouverts j'attendais l'aube

Lui aussi était vide
Vide de toi, vide de vous tous
Tous je vous ai vus encore, je vous voyais et je vous vois

Sur une mer faite d'étendards dont chacun était un mort
Avançait notre frégate
Et ce fut le levant, la côte d'Espagne

Alors nous nous sommes levés
De tous nos yeux nous avons regardé cette terre qui naissait
Le soleil lui aussi s'est levé pour voir l'Espagne

Au grand jour, par l'Ebre majestueux et vide
Entre deux chaînes de montagne nous sommes remontés
Dans le pays

Les hautes palmes du fleuve
S'inclinaient et nous saluaient
Sous l'œil du soleil divin
Et bientôt sur les rives les enfants les femmes
Les hommes eux-mêmes, tous en habits de fête
Eux aussi nous acclamaient

Nous étions la joie la vie la liberté
Par notre seul passage
Nous les leur donnions à jamais

Seul je suis revenu
Parce que je n'ai jamais pu
Oublier nos nuits

Nos nuits froides et pourtant brûlantes de novembre
Nos nuits sans lune et sans sommeil de Saragosse
Où s'épousaient solennellement l'amour et la mort.

Etranges noces aux projecteurs
D'un dur amour et d'une lente mort

Notre amour n'était pas celui des corps
Nos âmes crevaient déjà la barrière de chair
Et glissaient entre nos os à travers nos peaux maigres et séchées

Notre amour était celui de la patrie
Et perdus dans cet amour
Nous avions accepté la mort

Joyeux ou tristes nous jouions à qui perd gagne
La sortie était au plafond
Mais nous regardions les portes

Redevenus des hommes
Nous avons retrouvé la patrie la guerre la vie
Et ses lauriers ou une mort plus glorieuse que la vie

Vous qui êtes restés
Tous, un à un, vous avez cueilli la mort amère
Reçu la paix éternelle des linceuls

Toi capitaine tu as dû mourir le dernier
Je suis revenu et tu n'es plus là
De tous tes fils, moi seul je vis, j'ai honte de vivre

Juste quand le soleil s'est trouvé au-dessus de nous
Nous sommes arrivés

Arrivés à la ville des dômes verts comme le fleuve
Verts et bleus avec des paillettes d'or

Pour nous sonnaient les cloches s'ouvrait la ville
Toutes ses portes étaient ouvertes
Même au plus haut des toits
Celle de la cage aux oiseaux
C'était le trente et un du mois d'août
Il brillait sur nous le soleil de la vie

Longtemps j'ai voulu venir te délivrer
J'hésitais, j'étais lâche
Et voici que tu es parti sans m'attendre

Sonnent les cloches, brille le soleil
Qu'elle est belle ton Espagne
Et la vie elle aussi est belle
Puisque tu m'envoies ce rêve pour m'annoncer qu'elle va finir

Je te rejoindrai enfin
Je vous rejoindrai tous morts chéris
Prenez-moi, acceptez l'indigne

Je serai le matelot aux pieds nus, le capitaine
Le mât qui monte, l'étendard
Sans vent, sans voile et sans moteur, guidé seulement par l'amour
Comme d'île en île, comme vous ici de corps en corps
Moi j'irai lentement d'âme en âme
Vers chacune de ces âmes qui m'ont souri
Dans cette prison qu'était la terre

. . . .

Camarade qui n'es plus là
Camarade qui as fini ton combat
Je veux te nommer encore une fois, une dernière fois

Marcel Fonbueno-Abril hilgado et maçon d'Espagne
Autrefois capitaine des armées de la République
Aujourd'hui capitaine de l'armée des morts.

LES PLANTATIONS ET LES ÉTATS DU SUD DANS LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

par LUCIENNE ESCOUBE

Le succès de *Autant en emporte le vent* a marqué une ère nouvelle dans la littérature romanesque et, surtout, dans celle que réclame, chez nous, tout un public lassé, peut-être, des difficultés quotidiennes et de trop de romans noirs, inspirés par la révolte, le désespoir ou l'abandon et que, bon gré, mal gré, on veut lui faire absorber en s'efforçant de le convaincre qu'ils représentent à la fois toute la littérature américaine et la véritable Amérique.

Sans vouloir diminuer la valeur et l'importance d'un Faulkner, d'un Caldwell, d'un Steinbeck et de plusieurs autres écrivains, qu'on nous permette cependant d'indiquer qu'il tend à se créer une très regrettable confusion.

Nous ne prendrons, pour exemple, que le bel article de Francis Ambrière consacré à la *Route au tabac.* Il est exact que ce récit de l'atroce déchéance d'une famille réduite à la misère par un ensemble de faits économiques et sociaux, faits particuliers à ce coin de Géorgie, peut atteindre à la généralisation d'un certain aspect de la misère de l'homme d'aujourd'hui; il n'en demeure pas moins que c'est là, avant tout, un récit *régionaliste :* on ne saurait trop insister sur l'importance de la littérature régionaliste aux Etats-Unis. De cela, comme de la plupart des choses américaines, le public français demeure ignorant.

Cette ignorance, il serait du devoir et de l'intérêt de ceux qui le peuvent d'y remédier; il serait souhaitable qu'il soit enfin offert aux lecteurs français un plus juste échantillonnage de la littérature et de la vie américaines.

Depuis *Autant en emporte le vent,* les romans « du Sud » connaissent, en Amérique même, une recrudescence d'actua-

lité; on en exploite l'exotisme, le charme suranné, le dramatique arrière-plan, avec la menace, exprimée ou non, de la Guerre Civile (1) et de la défaite qui sera la ruine et la fin de tout un monde.

Est-ce à dire que cette littérature soit née avec *Autant en emporte le vent*, qu'elle soit une trouvaille due au génie particulier de Margaret Mitchell? Il n'en est rien. Nous allons voir que la vie dans les plantations des Etats du Sud a inspiré les écrivains, dès le début de la colonisation (2).

Aux premiers temps de l'histoire américaine (période qui s'étend de 1607 à 1789, c'est-à-dire de l'époque proprement coloniale à la Révolution), la littérature, sur toute l'étendue de ce que nous appelons aujourd'hui les Etats du Sud, n'existe pas; elle ne commencera vraiment qu'aux alentours des années 1830-1840, pour s'épanouir après la Guerre Civile : jusque-là, nous ne trouverons que des témoignages personnels : mémoires, récits de voyages, ou des œuvres romanesques écrites au milieu du XIX[e] siècle, encore toutes chargées de souvenirs vivaces recueillis sur les lèvres des vieilles gens de l'époque.

C'est une chose curieuse de constater que ces Etats du Sud — Virginie, Maryland, Géorgie — qui donnèrent à la jeune République tant d'hommes d'Etat, de soldats, d'orateurs, sont d'une totale indigence au point de vue littéraire. Alors que la culture et le goût des études intellectuelles s'épanouissent en Nouvelle-Angleterre (dans un cadre cependant étroitement délimité par un strict conformisme religieux), en Virginie comme en Maryland ou en Géorgie les planteurs, petits ou grands, se consacrent uniquement à l'exploitation de leurs domaines et à la vie de société.

Cependant, c'est parmi ces aristocrates que l'on va trouver la première esquisse de la « littérature de plantation »; William Byrd II, le premier grand homme de Virginie après John Smith, le conquérant et le vainqueur de Powhatan et de la princesse Pocahontas, a tracé les plus charmants tableaux de l'Amérique coloniale.

William Byrd — dont la seigneuriale demeure de Westover sur le fleuve James abrite encore aujourd'hui ses descendants, parmi lesquels le célèbre amiral Byrd — fut une des grandes figures de la Virginie. A une éducation européenne il joignit celle acquise par la rude vie de la *fron-*

(1) Les Américains n'emploient pas le terme de Guerre de Sécession; pour eux, c'est presque toujours la « Civil War ».

(2) Les Etats du Sud comprennent : le Maryland, la Virginie occidentale — détachée de la Virginie à l'époque de la Guerre Civile — la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, la Géorgie (ces 5 Etats constituant la partie la plus ancienne), le Kentucky, le Tennessee, l'Alabama, le Mississippi (acquis par le traité de 1783), la Floride (achetée aux Espagnols en 1819) et la Louisiane (achetée à la France en 1803).

tière (3) et du négoce avec les Indiens. Aussi, sous l'impassibilité de l'homme de cour, le pouvoir d'observation du « backwoodman » resta-t-elle toujours en éveil.

Dans ses notes, encore manuscrites pour une grande part, prises au cours de ses nombreux voyages et de ses expéditions d'arpentage, William Byrd a décrit la vie des planteurs installés dans les montagnes, au bord des rivières (en particulier dans son *History of the dividing line between Virginia and North Carolina*), ainsi que les coutumes des Indiens. Si son livre *Journey to the Garden of Eden,* destiné à faire connaître la Virginie en Angleterre, est tout imprégné du souffle des sylves primitives, *Journey to the Mines* relate les différentes stations que Byrd fit, au long de sa route et les peintures qu'il en a tracées sont douées d'un merveilleux pouvoir de vie. Il y raconte, entre autres incidents, avoir été retenu, un soir, par une forte pluie, dans une demeure où il n'y avait qu'une seule bouteille de vin pour réchauffer le cœur des hôtes jusqu'à la fin du mauvais temps. (Est-il besoin de dire que le mot même de prohibition était alors inconnu?) Byrd comprit que la soirée menaçait d'être longue et morose; son hôtesse était veuve et il ne savait quel sujet de conversation pourrait intéresser une femme vivant retirée du monde; parler maladies, médecines, remèdes aurait convenu à la bonne dame, mais le cavalier s'ennuya vite. Ce fut alors qu'il découvrit dans la maison un exemplaire de *The Beggar's Opera,* « L'Opéra de Quat' Sous », qu'il avait vu jouer à son dernier séjour à Londres. Il s'empara du livret, puis, après dîner, rassemblant toute la maisonnée, il leur en fit lecture, et la soirée passa le plus agréablement du monde.

Les idées de William Byrd semblent, d'ailleurs, avoir été assez en avance sur son temps par leur libéralisme lucide. Connaissant bien les défauts propres aux habitants de la Virginie — mépris de toute occupation manuelle ou commerciale, de tout but mercantile, préjugés de naissance et d'éducation, attitude d'adolescents éternels à l'égard des femmes — Byrd propose un remède : le mariage mixte. Cet imposant aristocrate voyait, dans l'union d'un Anglais à une Indienne, le moyen le meilleur pour fixer et améliorer la race. Le métissage était, alors, extrêmement fréquent mais le plus souvent illégitime. Dépourvu de préjugés de race et de religion, William Byrd riait quand on lui parlait de tels obstacles : « Croyez-vous donc, s'exclamait-il, que ces jeunes Indiennes soient tellement plus païennes que la plupart de nos jeunes gens? »

(3) La *frontière* (« frontier »), mot souvent prononcé dans la littérature et le folklore américains, est le pays qui se trouve à la limite des territoires civilisés et de l'étendue sauvage primitive, limite continuellement mouvante et qui s'enfonça de plus en plus à l'Ouest.

C'est encore à la plume d'un des premiers et des plus éminents Virginiens, Robert Beverley, que nous devons de précieux détails sur le mode de vie, les mœurs, les us et coutumes en vigueur dans les domaines de Virginie, entre 1675 et 1720. Berkeley, gentilhomme campagnard, qui fut, après son père, « Clerck of the Council of Virginia » sous le gouverneur Andros, a laissé des récits pittoresques des visites qu'il rendait à ses amis, de plantation en plantation. Il sait en décrire les demeures et les entours : vergers, potagers, jardins; il se promène à travers champs, à travers bois; il mentionne quantité de fruits et de légumes encore inconnus en Europe. Du propriétaire il retrace les occupations diverses et aussi les passe-temps favoris : chasse et pêche, et il note : « *There is the most good-nature and hospitality practised in the world toward friends and strangers* (4) » et il ajoute : « *but little too much intemperance* (5)*!* » ce qui laisse à penser, quand on connaît tant soit peu les habitudes normales du temps!

A cette époque, la principale sinon la seule culture de Virginie était le tabac; les plantations s'allongeaient au bord du fleuve James où l'influence de la marée se faisait encore sentir (d'où, par contraste avec la Virginie « de l'intérieur », le nom de « Tidewater Virginia », territoire soumis à l'influence des marées). Sur la rive du fleuve, chaque domaine avait construit ses entrepôts, ses quais, son appontement : le tabac, destiné à l'Angleterre, était expédié à bord de bateaux qui, aux premiers temps de la colonisation, furent d'abord exclusivement des bâtiments de la métropole.

Avec le tabac à vendre à Londres au mieux des intérêts du planteur, le capitaine du vaisseau emportait, outre le courrier, une longue liste d'emplettes à faire, sur laquelle figuraient les objets les plus divers. Quelques mois plus tard, quand le bateau remontait le fleuve pour venir s'amarrer au quai de la plantation, c'était le signal, dans le domaine comme dans la famille, d'une joyeuse animation. Le capitaine avait scrupuleusement exécuté les commissions de chacun et tous les membres de la famille se réjouissaient de son arrivée. On déchargeait du navire des meubles, des rideaux, des livres; les jeunes filles et les jeunes femmes essayaient les toilettes et les coiffures apportées de la métropole, chaussaient pantoufles et mules, s'absorbaient dans la contemplation des colifichets à la mode, cependant que, ce soir-là, un grand dîner était offert au capitaine. Il racontait alors les dernières

(4) « On trouve là l'hospitalité pratiquée de la façon la plus généreuse du monde — à l'égard des amis et des étrangers — par le meilleur des hommes. »

(5) « Mais tout de même, on y boit un peu trop! »

nouvelles : petits potins, scandales récents dont les colons se montraient toujours friands; dans l'après-dîner seulement, on traitait des affaires sérieuses : comptes à rendre, réponses aux lettres emportées, informations politiques, commerciales ou financières. Ainsi, entre la lointaine Angleterre et la colonie, par-dessus la grand'route de l'Océan, se nouaient, malgré les distances, des relations suivies.

Des pages d'un Berkeley, il ressort qu'en dépit de la sauvagerie de la nature, encore presque inviolée, les routes de Virginie étaient bien tracées, le temps le plus souvent magnifique, la vie de société florissante. Tous les prétextes étaient bons pour réunir une compagnie joyeuse et s'en aller chasser le daim ou le lièvre; ce dernier pullulait, on le chassait à pied, avec des chiens. Un des passe-temps caractéristiques de la Virginie du XVIIIe siècle est la *vermint-hunting*, la chasse aux bêtes puantes : ratons, oppossums, renards, que l'on pratique souvent les nuits de lune avec des meutes de chiens dressés tout exprès. Enfin, il y a la chasse aux grosses bêtes, très nombreuses encore dans ces solitudes sauvages, que les Anglais dénomment du beau mot de « wilderness », indiquant ainsi qu'il s'agit d'étendues non foulées par l'homme blanc où croissent, en liberté, animaux et plantes dans toute l'exubérance d'une nature ignorante des servitudes imposées par la présence de l'homme civilisé; dans ces forêts de Virginie abondaient alors ours. loups, panthères, chats sauvages, pour la plus grande joie des chasseurs.

Ainsi passait le temps; et Robert Beverley de s'écrier que le plus bel état, en Virginie, est celui de voyageur! Point de souci pour ce dernier! Point de préoccupation! Il lui suffit de posséder l'adresse du propriétaire le plus proche et de se présenter chez lui pour être accueilli comme un ami de toujours : son couvert est mis, sa chambre est prête, il peut demeurer là, si le cœur lui en dit, un jour, une semaine, un mois, un an... Certains même, venus ainsi au hasard de la route, resteront sous le même toit toute une vie, aussi bien chez le riche planteur que chez le modeste propriétaire.

Un goût si extraordinaire de l'hospitalité, une telle sociabilité, preuve de courtoisie, de bonnes manières et de curiosité d'esprit, atteignent une sorte de grandeur. Si un voyageur s'avise de pénétrer dans une demeure dont le maître est absent, lui-même sans doute en visite, des ordres ont été laissés, la plupart du temps, aux domestiques et l'étranger est reçu avec autant de liberté et de munificence que si le maître de maison se trouvait là.

Avec la naissance des Etats-Unis et durant la période qui va de 1790 à 1864, le « Old South » va connaître l'apogée de sa civilisation, fixer ses coutumes et ses mœurs dans une

tradition devenue aujourd'hui légendaire. Entre ces dates, celle de la mort de Washington et celle de l'assassinat de Lincoln, tandis que la littérature américaine parvient, ailleurs, à sa perfection classique, le Sud, lui, brille d'un incomparable éclat et ses fastes, son raffinement, la beauté de ses femmes, leur élégance, font pâlir de jalousie et d'obscure envie les sévères puritaines du Nord et de l'Est. Sa réputation littéraire, par contre, n'est pas aussi brillante; toutefois, les véritables « pères » du roman de plantation appartiennent à cette époque; ce sont John P. Kennedy, William Caruthers, Georges Tucker. Cependant, tous trois se mettent à écrire leurs romans au moment même où tout ce luxe, tout cet éclat vont commencer à s'estomper avant de s'effacer à jamais. C'est que les gentilshommes du Sud songent avant tout à vivre, et à vivre le mieux du monde, selon leur idéal à la fois féodal, chevaleresque et colonial qui n'est pas sans évoquer celui de certaines sociétés d'Européens en pays tropicaux.

Cette civilisation où se mêlaient, dans une harmonie délicieuse, la nonchalante douceur de la vie coloniale et les traditions empreintes de simplicité et de dignité rustique de la vieille aristocratie terrienne de France et d'Angleterre, éleva pour y vivre de belles demeures blanches à colonnes ioniques surmontées d'un fronton, posées au milieu de vertes pelouses, de massifs de fleurs, parmi des arbres majestueux. Souvent, elles dominaient un fleuve aux eaux paisibles; tout à l'entour s'étendaient les champs cultivés, fortunes de ces demeures : tabac, riz, coton. Et partout, les noirs, travailleurs des champs, artisans attachés au domaine, serviteurs de la famille, vaquaient à leurs diverses occupations, de leur pas nonchalant et souple de grands enfants encore mal sortis des brumes de leur rêve ancestral. Sans souci matériel et la plupart du temps moins malheureux, à cette époque, que la main-d'œuvre des industries du Nord, les noirs, arrachés à une Afrique où l'esclavage et le despotisme le plus cruel avaient toujours régné, ne connaissaient dans ces plantations américaines que deux principales formes de malheur, mais des pires, parce que contraires à la dignité humaine : tomber sous la dépendance d'un maître, d'un régisseur cruel, parfois dépravé, ou dans une famille à demi ruinée. C'était, alors, la vente toujours possible, la séparation des membres d'une même famille, tout l'atroce destin de l'individu lorsqu'il ne s'appartient pas.

En ce temps-là, les noirs n'avaient encore que peu conscience de leur état; en eux, toutefois, existait la nostalgie propre à toute race tombée en servitude, nostalgie d'une évasion, d'une libération longuement rêvée; ceci, joint aux confuses splendeurs entrevues dans les brumes des récits

bibliques et aux souvenirs plus vagues encore de leur Afrique originelle, est sans doute à la source de ces « spirituals » que nous aimons tant écouter aujourd'hui. Au long des jours, les noirs mêlaient harmonieusement aux chants mélancoliques leurs danses aux rythmes endiablés.

Ainsi ce vieux Sud, dominé par une aristocratie douée de qualités nombreuses mais dont la puissance et les vastes domaines devaient malheureusement s'appuyer sur l'esclavage, ne pouvait survivre à l'abolition de celui-ci. Les gens du Sud vivaient quasiment en vase clos, n'ayant que peu de contact avec les Etats du Nord, démocrates, issus d'une autre forme de civilisation, isolés également de la plupart des pays d'Europe, France et Angleterre exceptées. Cette société, quelque peu anachronique par sa forme à la fois patriarcale et féodale, était loin d'être dépourvue d'ornements d'esprit, mais les conditions de vie, assez proches de celles des gentilshommes campagnards de France ou d'Angleterre, favorables à une certaine culture et à une certaine érudition personnelles, demeuraient contraires au développement d'une véritable activité littéraire : point de grandes villes, points de centres intellectuels; de plus, la vie du gentilhomme campagnard est trop remplie d'obligations diverses, de saine fatigue pour que le cavalier se double d'un écrivain.

Le premier vrai roman « de plantation » fut écrit par John Pendleton Kennedy.

John Pendleton Kennedy (1795-1870) fut, comme tous ses prédécesseurs et ses contemporains, un juriste, et son activité, sa vie durant, se partagea entre la politique, le droit et la littérature. Avant de devenir secrétaire à la Marine, il avait, vingt ans auparavant, en 1830, publié un livre qui devait devenir célèbre : *Swallow Barn,* histoire de la vie en Virginie; il publia un second roman, sur la Guerre de l'Indépendance, celui-là, *Horseshoe Robinson;* ces deux œuvres donnent une image fidèle de la vie à la fin du XVIIIe siècle et le roman sur la Révolution peut être rangé parmi les meilleurs. La renommée littéraire de Kennedy s'augmenta du fait qu'il porta un grand intérêt à Edgar Poe. On rapporte également que ce fut à lui que Thackeray demanda les documents nécessaires à son roman *The Virginians;* toutefois la légende qui prétend que Kennedy ait écrit lui-même le quatrième chapitre du tome II de cet ouvrage paraît controuvée.

En tout cas, *Swallow Barn* (*La Grange aux Hirondelles*) est le vrai roman de plantation, écrit avec amour par son auteur qui désire fixer ainsi, avant qu'il ne soit trop tard, la vie en Virginie : « *The mellow, bland, and sunny luxuriance of her old time Society, its good fellowship, its hearty and constitutional companionableness, the thriftless gaiety of its*

people, their dogged but amiable invincibility of opinion and that overflowering hospitality which knows no ebb.» Il se hâte de décrire ce temps où *« visiting, junketing, merrimaking, were the chief business of life* (6)*!»*

Swallow Barn, comme un très grand nombre de plantations de Virginie, s'élève sur la rive sud du fleuve James, face à une petite crique, en haut d'une pente plantée d'arbres. La maison, construite en briques importées d'Angleterre, est flanquée de nombreuses dépendances; c'est un bâtiment à un étage surmonté d'un grenier mansardé, percé de très petites fenêtres et dont le toit évoque une coque de navire retournée; le domaine est sillonné de nombreux ruisselets qu'enjambent des petits ponts rustiques; mares, petits lacs où nagent des flottilles de canards y abondent; une source jaillit au bord de laquelle de noires lavandières lavent le linge de la famille, en jacassant. A l'intérieur des bâtiments où se fait tout le travail domestique, on entend ronfler les rouets.

Le maître est un homme *« in whom the solitary elevation of a country gentleman begets some magnificent notions* (7) »; il est de caractère facile, contemplatif, nonchalant, philosophe; méprisant les intérêts mercantiles, la vie des grandes cités, il possède une belle bibliothèque, reçoit les gazettes, se rend régulièrement à la Cour House, dans la capitale du Comté où il exerce les fonctions de juge. Il cultive son domaine, élève ses chevaux, et... : *« Un propriétaire terrien qui possède une belle maison et une foule de serviteurs est tout naturellement un homme qui aime à pratiquer l'hospitalité; un hôte est un bienfait dont il est journellement friand. Un visage amical fait partie des nécessités de la vie. Sans lui, le cœur est capable de mourir de faim; c'est un luxe dont la privation l'entraînerait à l'avarice. »*

Le moins qu'on puisse conserver un hôte sous ce toit, c'est une semaine, davantage si c'est possible. « Plus on est de fous, plus on rit »; le proverbe anglais, plus aimable, dit seulement *« The more, the merrier! »* Cette hospitalité généreuse, qui tient non seulement aux mœurs du pays mais encore au caractère des individus, fait du propriétaire de *Swallow Barn* un maître bon et enclin à l'indulgence; il élève des pur-sang et aime à en disserter longuement avec le vieux noir, Carey, ombre fidèle de son maître.

(6) « La douceur, l'agrément de cette vie baignée de soleil dans ce petit monde d'autrefois : son goût et son sens de l'amitié, sa sociabilité innée et si cordiale, l'insouciante gaieté de ses membres, leur attachement têtu mais courtois à leurs opinions et cette hospitalité d'une générosité telle qu'on pourrait la dire pratiquement sans limites. » ....« visites, pique-niques, réjouissances, telles étaient les principales occupations de la vie! »

(7) « Chez qui le sentiment de sa dignité de gentilhomme campagnard — dignité rehaussée encore par son isolement — a développé certaines idées de grandeur. »

La maîtresse de maison, elle, apporte chaque année sa contribution à la famille et l'heureux père commence à se trouver un peu trop comblé... Chaque bébé blanc grandit entouré, dès sa naissance, de toute une troupe de négrillons espiègles... Tout ce petit monde s'ébat parmi les poussins, les canetons, les chiots, les chatons, les poulains, tandis que les grosses et bienfaisantes « mammies » courent après les enfants dont elles sont gardiennes.

Personnage pittoresque, d'une pathétique dignité, que celui de la « mammy »; la nourrice noire a représenté, pour bien des générations d'enfants du Sud, protection et tendresse pendant les années les plus heureuses de leur vie, fidélité, dévouement absolu tout le reste de leur existence.

Il est intéressant de remarquer que ce furent ces noires « mammies », pourtant esclaves, qui apprirent et transmirent aux enfants qu'elles élevèrent les principes de cet idéal moral et chevaleresque caractéristique de la civilisation des Etats du Sud; ces créatures dévouées, si profondément maternelles, vivaient toutes pénétrées de l'importance de la beauté : « *beautiful behaviour matters; beauty of manners, of feelings* (8) ». La grande ambition de ces humbles et irremplaçables créatures, c'était que ces enfants bien-aimés deviennent de « *fine gentlemen and fine ladies* (9) », c'est-à-dire doués tout ensemble de beauté et d'élégance physique, d'élégance et de beauté morale. Elles leur apprenaient à haïr la bassesse, la mesquinerie, la cruauté, le mensonge. Cette conception n'était point sans grandeur et, si la mère était la tête de la maison, la « mammy » en demeurait le cœur, toujours prêt à cajoler, à consoler.

Swallow Barn parut en 1830; hélas, les années sombres approchaient et Carruthers pouvait écrire : « *Tidewater Virginia had lived a generous life, but spendthrift and wasteful and has come to evil days!* » (10.) Le dernier vrai gentilhomme virginien, ce fut Robert E. Lee; sa renommée y est toujours immense et sa légende plane sur tout le pays. Ce n'est pas sans une certaine satisfaction, par ailleurs, que les Virginiens ont vu s'élever à la limite de la « Tidewater country » la ville de Washington, centre social de la vie nationale. Cette capitale demeure par certains aspects une ville du Sud et la Maison Blanche, une demeure coloniale simplement plus vaste où se pratique à l'échelle du monde entier l'hospitalité de jadis.

(8) « Bien se tenir, bien se conduire importe beaucoup : de belles manières vont de pair avec de beaux sentiments. »
(9) « De vrais gentilshommes et de vraies dames. »
(10) « La Virginie des Marées avait mené une vie à grandes guides, mais elle avait été prodigue, elle avait dépensé sans compter... et maintenant les mauvais jours étaient venus. »

La tradition romanesque des plantations du Sud n'est pas l'apanage de la seule Virginie, les autres Etats y ont aussi joué leur rôle. Tel Charleston, capitale de la Caroline du Sud, avec ses propriétés seigneuriales étagées le long de ses rivières, Charleston dont les habitants étaient si fiers qu'ils déclaraient leur ville la plus gaie, la plus élégante, et ses femmes « *the loveliest in the world!* » (11), Charleston, port rival de Boston, sis entre l'Ashley et la Cooper, où l'aristocratie la plus raffinée vivait côte à côte avec les plus hardis des aventuriers, ex-pirates, mauvais garçons, trafiquants de tout ordre...

L'aristocratie de Charleston, d'origine anglaise et huguenote, s'installa dans de vastes domaines, parmi ses noirs, ses champs de riz, ses cannes à sucre et son coton; elle se passionna pour l'élevage des chevaux, pratiqua, elle aussi, l'art de vivre noblement; mais les esclaves noirs furent plus nombreux qu'en Virginie, les belles mulâtresses plus langoureuses, la beauté féminine plus raffinée. Toute une tradition se forma autour des « belles » de Charleston; tradition qui avait ses rigueurs, car une « dame » de cette ville ne paraissait guère en public; elle ne devait faire parler d'elle que deux fois dans sa vie : lors de son mariage et de son enterrement. L'écrivain Dubose Heyward, dans *Peter Ashley*, roman qu'il consacra à l'évocation de cette société, résume ainsi le point de vue des hommes de la Caroline : « *On sait depuis toujours que la maîtresse de maison de Charleston était l'hôtesse la plus gracieuse, la plus accomplie. Mais il existait en elle quelque chose de plus, quelque chose que nous lui avions nous-mêmes imposé, une sorte de raffinement de perfection qui demandait, de sa part, un talent très souple. Nous exigions qu'elle satisfît aux exigences de notre corps tout en demeurant divine, qu'elle conçût nos enfants et demeurât pourtant immaculée. En résumé, elle devait être une femme — notre femme — tout en demeurant pure; nous avions fait d'elle une sorte de déesse et nous ne pouvions tolérer qu'elle pût, en rien, nous décevoir.* » Et l'auteur d'ajouter, non sans amertume, par la bouche de son héros : « *Pour beaucoup d'entre nous, le bordel ou le quartier des esclaves fut notre lieu d'initiation!* »

Certes, au milieu de ces belles déesses respirant le perpétuel encens des hommages masculins, la société de la Caroline avait un grand charme; tous les raffinements de la fortune et de la vie mondaine s'y alliaient à une sorte de simplicité rustique; on remontait le fleuve dans des bateaux gaiement décorés, on allait pique-niquer dans quelques clairières et, le soir, au clair de lune, on demeurait tard, sur la terrasse, à se balancer dans les fauteuils; le feu des cigares rougeoyait

(11) « Les plus ravissantes du monde! »

dans la pénombre d'où s'exhalait, plus fort, le soir, le parfum des fleurs; on parlait, on riait, les robes blanches des femmes à peine visibles dans l'obscurité, et, quand le silence tombait, des rizières proches, des champs de coton endormis, des marécages innombrables montait la voix de la solitude, voix nocturne sans forme et sans visage *« que ceux qui étaient nés là n'entendirent qu'après avoir quitté ces lieux, mais qu'ils écoutèrent alors, dans leurs songes, jusqu'à leur retour au pays natal »*.

Ces seigneurs et ces belles dames allaient quelquefois se faire admirer dans le Nord, passer quelques semaines au bord de la mer, à Newport, ou aux eaux, à Saratoga; les élégantes de Charleston, dans leurs équipages, parmi leurs cours de soupirants, se faisaient toiser avec mépris — et envie — par les dames de Nouvelle-Angleterre; les « gentlemen » avec leurs grands chapeaux gris clair, leur souple désinvolture, faisaient tourner plus d'une jeune tête, battre plus d'un cœur; ils étaient réputés dangereux et séduisants. Plus séduisant encore que le gentilhomme apparaissait l'aventurier. Tel le personnage de Rhet Butler, pour lequel, dit-on, Margaret Mitchell s'inspira d'un Charlestonien bien connu à l'époque, William Rhett, *« proud, haughty, insolent fellow* (12)! » boucanier, certes, mais chic type.

Issue en grande partie de la Caroline du Sud, la société aristocratique de Géorgie en conserva les traits et les coutumes; le pays connut des jours pénibles après la Révolution mais ne tarda pas à se relever. William Gilmore Simms nous en a laissé un vivant et pittoresque tableau.

Tandis que la « Virginie des marées » s'abandonne peu à peu à une indolence heureuse, l'invention de la machine à égrener le coton — invention qui marque une date d'une importance capitale dans l'histoire des Etats-Unis — donne à cette culture en Caroline et en Géorgie un essor sans précédent; l'ère des immenses plantations, des fortunes énormes s'ouvre : Charleston et Atlanta prospèrent. De ce monde nouveau, William Gilmore Simms, le premier grand romancier du Sud, né et mort à Charleston (1806-1870), fut le chantre passionné. La parution de *Guy Rivers,* roman qui se passe dans les mines d'or de Géorgie, premier d'une série traitant de la vie à la frontière, fit sensation. L'année suivante, Simms donnait son livre demeuré le plus populaire, *The Yemassee,* récit des luttes menées contre les Indiens et les Espagnols par les premiers colons, aux confins de la Floride. Il entreprit ensuite, avec *The Partisan,* une importante série de romans sur la Révolution, dans lesquels il témoigne d'une véritable puissance dramatique; *The Sword and the Distaff* notamment expose

(12) « fier, hautain, insolent! »

le drame des plantations ruinées et de leur effort de résurrection.

L'auteur mena lui-même cette vie qu'on devait si souvent décrire par la suite. En 1856, marié et installé dans sa plantation de Woodlands, en Caroline du Sud, il continua à écrire et à recevoir de nombreux hôtes : visiteurs des autres Etats, propriétaires comme lui, écrivains, hommes de lettres.

La Guerre Civile mit fin, là comme partout dans le Sud, à cette vie heureuse. La plantation de Simms brûla; il se trouva ruiné, sa femme et ses fils morts, nombre de ses parents disparus ou blessés, ses livres détruits, ses éditeurs et son public dispersés. Le monde qui avait été sien était anéanti et, douleur pire, son pays était écrasé sous la botte d'envahisseurs mercantiles. Cependant, avec courage, Simms reprit la plume pour lutter à nouveau, mais sa vogue était passée. Toutefois, malgré leurs longueurs, leur ton démodé, ses livres méritent toujours d'être lus et demeurent d'excellents témoignages.

Il se trouvait dans le Sud des types humains singulièrement originaux. Ainsi, en Caroline du Nord, où le peuplement fut constitué pour la plus grande part d'éléments ethniques écossais et irlandais avec une pointe de sang français. Ce mélange donna naissance à une race hardie, gens sans peur, dont la devise « *Fear God and take your part* (13) ! » illustrait assez bien des vies dont les principaux ressorts demeurèrent l'amour et la guerre. Ces joyeux casse-cous dont Margaret Mitchell trace un excellent portrait avec le père de Scarlett, John O'Hara, furent de ceux qui ne se résignèrent pas facilement à la défaite. D'origine souvent assez plébéienne (ne déclaraient-ils pas : « *a self-made man is the noblest world of God* (14) ! » hommes habiles, subtils même, quand leurs passions n'entraient point en jeu, ils se montraient généreux, faciles à vivre, prompts à pardonner une faute; mais, vivant en communauté étroite, leur tempérament batailleur et passionné rendait leurs amours et leurs haines exigeantes. Ils aimaient Dieu, l'honneur, leur pays et la beauté. Ils détestaient les traîtres, les menteurs, les poltrons, les médisants et les parasites. Ardents, vigoureux, ils estimaient davantage en une femme l'amante que la mère ou la maîtresse de maison; ils aimaient les femmes dont la présence faisait courir plus vite leur sang dans leurs veines; en somme, ils furent les premiers à posséder la notion du « sex-appeal » ; ils se mariaient jeunes et par amour; les duels étaient nombreux, car ils ne plaisantaient pas avec l'honneur et la renommée des femmes. C'étaient

(13) « Craindre Dieu et faire de son mieux ! »
(14) « Un homme qui s'est fait lui-même est une des plus nobles œuvres du créateur. »

des individualistes jaloux de leur indépendance et de leurs droits; dans la prospérité qui suivit la Guerre d'Indépendance, ces bouillants guerriers s'adoucirent; ils s'installèrent au milieu de leurs domaines, parmi leurs esclaves, leurs jardins, le murmure des eaux; John Brickell n'écrit-il pas, dès 1737 : « *La plupart des plantations ont une situation magnifique et jouissent d'une vue admirable.* »

Ainsi se fixèrent les nomades; ils surent créer une vie dont la beauté et la poésie sont demeurées inoubliables sans rien perdre pour cela de leur robustesse native ni de leur cœur généreux.

On ne saurait toutefois clore une étude, si rapide soit-elle, de la vie des plantations dans les Etats du Sud, sans dire quelques mots de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans.

Longtemps la Nouvelle-Orléans jouit d'une réputation sans égale quant au romanesque et au charme exotique; ce renom, elle le méritait et, à certains égards, elle le mérite encore. De ses différents conquérants, Espagnols, Français, Anglais, elle a gardé la mémoire ainsi que de ses populations indiennes et noires. Lorsque les Américains entrèrent en possession de la ville, les familles françaises prirent le deuil; les jolies créoles de la société qui avaient toujours vécu recluses devinrent plus invisibles encore; mais, une fois le nouvel ordre de choses établi, la ville retrouva son aspect de toujours, son indolence, ses secrets obscurs, son attrait romantique. Les belles quarteronnes reprirent leurs bals, vécurent à nouveau leurs brûlantes aventures d'amour dans les discrètes petites maisons situées aux confins de la ville, maisons que leurs amants faisaient aménager pour elles. Et plus d'une, quand le jeune homme se mariait, après lui avoir fait ses adieux, se cloîtrait à son tour, pour vieillir parmi ses souvenirs d'amour et de jeunesse, à moins qu'elle ne tournât à la diablesse et ne s'en allât dans la forêt, autour de la ville, où, dans quelque clairière, entre deux bras du fleuve géant, à l'ombre immense des arbres et des rideaux de mousses, elle se livrait à quelque magique et sinistre incantation vaudou. Parfois aussi elle mourait dans tout l'éclat de sa beauté, terrassée par les épidémies de fièvre jaune qui ravageaient périodiquement la ville, construite au milieu des marécages de cette hydre immense qu'est le vieux « Père des Eaux », le jaune Mississipi.

Tout autour de la ville s'établit peu à peu une somptueuse ceinture de plantations; des maisons blanches aux belles colonnes s'élevèrent parmi des jardins où les voiles déchiquetées de la *Spanish moss* dissimulent les sentiers qui, sitôt passés les abords du domaine, s'enfoncent dans la sylve primitive.

Ce fut surtout après la guerre de 1812 que se développa la culture de la canne à sucre; en quelques années, d'énormes fortunes s'édifièrent; cette prospérité remonta le fleuve, gagna même Natchez qui eut, un temps, la réputation d'être « la ville la plus riche du monde ». Cette vie des « nouveaux riches » du Sud, dans son aimable et indolent décor, Stark Young nous la décrit dans divers romans, de *Heaven Trees* à *So red the Rose.*

Ainsi, écrivains d'hier ou d'aujourd'hui, Tucker, Kennedy, William Byrd, Berkeley, Dubosc Heyward, W. G. Simms, Stark Young ou Margaret Mitchell (et nous en pourrions citer d'autres encore), tous portent témoignage de cette légende du Sud demeurée si attrayante que nous aimons retourner à l'envoûtement qu'elle dispense. Virginie, Carolines, Géorgie, Louisiane, tous ces Etats ont apporté leurs traits particuliers à cette civilisation du Sud, « *fleur exquise aux racines plongeant dans une boue féconde* », comme le dit, un jour, un écrivain faisant allusion à l'esclavage qui permit à cette douceur de vivre de régner un temps.

Temps révolu, entré dans l'histoire à la minute même où Robert Lee descendit de cheval, en silence, à Petersburg, le 14 avril 1865, mettant fin à un sanglant conflit de quatre années, à toute une ère d'histoire : ce fut, très exactement, la fin d'un monde.

Un autre Sud devait apparaître dont nous trouvons les traits nouveaux dans nombre d'écrivains contemporains, un Sud tour à tour misérable, révolté, durci et remodelé. Les Bleus ont fait la paix avec les Gris, même si, en plaisantant, un Yankee vous présente encore un ami du Sud sous le nom de « rebel ».

Les plantations sommeillent dans la torpeur des jours dorés mais le Sud n'a pas oublié son glorieux passé. Tel qu'il fut, il demeure une contrée fascinante, bien propre encore à apaiser notre soif de fantaisie, de pittoresque et de pathétique beauté.

LE DIT DU PRUNIER

UNE NOUVELLE EN VERS DU XIVe SIÈCLE

Le petit texte, dont nous donnons une adaptation moderne, est resté ignoré, même des spécialistes. Il a paru sans aucun commentaire dans les Publications de l'Université de Dijon (1929) *en souvenir d'Emile Roy, médiéviste connu, qui l'avait découvert.*

Le manuscrit qui nous le conserve (B. N., n. a. fr. 6524) *est écrit en dialecte picard-wallon et date de la fin du XVe siècle* (1) ; *le texte lui-même est au plus tard de* 1350. *L'auteur, qui est anonyme, a lu toutes les nouvelles de Jean de Condé et spécialement le Chevalier à la Manche. Toutefois le symbole du prunier, tout semblable à celui du cerisier que l'on retrouve dans l'œuvre de Guillaume de Machaut* (2), *ainsi que plusieurs autres détails, indiquent que l'auteur, sans doute légèrement plus ancien que Guillaume de Machaut, a dû se mouvoir dans le même courant d'idées qu'lui.*

Ce sont des idées très répandues à l'époque qu'illustre le Dit du Prunier. *Il fait ressortir l'importance des tournois qui ont tellement influé sur les mœurs de la noblesse qu'ils les expliquent à peu près tout entières. Mais les tournois et la chevalerie coûtaient fort cher, les croisades avaient ruiné beaucoup de vieilles familles. Où donc trouver l'argent, le nerf de la guerre? Dans les époques plus anciennes on ne faisait pas tant de façons. Partant pour la croisade le beau Gilles de Chin accepte avec simplicité cent besants de la dame de ses pensées* (3).

Avec le temps voici que les scrupules sont venus, et nous sommes arrivés à un tournant.

Certes, les habitudes restent les mêmes : dans son Livre de Chevalerie, *Geoffroy de Charni* (4) *nous décrit tout au long le rôle des dames et nous conseille d'honorer également les chevaliers pour leur prouesse et les bonnes dames qui « ainsi les ont faits, et par qui ils sont faits ». Dans son livre sur l'éducation de ses filles, le Chevalier de la Tour-Landry* (5) *ne voit pas quel rôle plus honorable elles*

(1) M. Bossuat a découvert récemment un deuxième manuscrit incomplet de ce texte.

(2) *Le jugement du roi de Navarre*, éd. Hoepffner (Soc. des Anc. Textes), t. I, 1908, p. 225.

(3) *Gilles de Chin*, éd. Reiffenberg, Bruxelles, 1847, p. 74.

(4) Froissart, éd. Kervin de Lettenhove, t. I. Introduction, IIe et IIIe parties, p. 469.

(5) *Livre du Chevalier de la Tour-Landry pour l'enseignement de ses filles*, ed. A. de Montaiglon, Paris, 1854, in-12.

pourraient avoir, que d'inspirer des amoureux qui pour elles deviendront des vaillants.

Mais afin que ce rôle indispensable des femmes reste moral, et que l'idole ne descende pas de son piédestal, que faut-il conseiller? C'est ce que veut nous apprendre le Dit du Prunier; *l'originalité de l'auteur est d'avoir insisté sur la question d'argent. Son réalisme se manifeste encore dans les descriptions si précises qu'il nous fait de la vie de tous les jours.*

Tronqué au début, le manuscrit contenait un apologue, facile à reconstituer d'après les allusions qui y sont faites par la suite.

Deux compagnons, se promenant à la campagne, passent devant un verger clos de hauts murs. Voici un prunier superbe, chargé de prunes veloutées. L'un de nos promeneurs n'y résiste pas, il prie son compagnon de l'aider à passer le mur. Mais l'autre l'entraîne dédaigneusement en disant que de tels fruits il y en a assez dans sa propriété.

La moralité qui suit (6) est aujourd'hui le commencement du texte (7). Ce beau prunier représente la prouesse, la fleur est souvent gâtée par la brume ou la gelée. De même le jeune bachelier se voit souvent arrêté dans sa croissance. Le verger, où croît la fleur de chevalerie, c'est l'honneur, et les hauts murs qui l'interdisent au commun, ce sont les grands frais dont la jeunesse pauvre ne saurait venir à bout sans une aide secourable. Quant aux deux compagnons, ils représentent deux espèces de dames : les unes veuves et libres donnent des « joyaux » et de l'argent aux futurs chevaliers pour leur permettre de s'élever, puis les épousent. Les autres, par crainte du qu'en-dira-t-on, n'osent plus malgré la grandeur du but faire de telles libéralités, parce qu'elles sont en puissance de mari. Ainsi le compagnon qui ne veut pas aider l'autre à passer le mur est semblable aux dames qui, mariées à de preux et nobles chevaliers, ne veulent pas hasarder leur honneur et leurs biens pour de jeunes et obscurs bacheliers.

Ces deux dames étant également dignes de louanges, nous allons vous en montrer une troisième qui réunit ces deux conditions et pratique avec une suprême élégance l'art de donner et de refuser.

SUZANNE DUPARC.

Jadis vivait une dame fort honnête, aussi sage en conduite qu'en paroles, femme de haute naissance et de grande fortune, avec cela si bien mariée, que dans son pays elle n'aurait pas pu trouver meilleur parti — après les rois, princes et ducs — pour la beauté, la richesse, la vaillance et la noblesse. On faisait un tel cas de son mari, bien qu'il n'eût que le titre de comte, que les princes eux-mêmes déclaraient qu'il les touchait de près et qu'il devait être issu pour le moins de princes ou de châtelains et sa femme comme lui.

Ce chevalier ne résidait guère dans son hôtel, car il était

(6) De caractère trop didactique, elle rebuterait un lecteur moderne : nous en donnons le résumé.
(7) Fol. 153, r°, col. 1.

si vaillant et si avisé que, sans cesse et de tous les côtés, ses amis le faisaient venir pour les défendre et les conseiller, et pour arranger ce qui n'allait pas chez eux.

Aussi laissait-il tout le soin de son hôtel à sa femme qui était sage. Il faut dire qu'elle avait un maître d'hôtel (8) qui n'avait pas son pareil dans tout le royaume; elle l'estimait et l'aimait fort, car elle l'avait toujours trouvé à l'œuvre, loyal et de bon service, sage, hardi et homme d'honneur. Il ne craignait ni bâton, ni lance.

Un jour, au cours de l'hiver, pendant les longues soirées qui suivent le souper, lorsqu'on a tout le temps de plaisanter, de jouer et de s'occuper à des choses oiseuses en devisant gracieusement, la dame demanda en riant à son maître d'hôtel s'il n'avait jamais eu d'enfant, ou s'il en avait actuellement; et lui de répondre, la mine basse :

« Dame, à mon sens, je peux bien dire que je n'en ai pas, puisque je n'en attends que de la honte et des ennuis. »

— Quel langage tenez-vous là messire Gautier? » dit la dame, « sachez que je ne comprends pas quand on dit minet, sans dire chat.

— Sans me défendre davantage, je vais vous dire la vérité, dit-il, mais comme cela tournera à ma confusion, ce n'est pas de bon cœur que je le fais.

— Je n'ai pas tant besoin de le savoir que je n'ai envie de l'entendre, si cela vous est trop désagréable.

— Si je le cachais — Dame — on le saurait tout de même. J'ai un fils grand et bien poussé, mais qui est toujours fourré avec les garçons et les gens de services; il n'y a pas moyen de l'en séparer. Pour moi je pense que les plus humbles de nos serviteurs eux-mêmes peuvent perdre à avoir de mauvaises fréquentations; les garçons qui ne servent que des gens de bien deviennent riches et restent sages; les valets, en convoitant les biens et les honneurs de leurs maîtres, finissent par s'élever et devenir seigneurs à leur tour. Mais mon fils n'entend pas tout cela, quelle juste cause de souci pour moi! Les plus sales, les plus vils compagnons, voilà ceux qu'il se choisit.

— Ma foi, je n'en aurais pas honte à votre place! dit la dame, en voyant que ce serait du temps perdu. Quand on engendre les enfants, on est responsable de les avoir mis

(8) Ce mot n'a pas le sens moderne : il s'agit ici d'un chevalier qui administre les biens et les défend aussi par les armes.

au monde, mais on ne l'est que du corps, que la nature a formé de notre substance même; nous avons tous un second père que nul ne peut remplacer : Dieu, dont la volonté seule peut mettre au cœur l'intelligence et donner à l'enfant la grâce de bien faire. Si donc votre puissance est limitée, pourquoi seriez-vous honteux de ce que la nature a raté ou de ce que Dieu a voulu ainsi? C'est seulement si vous aviez été négligent dans son instruction qu'on pourrait vous blâmer, mais je crois que vous avez fait ce que vous pouviez. Aussi pour votre honneur, je vous conseille de me l'envoyer ici, de lui dire que c'est une invitation ou même un ordre, au cas où il désobéirait à l'invitation; je crois qu'il n'osera pas dire non et j'ai l'intention de lui en dire tellement, que, s'il plaît à Dieu, cela lui fera du bien. » Le Chevalier la remercia et s'en alla à son hôtel. Le lendemain il fut très occupé avec une chose, une autre, car il avait beaucoup à faire.

Avant de partir, il demanda en hâte son fils, lorsqu'il ne le vit pas à la maison. On lui dit qu'il était allé passer la veillée avec les fileuses. « Depuis qu'on a chanté messe et nones aux moutiers », dit un valet, « nos bêtes de somme et nos chevaux ont eu leur dîner avant de se coucher sans qu'on l'ait revu. Je ne sais s'il a mangé dans son lit mais personne ne l'a vu manger ou boire aujourd'hui à l'hôtel. »

— « Je veux bien vous croire », dit le père. « Allez et amenez-le-moi ici. » Le valet y alla aussitôt et le ramena aussi vite qu'il put.

Alors le père lui présenta de son mieux l'invitation de la dame, qui laissa le jeune homme tout ébahi. Il frémit de tout son sang, son dos remua dans ses habits, impossible d'écrire tout ce que sa sottise lui inspira. Enfin il répondit pour s'excuser de ne pas faire le voyage, mais son père lui montra quelle injure il ferait à la dame en restant et le pressa si bien qu'il ne lui servit à rien de chercher des excuses. Alors il y alla de très mauvais gré.

Quand il fut arrivé à la cour et qu'il fut entré au milieu de la salle, la dame le regarda beaucoup tout en écoutant son père, se demandant comment il pouvait se faire qu'il eût l'air si niais.

Il avait des plumes plein la tête, ses cheveux ébouriffés lui tombaient sur les yeux, ce qui lui allait on ne peut plus mal. Son chaperon (9) était sale et décousu sous la gorge et der-

(9) Capuchon enveloppant le cou et la gorge.

rière au sommet du crâne. Ses cheveux qui en sortaient et pendaient par lambeaux lui donnaient l'air d'une bête sauvage. Ses ongles étaient si longs qu'on aurait pu faire quelque chose de la corne (10), mal rognés, noirs dessous. Ses souliers étaient blancs de poussière et de boue, ses chausses (11) sales et crottées, mal tirées et pleines de plis, décousues sous l'ourlet du soulier et par devant, si bien que les braies (12) en sortaient par places. Sa robe souillée et crottée était décousue et effilochée, surtout à la fente (13), par derrière et par devant. Il se tenait l'air malheureux avec les manches qui lui pendaient toutes délacées sur les poings (14). Toute sa contenance était bien faite pour faire supposer à la dame qu'il n'était pas fils de chevalier.

— « Messire Gautier », dit-elle, « dites-moi donc, si vous le savez, quel est celui que vous voyez là-bas, qui se fourre si loin derrière et a tant reculé en arrière. »

— « Ma douce dame, c'est mon grand bêta de fils, par mon âme; il y en a qui se reculent par politesse, mais lui c'est par sottise, car il ne sait pas se tenir. »

« Ayez en Dieu votre espérance », dit-elle, « et il vous viendra en aide ».

Le père s'en alla et laissa la dame en faire à son idée, la sachant estimable et sage.

Alors s'adressant au jeune homme elle lui dit aimablement : « Jean, soyez le bienvenu; comment donc, beau sire, vous êtes-vous tenu si longtemps loin d'ici? Par saint Etienne le martyr! vous n'auriez rien perdu à y venir tant et plus; bien au contraire, car il y a beaucoup à apprendre quand on est bien disposé. Dans cette maison, il y a des jeunes femmes à foison, elles seraient toutes prêtes à se distraire et à s'ébattre avec des jeunes gens de mérite, honnêtement bien entendu, et elles vous traiteraient mieux que personne, sachant que cela me serait agréable. »

Lui, en ignorant qu'il était, répondit à la manière des simples gens du village et après avoir réfléchi un grand moment :

« Dame, grand merci! Sans vous offenser, c'est point si beau ici que dans notre village; y en a une qui coud, l'autre

(10) Littéralement : « Faire des lanternes avec ».
(11) Vêtement collant, couvrant le pied et la jambe, montant jusqu'à l'enfourchure, attaché à la ceinture des braies par des cordons.
(12) Caleçon long et ample serré à la taille par une ceinture : le braiel.
(13) On fendait la robe depuis le bas jusqu'à l'enfourchure pour faciliter les mouvements du cavalier.
(14) A partir de 1250, les manches peuvent être mobiles, lacées, cousues ou épinglées.

qui file, et y s'en dit des bons mots. Par Dieu! c'est bien connu que notre village a les plus belles fillettes du pays, oui, sur toutes les petites villes; avant-hier encore nous avons gagné le mouton pour la danse, c'était la plus belle compagnie du monde, entre seize hameaux, je m'y suis plus amusé en un jour qu'ici en un mois. »

— « Voire! » dit la dame en sourdine, « mais ce n'est pas de votre condition, et quant à nos plaisirs vous ne pouvez pas en juger si vous ne voulez pas essayer, c'est bien clair. »

— « Dame », dit-il, « c'est vrai, mais je vais vous dire autre chose : j'oserais bien jurer que si vous aviez goûté un seul jour les plaisirs que je sais, vous ne voudriez plus repartir et vous renonceriez bien à vos terres, à vos richesses et à votre condition pour mener la vraie vie, comme celle que j'ai menée jusqu'ici. »

La dame vit bien qu'il ne serait pas convaincu par des paroles, qu'il fallait agir fortement et qu'elle aurait bien plus de mal à persuader un jeune nigaud qu'un homme sage et courtois.

Donc elle alla le prendre par les doigts, qu'elle lui plia doucement, lui passa la main dans les cheveux et tira sa douce barbe naissante qui était naturellement d'un blond argenté, mais si crasseuse jusqu'au fond que le le poil en semblait moins clair. Et tandis qu'elle la tâtait, elle le vit bien qui rougissait et changeait souvent de couleur.

Alors elle lui dit tout à coup : « Jean, par mon Sauveur! Si je croyais ne pas perdre ma peine, je vous approuverais fort de vous faire ici une amie. Sachez que vous n'en vaudriez pas moins si vous aimiez l'une de nous. Regardez-nous et choisissez. Nous sommes là un tas de femmes, chacun aime à son gré. Tout le monde ne peut-il avoir une amie? Et d'abord ne vous inquiétez pas si votre cœur vise trop haut, soyez hardi et ne vous laissez pas intimider par les grandes terres ou le haut lignage. L'amour réduit aussi bien en servage une dame qui possède de grandes terres qu'une simple chambrière.

Maintenant donc, laissez-moi et allez vous amuser un peu auprès de ces pucelles, il ne faut pas faire parler les gens s'ils nous voyaient causer ensemble. Et après dîner, beau sire, je vous dirai quelque chose qui vous fera plaisir, je le sais. »

Alors elle lui pressa sur le pied, d'une manière appuyée et franche, et lui serra un doigt à le faire craquer. Puis elle alla

appeler ses femmes : « Marie! Marguerite et Anne! Belles dames, venez ici près de nous, il n'y a pas de secret. Soyez courtoises, mettez cet écuyer à côté de vous. »

— « Volontiers », dirent-elles, et elles le firent de très bonne grâce.

Au dîner, c'est avec le plus grand honneur qu'elles le conduisirent se laver les doigts, puis elles le menèrent à table et le placèrent entre les deux premières.

Il fit là toutes sortes de sottises. Il posa sur la table son vilain couteau rouillé et crasseux, avec lequel il se taillait de grands morceaux qu'il engloutissait en les mâchant à peine. Il se tenait le dos si crochu, qu'il en paraissait tout bossu.

Cependant il pensait souvent à la dame qui lui avait fait si bel accueil. Il n'en mangeait pas moins à deux mains, mais comme quatre, les plus beaux morceaux de viande qu'il pouvait trouver dans l'écuelle. A pleine main il s'en fourrait dans le trou sous le nez, plus qu'il n'en fallait. Embarrassé, et dégoûtant, il prenait à cinq doigts les sauces, les civets et les galantines. Il fit encore bien d'autres choses que je ne veux pas dire.

Après le dîner la bonne dame l'emmena dans sa chambre, lui parla très gentiment et lui donna une riche ceinture et une bourse qu'on appelle aussi gibecière. Il y trouva à sa grande joie de l'or et d'autres monnaies. La dame lui donna de bons conseils et le pria de revenir bientôt.

Le père prit congé, sur les signes qu'elle lui fit et les paroles qu'elle lui glissa en secret pour le bien de son fils. Celui-ci ne cessait de regarder ses deux « joyaux », qu'il trouvait tellement beaux qu'il était amusant à voir.

Le père, sans se moquer de lui, observait son air et s'apercevait très bien que les paroles de la dame lui avaient donné à rêver. Quand il fut arrivé à son hôtel il fit comme s'il ne s'occupait pas de lui, et le jeune homme alla s'enfermer tout seul dans sa chambre. Là, il se regarda de haut en bas et vit son habit crotté et décousu; alors il s'assit et le recousit ainsi que ses chausses et son chaperon. Il laça et recousit également ses manches, peigna à fond sa grande tignasse, puis la raccourcit en coupant les cheveux sur le peigne. Il rogna et coupa ses ongles qui parurent plus propres; il mit des souliers étroits, à la nouvelle mode, ce qui le rendit plus élégant et plus beau. En se tenant debout, il se redressait tellement que sa taille lui parut avoir gagné une bonne main.

Quand son père, qui l'aimait beaucoup, le vit ainsi, il en fut bien étonné et bien joyeux, mais, pour ne pas le montrer et dissimuler son rire, il mettait sa main devant sa figure. Mais le fils le poursuivait et lui demandait sans cesse quand il irait à la cour, car son père ne lui disait rien.

Il se contentait de lui répondre : « Qu'est-ce que ça peut te faire, mon bon ami, quand j'y retournerai? Il faut bien que je fasse ce que j'ai à faire ici, pour que mon voyage serve à quelque chose! »

— « Sire, ce que j'en disais, c'était pour votre bien, pour Dieu, ne vous déplaise! Vous pourriez bien y retourner de bon matin ou pendant la nuit, on fait beaucoup de choses en une nuit à cette saison. Il me semble, et d'ailleurs ça se voit, que Madame aime beaucoup vos visites; si c'est ce qu'elle désire, ne la faites donc pas attendre. »

— « Tu m'étonnes », dit le père, « je ne t'ai jamais vu te mêler jusqu'à aujourd'hui de mes allées et venues. Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque tu ne viendras pas avec moi, car si j'y vais demain, je veux avoir fait trois lieues avant le jour et tu n'aimes pas beaucoup à te lever si tôt, beau fils. »

— « Il vaut mieux que ça soit moi qui vous serve et vous accompagne, plutôt qu'un étranger; je me lèverai bien à temps. »

— « On verra cela », dit le père, « je ne doute pas de toi ».

A ces mots le jeune homme s'empressa d'aller voir si les chevaux n'étaient pas à ferrer, s'il ne manquait rien aux étrivières, aux sangles, aux plaques du poitrail et de l'arrière-train, si tout était au complet dans sa mallette; chapeaux, peigne, vêtements ordinaires, surcot, vêtement de cérémonie, souliers découpés du bout, tout cela sans attendre au lendemain que sonne tierce, l'heure de se lever. Il n'alla pas non plus rêvasser après souper comme d'habitude, mais se coucha au moment où son père s'endormait. A peine au lit il commença à se tourmenter et à se retourner, croyant à chaque instant qu'il faisait jour et qu'il entendait chanter les coqs, tant et si bien qu'il reposa très peu. Avant le jour il se leva sans appeler personne et alla étriller les chevaux, mettre les selles et les freins aux arçons, ce fut le moindre de ses exploits; puis il alla auprès de son père, alluma le feu dans sa chambre avant de l'éveiller et étendit une natte de paille là où il devait s'asseoir et mettre ses chausses.

Levant la main, son père, de stupéfaction de le voir ainsi, se signa des quantités de fois. Mais bien qu'il en fût joyeux

en son cœur, il lui dit assez rudement et en riant sous cape : « Nous venons seulement de nous coucher, qu'est-ce qui te prend de te lever maintenant? Il ne doit pas être aussi près du jour que de minuit. »

— « Avant que vous soyez prêt et que les chevaux soient sortis, la nuit sera presque finie; les exploits se font au matin, tout au moins en ce moment où les jours sont si courts et si mauvais pour cheminer et les nuits si longues. »

Quand le chevalier eut mis ses houseaux (15), son fils lui amena son palefroi. Ils chevauchèrent plus de cinq lieues avant l'aube. Ils arrivèrent à la cour avant le déjeuner, pour voir commencer la messe. Aussitôt qu'elle fut finie, Jean alla ôter son surcot (16), se rendit à la panneterie demander une nappe, se mit à préparer et à porter les tranches de pain et à faire briller les couteaux; on aurait dit un autre homme.

Tout le monde était charmé de cette transformation, et surtout la dame, qui lui glissa une œillade à la dérobée pour l'enflammer davantage.

Il y eut beaucoup de monde au déjeuner et beaucoup de choses utiles à apprendre. Jean alla prendre la serviette dès que la dame donna à laver, mais elle le lui défendit et la lui fit ôter plusieurs fois. Plusieurs fois aussi elle l'entendit soupirer et le vit rougir et tressaillir, trembler, transpirer et frémir, au point qu'il n'osait lever les yeux; il la craignait plus que Dieu à présent.

La dame s'assit vivement et chacun prit place suivant sa qualité sans retard ni contestation. Et bien que Jean pensât beaucoup à la dame et la regardât à la dérobée, il n'était pas assez sot pour ne pas observer comment se faisait le service : comment on partageait civet, faisan, oie ou oison, grue, butor, perdrix, pigeon; avec quelle adresse et quelle grâce les écuyers tranchants se servaient d'un couteau, de deux ou de trois; quels étaient les poissons de mer ou d'eau douce qui se mangeaient à table avec les doigts, et ceux qu'il fallait découper à l'avance avec les couteaux, comment on pouvait les sortir de la gelée ou de la galantine sans se salir les doigts, comment les écuyers choisissaient le bon morceau dans divers plats et tranchaient tout si menu que les dents ne se fatigue-

(15) Bottes que l'on mettait pour aller à cheval et qu'on ne gardait pas à l'intérieur.

(16) Tout le costume de Jean est de l'époque antérieure à 1340, qui vit une transformation radicale de la mode : l'habit devint court et ajusté.

raient guère à mâcher et à avaler, comment enfin ils piquaient les morceaux de viande sans les toucher avec la pointe du couteau pour les mettre sur les tranches de pain.

La dame le vit même si désireux de servir à son tour, qu'elle le chargea du vestiaire, puis se hâta de l'envoyer s'asseoir entre ses deux demoiselles préférées.

Elles se tenaient au haut de la table et étaient au courant de ce que la dame avait l'intention de faire pour l'écuyer, pour l'amour de son chevalier. Elles le reçurent donc gaiement et lui se tint fort bien, sans courber le dos ni mettre les coudes sur la table, car Amour qui réglait sa conduite lui faisait craindre que la dame ne vît en lui quelque chose qui le fît détester d'elle. Aussi était-il disposé à tout observer, à apprendre, lorsqu'on servait deux plats à la fois, lequel on doit manger en premier, et avec quelle sauce, quand on lui en présentait deux ou trois de plusieurs couleurs.

Aussi la dame, pour lui faire honneur, lui envoya-t-elle un fin morceau de son plat, qu'il partagea et distribua autour de lui fort courtoisement. Quand on se fut lavé les mains, la dame fit donner le vin et les épices; enfin on alla faire cercle dans la chambre.

La dame, qui savait maint tour pour rendre un jeune homme amoureux, réunit tout le monde autour d'elle pour jouer au « Roi qui ne ment » : un jeu qu'on appelle encore autrement aujourd'hui (17). De ce jeu sage et amoureux ce fut elle qui fut reine, aussi voulait-elle savoir ce que chacun pensait, il fallut venir l'un après l'autre lui dire ses secrets d'amour. Puis quand tout le monde eut répondu, ce fut à son tour d'être questionnée.

Une dame qui faisait partie de sa maison lui dit : « Dame, je voudrais savoir pourquoi les écuyers n'osent pas s'équiper comme les chevaliers, et pourquoi on les place derrière eux et on les assied plus bas, bien qu'il y ait parmi eux beaucoup d'hommes de valeur. »

La dame ne fit pas de difficulté pour répondre : « Je vous dirai tout ce que je sais. Si les écuyers sont placés moins haut que les chevaliers et à un rang, en arrière — c'était encore bien plus marqué autrefois — c'est pour leur donner le désir de devenir au plus tôt chevaliers, et pour que la paresse, l'avarice, la convoitise ou autres vices ne les éloi-

(17) Le jeu du Roi et de la Reine, joué dans *Robin et Marion*, d'Adam de la Halle. Voir sur le jeu du Roi qui ne ment : E. Langlois, *Extrait des mélanges Chabanneau*, 1906, p. 163, 172.

gnent pas de ce haut état, mais qu'ils aient le désir des honneurs qu'on rend à d'autres et pas aux écuyers, ce qui est fort juste. Aussi je trouve qu'un homme qui a des terres, suffisamment de force et l'âge convenable, se montre sage en devenant chevalier, car il pourra acquérir ainsi plus d'honneur qu'un écuyer. Si dans un combat se trouvaient cent écuyers et un seul chevalier, et que le chevalier ait indiqué la manœuvre contre l'ennemi, c'est lui qui aurait l'honneur de la journée, même s'il n'y avait pris que la plus petite part; c'est sur lui également que retomberait le déshonneur au cas où les choses tourneraient mal. »

Tout cela était dit pour allécher Jean et lui faire convoiter les honneurs de la chevalerie. La dame arrêta là son conte et demanda le vin du congé pour faire partir les gens, qui allèrent à qui mieux mieux se rasseoir dans la salle afin de jouer aux dés, aux dames et aux échecs. L'écuyer s'approcha d'eux pour apprendre les jeux d'adresse, auxquels il ne s'était jamais appliqué, mais il se rendit bien compte que s'il ne savait pas parler de chiens et d'oiseaux, jamais il n'obtiendrait rien de la dame de ses pensées.

Il resta ainsi un grand nombre de jours pendant lesquels il sut faire son profit de ce qu'il voyait et entendait.

Quand son père voulut partir, il prit congé de la dame qui lui donna en partant un fort joli diamant et lui dit en souriant : « Jean, j'ai entendu dire que lorsqu'un diamant était donné à quelqu'un en toute loyauté, sans rien attendre en retour, et que celui qui le recevait ne s'y attendait pas et ne l'avait pas désiré, il portait bonheur à celui qui le mettait; qu'il en soit donc ainsi pour vous! si Dieu le veut. Sachez que je vous verrai : pensez donc à bien faire, beau sire. »

— « Dame, Dieu vous le rende! pour votre honneur je m'y efforcerai; plaise à Dieu que je ne fasse rien qui vous déplaise à vous, car si vous trouviez quelque chose à me reprocher à mon retour, je ne sais ce que je ferais. »

Il quitta l'hôtel à son grand regret, mais il lui fallait bien suivre son père. Sur les chemins, à travers champs, il était gai, joyeux et content, tout droit il se dressait sur ses étriers sans crainte d'en allonger le cuir.

Souvent il regardait sa bague, le cadeau le ravissait; de temps en temps il baisait son diamant et l'essayait sur l'armure de son coude pour voir s'il la rayait, comme font les vrais diamants.

Les trois premiers jours qui suivirent leur retour, Jean ne dormit guère et mangea peu. Puis il demanda à son père quand il retournerait à la cour : — « Plus tard. »

Un mois d'hiver passa ainsi en labourages et divers travaux des champs.

La mine consternée, le jeune homme finit par dire à son père :

« Puisque vous tardez tant, il serait bon de vous excuser auprès de la dame; si vous le voulez bien, j'irai la trouver et j'imaginerai une bonne excuse, maladie ou autre. »

— « Je ne me soucie pas d'envoyer quelqu'un d'autre », répond le père. Et il feint d'avoir grand besoin d'envoyer un message au plus tôt. Il écrit donc tout ce qui concernait son fils, et dit à un garçon d'aller seller un cheval à l'instant.

Jean saute dessus, malmène fort la pauvre bête tant il galope à force, n'ayant que la dame en tête. Enfin il s'agenouille devant elle et lui donne la lettre, en excusant son père et seigneur.

Après avoir lu, la dame sourit et lui dit aimablement : « Je suis heureuse de vous voir ici; dites-moi donc si vous aimez quelqu'un et que vous n'osiez parler; vous êtes bien plus maigre, beau sire, que la première fois. »

— « Ah! très douce Dame, merci! puisque vous me le demandez, je vais tout vous dire, que cela tourne à mon profit ou à ma perte, car je sais bien que c'est folie de ma part.

Tout ce que j'ai vu en vous de vertu et de courtoisie m'ont tellement pénétré que rien d'autre n'occupe mon cœur. Il faut que vous m'aimiez ou que je meure. Si je ne sais pas bien plaider ma cause, qu'elle n'en soit pas plus mauvaise pour cela, je ne suis pas bien *langagé*. »

— « Vous auriez toute la science de Salomon, ce serait pareil, je ne consentirai jamais à vous donner mon amour tant que je ne vous verrai qu'écuyer. Ce ne serait pas de ma condition. Si vous voulez m'accorder vos soins entre toutes les créatures, je ne vous en saurai pas mauvais gré, et dans mon cœur je ne vous haïrai pas; mais pour mon amour n'y comptez pas, un écuyer ne l'aura pas; des joyaux et des beaux semblants, c'est bien suffisant pour lui. »

L'écuyer ne sut que dire, il partit sans répondre; le voyant si ébaubi la dame le fit vivement rappeler pour lui dire que nul ne doit partir en hiver sans déjeuner. Mais il répondit qu'il n'avait pas plus envie de manger que de boire. Elle voulut bien le croire et ne lui en parla plus; elle se contenta

de lui dire de saluer son père de sa part et de le prier de revenir auprès d'elle au plus tôt, et pour marquer son intention, elle lui donna deux mots de lettre.

Il répondit qu'il obéirait; il aurait bien voulu trouver une raison de rester, mais d'autre part il voulait partir pour trouver un moyen de devenir chevalier.

Il était tout triste et pensif; son valet avait bien envie de lui demander ce qu'il avait, lui qui chantait si fort à l'aller, d'être à présent si triste et si taciturne, mais son maître ne craignait rien tant que d'avoir à parler.

Quand Jean eut mis son cheval à l'étable, il donna la lettre à son père qui n'y trouva rien d'autre que ce qui était convenu entre lui et la dame. Le chevalier la remerciait en son cœur du bien qu'elle avait fait, lorsque l'écuyer lui dit :

« Sire, je vous parlerais volontiers, si je ne craignais de vous voir vous opposer à ce que j'ai en tête. Par Jésus-Christ qui est au ciel, j'ai un si grand désir d'être chevalier que, si je pouvais le devenir avec votre assentiment, je n'aurais plus rien d'autre à souhaiter. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de bien vouloir m'équiper; je ne pense pas vous coûter beaucoup en dehors de cela, j'espère que Dieu m'aidera .»

Le père fut bien étonné quand il le vit dans cette intention. Il lut dans la lettre que la dame l'avait refusé parce qu'il n'était qu'écuyer, sans plus. Il pensa donc que c'était là l'origine du nouveau désir de son fils.

« Beau fils, la chevalerie n'est pas un jeu d'enfant, fais attention à ce que tu entreprends. Tu es sot et négligent et pour faire des sottises et des folies, mieux vaut être écuyer que chevalier, car on peut mieux les cacher. Je sais bien que la force ne te manque pas, mais l'intelligence et la bonne volonté ont une grande importance aussi. Je te conseille plutôt de souffrir que de t'embarquer dans un tel péril. »

— «Ne craignez rien, sire, car s'il plaît à Dieu, je ferai si bien que ni vous ni vos amis ne pourront me faire un reproche. »

— « Je le voudrais bien et Dieu nous l'accorde. Certes, je n'aimerais pas qu'on puisse croire que, pour épargner mon bien, je te détourne de ce qui t'est profitable. Je veux que tu saches que je pourvoierai à ton équipement, jusqu'à ce que j'apprenne sur toi quelque chose de mal qui rejaillisse sur moi.

Je te conseille une chose; si tu arrives un jour à devenir

chevalier et que ton courage ne soit pas à la hauteur, alors pas de fausse honte, rapporte tout ton équipement à la maison, je ne te dirai rien et ne t'en voudrai pas. Car c'est moins grave de commencer une folie que de s'y entêter. »

Il répondit que s'il plaisait à Dieu il n'aurait jamais besoin de faire cela.

Bientôt, monté de toutes pièces, il emmena avec lui tout ce qu'il fallait à un jeune chevalier.

Il interrogea en chemin les hérauts, les ménestrels et les hôtes dans les hôtels, pour savoir où un tournoi était annoncé. Mais il trouva déjà en route et fort pressés de se rendre à leurs hôtels à Sissonne et à Montaigu, une théorie de chevaux, de bacheliers, de garçons d'armes et d'écuyers.

A ce tournoi-là il devint chevalier et se conduisit si brillamment qu'il dépassa tous les autres et de l'avis de tous; ce fut pareil à un deuxième, un troisième et un quatrième. On ne se battait nulle part qu'il ne se classât parmi les meilleurs jouteurs. En fin de saison, au printemps, il se rendait là où se faisaient les joutes, et lorsqu'il était vainqueur, il le faisait crier par les hérauts, ou même se comportait avec tant de vaillance, que le bruit s'en répandait de lui-même.

L'été dont je vous parle, il se battit dans plusieurs joutes et fut vainqueur une ou deux fois. Tel a le renom d'être preux qui n'en fait pas autant dans toute sa vie qu'il n'en fit, avec l'aide de Dieu, entre la Toussaint et le mois de mai. Son courage était toujours à la hauteur de ses forces, quand il entreprenait quelque chose. La dame, qui l'avait fait ce qu'il était, sans cesse était présente à sa pensée.

Un jour il décida de retourner auprès d'elle. Lorsqu'il arriva à l'hôtel, ce fut elle qui le reçut la première avec courtoisie : « J'ai entendu dire merveille de vous, ce qui, je vous assure, m'a rendu bien gaie et bien joyeuse. » Le chevalier n'oubliait pas ce qu'elle lui avait dit au départ : « Dame, pour réaliser les vues que vous aviez sur moi, je suis devenu chevalier et si je l'ai fait c'est pour obtenir votre amour; veuillez recevoir à merci votre chevalier, Dame chère, ou, par mon âme, je ne pourrai rester ainsi plus longtemps. »

— « Dieu bon! » dit-elle, « vous auriez à bon marché une dame comme moi si vous aviez conquis son amour en si peu de temps. Courez le pays pendant un an encore et revenez ensuite si cela vous plaît toujours; alors si vous me redemandez quelque chose, je crois que ma réponse sera telle que personne n'aura rien à me reprocher, mais je n'en ferai

pas davantage pour l'instant ». Il vit qu'il n'en tirerait rien d'autre par force ou par persuasion, aussi il s'en alla.

Toute cette année-là il fit des armes, et de vaillant qu'il était, il le devint davantage. Il dépensait beaucoup et faisait force largesses. Tous ses frais lui étaient remboursés d'une manière détournée, il ne put jamais que faire des suppositions sur la personne qui lui permettait ainsi de faire face à ses obligations...

A la fin de cette année il retourna auprès de la dame et lui renouvela sa prière; cette fois encore elle lui fit la même réponse, en d'autres termes, et lui dit qu'il y avait plusieurs exemples d'amants à qui les délais imposés avaient été utiles, qu'un chevalier n'est pas un mendiant quand il est riche d'espoir, bref qu'elle lui conseillait de servir encore une année... (18).

Il prit congé d'elle et partit.

Cette deuxième année il servit si bien qu'en peu de temps il gagna des robes et des faveurs; tant de rois, de comtes, de ducs le retinrent à leur service qu'on l'engagea à changer de condition et à s'adjoindre un compagnon (19).

Enfin il retourna chez la dame qui lui dit (20) : « Qu'est-ce que vous préférez? que je vous réponde tout de suite contre mon gré, ou que dans un an à ce jour, je fasse de bon cœur votre volonté? »

« Dame », dit-il, « bien que cela me navre, en souhaitant une réponse immédiate, je craindrais de vous fâcher et que la chose ne tournât pas à mon profit. Je m'en vais donc sans délai, Dame, pour revenir plus tôt, je voudrais déjà que ce soit fait. » Il employa sa troisième année à se battre en France et de l'autre côté de la mer, ce qui lui valut une grande renommée. Puis l'année écoulée, il revint chez la dame en lui renouvelant sa prière.

La dame, dont les manières étaient douces, courtoises et adroites, le mit à côté d'elle à table et lui montra plus d'amitié qu'elle ne l'avait fait auparavant. Après le dîner elle l'emmena dans sa chambre, où il crut bien recevoir sa récompense. Elle fit appeler sa préférée parmi ses femmes, ils s'assirent tous deux sur une riche couverture, et la pucelle

(18) Nous supprimons ici quelques longueurs.

(19) C'est un associé qui partage ses risques et ses bénéfices; les exemples de ces associations sont nombreux, le héros de Gilles de Chin change plusieurs fois de compagnon; éd. Reiffenberg, 1847, vers 4, 861.

(20) Nous avons supprimé quelques vers.

elle, alla s'asseoir sagement assez loin d'eux, car elle ne voulait pas les entendre.

La dame dit enfin : « Ecoutez-moi, messire Jean.

C'est bien vous qui cherchez ce que vous ne voudriez pas trouver, c'est-à-dire un refus. Beau sire, par ma foi, je m'étonne que ce soit votre amour pour moi qui vous pousse et vous amène ici, je ne suis pas ma maîtresse et gémir n'y changerait rien, ma personne et tout ce que j'ai appartiennent à Dieu et à mon mari et seigneur. Vous n'aurez donc pas mon amour, si c'est mon amour que vous voulez. Vous devez bien vous souvenir, beau sire, en quel état je vous ai pris quand vous avez commencé à m'aimer! — et tout ce que vous avez gagné sur mon conseil, au point qu'il y en a peu qui vous vaillent aujourd'hui.

Ce serait bien juste qu'on me blâmât et qu'il m'arrivât de grands malheurs, si je ne vous avais tant amélioré que pour devenir bien pire moi-même, trahir et voler mon seigneur et me conduire en femme folle et parjure. Vous me priez de faire une folie que je ne ferai jamais; Dieu! je ne vois personne de meilleur et de plus beau que l'homme que j'ai comme seigneur et mari. Cependant je ne conviendrai jamais que vous avez servi pour rien, si, à cause de moi, vous êtes devenu chevalier. Le profit et l'honneur vous restent (21).

Il me semble que vous y gagnez suffisamment, aussi ne m'en parlez plus, mais conduisez-vous sagement désormais. Soyez sûr que si vous aviez été ce que vous êtes maintenant, quand vous êtes venu pour la première fois ici, je n'aurais pas desserré les dents et je ne vous aurais jamais fait cet accueil. Mais je trouve que cela a servi à quelque chose, si j'ai pu faire, d'un sot lourdaud, un jeune homme vaillant et ouvert et un chevalier capable de tous les exploits. Je serais trop débonnaire de me déshonorer pour autrui. »

Quand il vit cela il fut absolument désespéré, si honteux et si interdit qu'il ne répondit rien. Il ne répliqua pas et s'en alla, sans toutefois oublier de se couvrir gracieusement devant les gens et de s'incliner avant de partir. Il alla à l'écurie, monta avec son écuyer sur son cheval et se mit à chevaucher si fort, mais sans retourner chez son père, qu'il arriva bientôt auprès de la mer dans une forêt très obscure. Le jeune homme, qui ne cherchait qu'à se perdre, se cacha dans un sentier désert sans que son écuyer le vît. L'écuyer alla le chercher

(21) Ici, lacune du manuscrit.

partout, y mit tout son cœur, l'appela, le héla sans succès, enfin, voyant qu'il ne le trouvait pas, il retourna bien tristement à la maison apprendre la chose à son père, tout en espérant encore que son maître l'avait laissé exprès.

Le jeune homme demeura dans le bois, il déchira sa robe et alla la jeter à la mer, là où il y avait le plus de fond avec tout son équipement. Il ne garda que la bague donnée par la dame. Il ôta la selle de son cheval et le chassa sans bride et sans frein dans la forêt, au plus épais. Pendant deux jours, il ne mangea rien, et de rage il s'affama à en perdre le sens et la raison; mais nature qui nous aide adroitement en toutes circonstances l'engagea à goûter des prunelles, des nèfles, glands, pommes et châtaignes, noix, poires sauvages et des graines de toutes sortes d'herbes. C'est ainsi qu'il vécut sept ans, dans un vieil arbre creux et pourri, dans lequel il se réfugiait en hâte quand il pleuvait.

Il était velu partout comme un ours, au point que ses poils couvraient son diamant qu'il aimait, et qui devait lui servir et lui faire honneur par la suite.

La dame perdit son mari qu'elle regretta et pleura amèrement.

L'année de sa mort elle entreprit un pèlerinage, un voyage, dur, pénible et long, pour son bon seigneur et mari. Mais au retour elle se perdit, juste dans l'endroit où habitait le jeune homme. Elle et sa suite passèrent près de l'arbre creux et l'entendirent chanter à voix très claire un lai qu'il avait fait jadis au temps de sa chevalerie, en l'honneur de la dame, son amie, qui l'avait oublié.

« Ecoutez », dit-elle, « je viens d'entendre une chanson que j'ai sue jadis; allez donc voir quel est celui qui chante là et demandez-lui s'il s'aurait vous indiquer le chemin. »

Aussitôt les écuyers et les chevaliers s'élancèrent pour accomplir sa volonté. Ils cherchèrent tant qu'ils le trouvèrent, mais malgré tous leurs efforts ils ne purent en venir à bout. A deux mains il alla saisir une branche, qu'il cassa en s'abritant derrière un gros arbre, après s'être mis debout. Ils en furent stupéfaits, car, avant de le voir debout, ils l'avaient pris pour un ours; après cela ils changèrent d'avis, ils dirent que c'était un homme sauvage et ne savaient qu'en penser. Quand la dame les vit demeurer si longtemps et qu'elle entendit le bruit de la lutte dans la forêt, elle fit conduire sa voiture de leur côté. Dès qu'il la vit, le sauvage la reconnut

et alla s'agenouiller auprès d'elle, mais elle ne le reconnut pas.

« Puisqu'il demande merci », dit-elle, « il doit l'obtenir, reculez-vous; si j'étais seule avec lui, j'en tirerais peut-être davantage que devant tout le monde. »

Ses gens s'en allèrent donc et la dame le conjura au nom de Dieu tout-puissant de lui dire s'il était un homme ou d'une autre condition.

Il écarta les poils de son doigt et lui montra son diamant en disant :

« Je suis votre chevalier, votre méchant soudoyé, qui, pour être aimé aimait, et se parait de vos joyaux. Hélas, je n'avais pas l'intention de donner mon cœur pour de l'argent!

Dans l'ordure vous m'avez pris, dans l'ordure vous m'avez remis, vous m'avez fait et puis défait, je ne voudrais pas qu'il en ait été autrement. »

— Etes-vous donc désespéré?

— Vous le voyez, Dame, si je n'étais pas désespéré, je ne vivrais pas ainsi. Je vous conseille de partir d'ici et de suivre votre chemin. Ce n'est pas convenable pour vous de rester si longtemps auprès d'une bête, vos gens vous en blâmeraient et s'apercevraient de ce que je suis.» Bien triste et bien joyeuse fut la dame; de pitié elle manqua pleurer : joyeuse de l'avoir retrouvé, triste de l'état horrible où elle le voyait. De la main qu'il mettait contre lui, il couvrait sa honteuse et misérable nudité. Elle lui dit : « A vivre dans une telle ordure vous êtes en train de vous perdre corps et âme. » — « Je le sais bien, dit-il, ma dame, mais ça ne sert à rien de me prêcher, supportez-le, il le faut bien, puisque je vous perds, je veux tout perdre. »

— « L'ordure dont on peut sortir quand on veut n'est pas si mauvaise, dit la dame. Je vous aiderais bien volontiers si je pouvais, mais que mon honneur soit sauf, autrement non. »

— Je l'ai toujours entendu ainsi, dit-il.

— « Non », dit-elle.

— « Si.

— « Je vous le prouverais bien, si je l'osais, dit-elle, mais on ne doit pas accabler les malheureux; vous succombez déjà, vous n'avez pas besoin qu'on vous peine, aussi je ne vous dirai que ceci : comment l'honneur et l'intérêt d'une dame telle que j'étais l'auraient-elle poussée à aimer celui que vous étiez? Mon mari était, avant de m'épouser, le plus grand sei-

gneur du pays, le plus beau, le plus puissant. Il me fit grand honneur, lui, un homme dont la renommée était faite, de bien vouloir partager ce qu'il avait avec une jeune femme qui n'était rien encore. Je n'avais que ma folle et sotte ignorance à lui offrir, en échange de tout ce qu'il valait. Vous savez bien que celui qui prend femme a le droit de l'avoir à lui seul. Et l'homme qui l'aime d'amour la veut toute à lui, la réclame toute. Cela ne se fait pas qu'une même femme soit à deux hommes en même temps, c'est pourquoi je vous ai éconduit.

Et encore, je prenais beaucoup de liberté en vous donnant quelque chose sans rien dire à mon mari, mais il était si vaillant, qu'il préférait l'honneur à ses deniers, surtout qu'il n'avait pas d'enfant, il aurait volontiers mis du sien, je le savais bien, pour mettre un homme en bonne voie de s'élever et de valoir davantage.

Car un épicier peut valoir quelque chose mais un vilain (22) rien du tout.

C'est à cela que je me suis fiée et j'ai eu son approbation.

Et maintenant si vous voulez sauvegarder mon honneur, j'ai trouvé un moyen pour cela; je suis plus liée encore qu'autrefois, bien que mon mari soit mort. Mais si la raison m'enseigne à garder l'honneur elle ne doit pas me punir en même temps. Je vous ferai mener par quelqu'un de discret dans un endroit où on vous amènera tout ce qu'il vous faut; vous aurez en abondance robes, chevaux, deniers et compagnons. Vous ferez entendre aux gens que vous venez de courir le monde en cherchant honneurs, renom et bataille, tout cela pour la gloire. De plus, ne me faites pas solliciter, car je ne l'approuverais pas, mais si on me cherche querelle, chevauchez soir et matin avec mes gens; si vous voyez que des amis à nous sont engagés dans des guerres, ne vous mettez jamais contre eux, mais aidez-les envers et contre tous. Et quand vous aurez mérité qu'ils deviennent vos amis et qu'ils désirent vous le prouver en fait, alors demandez-leur ma main; même si mon cœur m'y pousse, je m'en défendrai d'abord par convenance, mais je ferai en sorte de montrer que cela me convient. »

A ces mots, ils pleurèrent tous deux, lui ne put dire à la dame que « Dieu vous le rende! »

(22) Sens général : *homo vilis*, celui qui ne vaut rien.

Elle fit alors venir ses gens; elle écrivit ce qu'elle projetait à une sienne cousine qui était fort sage et discrète, en lui envoyant la demoiselle à laquelle elle se fiait le plus, accompagnée d'un écuyer son proche cousin.

A la demoiselle elle dit tout haut devant ses gens : « Venez ici, Yolande, il faut que j'envoie cette bête sauvage à ma cousine de Courtejoie; dites-lui de bien me la garder, car ce sera un beau pensionnaire pour elle et pour qu'on ne vous l'enlève pas, mettez-lui de mes voiles, bandeaux et coiffes, qu'elle s'enveloppe dans ma vieille cape (23). »

— « Hélas! et si la bête nous échappe, Madame, je serai grondée. » — « Elle ne vous échappera pas à ce que je crois, et si elle le fait je vous en tiendrai quitte. »

Quand tout le monde fut parti, la dame donna ses instructions à la pucelle à voix basse, puis elle retourna à son hôtel.

La cousine reçut fort bien la pucelle et son écuyer, prit la lettre de créance et comprit le stratagème; la pucelle lui expliqua ce qu'elle devait faire du chevalier et où elle prendrait le gros de son équipement. Un barbier sage et courtois fut convoqué discrètement; il vint raser et tondre, soigner, baigner et étuver l'homme sauvage; on lui donna les vêtements et l'équipement d'un homme de haut rang. Pour le reste il agit comme la dame le lui avait ordonné. Il fit si bien qu'il l'épousa, avec l'assentiment de tous ses amis et des gens de bien du pays qui retirèrent de leur mariage sécurité et avantage, car il se comporta avec une grande loyauté.

Vous voyez donc que dès le début, comme au milieu et à la fin, cette dame sut donner et refuser à propos, en gardant toujours son honneur et sa loyauté envers son seigneur.

Dieu veuille que toutes les nobles dames en fassent autant et qu'on ne puisse plus les calomnier! « Le Dit du Prunier » est fini.

(23) Coiffure universelle au XIII[e] siècle et début du XIV[e] siècle pour les dames; le couvre-chef ou voile couvre le haut de la tête et passe sous le menton; par-dessus on met le « touret », coiffe légèrement évasée et ondulée doublée d'une bande empesée de 8 à 10 cm. de large.

LE VISAGE HUMAIN

par ANTONIN ARTAUD

Le visage humain
est une force vide, un
champ de mort.
La vieille revendication
révolutionnaire d'une forme
qui n'a jamais corres-
pondu à son corps, qui partait
pour être autre chose
que le corps.
C'est ainsi qu'il est absurde
de reprocher d'être académique
à un peintre
qui à l'heure qu'il est
s'obstine encore à reproduire
les traits du visage humain
tels qu'ils sont; car tels
qu'ils sont ils n'ont pas
encore trouvé la forme qu'ils
indiquent et désignent
et font plus que d'esquisser;
mais du matin jusqu'au soir,
et au milieu de dix mille rêves
pilonnent comme dans le
creuset d'une palpitation
passionnelle jamais lassée.
Ce qui veut dire
que le visage humain
n'a pas encore trouvé sa face

et que c'est au peintre
à la lui donner.
Mais ce qui veut dire
que la face humaine
telle qu'elle est se cherche
encore avec deux yeux un
nez une bouche
et les deux cavités
auriculaires
qui répondent aux trous
des orbites comme
les quatre ouvertures
du caveau de la
prochaine mort.
Le visage humain
porte en effet une espèce
de mort perpétuelle
sur son visage
dont c'est au peintre justement
à le sauver
en lui rendant
ses propres traits.
Depuis mille et mille ans en effet
que le visage humain parle
et respire
on a encore comme l'impression
qu'il n'a pas encore commencé à
dire ce qu'il est et ce qu'il sait
et je ne connais pas un peintre dans
l'histoire de l'art, d'Holbein
à Ingres qui, ce visage
d'homme, soit parvenu à
le faire parler. Les portraits
d'Holbein ou d'Ingres sont des
murs épais, qui n'expliquent
rien de l'antique architecture mortelle

qui s'arcboute sous les
arcs de voûte des paupières,
ou s'encastre
dans le tunnel cylindrique
des deux cavités
murales des oreilles.
Le seul Van Gogh
a su tirer d'une tête
humaine un portrait
qui soit la
fusée explosive du
battement d'un cœur
éclaté.
Le sien.
La tête de Van Gogh au
chapeau mou rend nulles
et non avenues
toutes les tentatives de peintures
abstraites qui pourront être
faites depuis lui, jusqu'à la
fin des éternités.
Car ce visage de boucher
avide, projeté comme
en coup de canon à la surface
la plus extrême de la toile
et qui tout d'un coup se
voit arrêté
par un œil vide,
et retourné vers le dedans,
épuise à fond tous
les secrets les plus
spécieux du monde abstrait
où la peinture non figurative
peut se complaire,
c'est pourquoi dans
les portraits que j'ai dessinés,

j'ai évité avant tout
d'oublier le nez la bouche
les yeux les oreilles ou
les cheveux, mais j'ai cherché
à faire dire au
visage qui me parlait
le secret
d'une vieille histoire
humaine qui a
passé comme morte dans
les têtes
d'Ingres ou d'Holbein.
J'ai fait venir parfois
à côté des têtes humaines
des objets des arbres
ou des animaux parce que
je ne suis pas encore sûr
des limites auxquelles le
corps du moi
humain peut s'arrêter.
J'en ai d'ailleurs définitivement
brisé avec l'art
le style ou le talent dans
tous les dessins que l'on
verra ici. Je veux dire
que malheur à qui
les considérerait comme
des œuvres d'art,
des œuvres de simulation
esthétique de la réalité.
Aucun n'est à
proprement parler une
œuvre
Tous sont des ébauches,
je veux dire
des coups de sonde ou

de boutoir donnés
dans tous les sens
du hasard, de la possibi-
lité, de la chance, ou de
la destinée.
Je n'ai pas cherché
à y soigner mes traits
ou mes effets,
mais à y manifester des
sortes de vérités
linéaires patentes qui
vaillent aussi
bien par les mots,
les phrases écrites,
que le graphisme
et la perspective des traits.
C'est ainsi que plusieurs dessins
sont des mélanges de poèmes et de
portraits
d'interjections écrites
et d'évocations plas-
tiques d'éléments de
matériaux de personnages
d'hommes ou d'animaux.
C'est ainsi qu'il faut accepter
ces dessins dans la
barbarie et le désordre
de leur
graphisme « qui ne s'est
jamais préoccupé de
l'art » mais de la sincérité
et de la spontanéité
du trait.

Ce texte est publié avec l'autorisation de la Galerie Pierre, qui en fit un tirage restreint pour présenter des *Portraits et dessins par Antonin Artaud,* exposés du 4 au 20 juillet 1947.

ANTONIN ARTAUD

par MAURICE SAILLET

> Chez Artaud le cri devenu le *kri* fait choir, tel des lambeaux de bande Velpeau, les frissons de VOTRE momie. Une fois encore formé le souhait de la nuit de la grande Vehme, l'*être* précipite par l'immense bouche de son corps la belle Barbaque policée des directeurs de conscience et autres. La Civilisation paiera. Le cachot mangera le soleil. Artaud, sentant des enfers, alors se passera des commodités littéraires, il ne « fera » plus de poèmes, *puisque l'évidence est contre.* Les idées seront du sang giclé. La planète va raisonnablement son hémorragie. Pas d'inutiles délires! L'Annonce est claire et ne pardonne rien. Crachant sur les mots, Artaud sera le chirurgien de l'urgence ou de l'Apocalypse *et qui vient.*
>
> HENRI PICHETTE. — *Lettre-Rouge.*

Antonin Artaud est mort le 4 mars 1948, à l'âge de cinquante-deux ans. Retenons cette date comme celle d'une nouvelle et terrible naissance : au moment où ce corps et cet esprit chevillés par une longue torture s'éloignent l'un de l'autre, c'est la *vraie vie* d'Antonin Artaud qui commence. C'est la pluie de pierres de sa pensée qui lapide la nôtre. C'est la harpe de ses nerfs dans le vide du monde. Et c'est la mise à mort, enfin, de plusieurs formes transitoires de littérature et d'art.

Quand ses premiers poèmes paraissent au *Mercure de France* (ils s'appellent « La Marée », « Marine » et « Soir »), Antonin Artaud est encore cet « ange doux » que l'on assassine au ralenti, la même année 1922, dans le film de Claude Autant-Lara, *Fait divers.* Son visage et ses vers respirent alors cette inquiétante douceur d'une âme prise entre le ciel et l'enfer, et qui ne peut trouver que dans sa propre ruine le sens et l'achèvement de sa perfection. Le culte de l'âme, à la manière symboliste, et des « choses obscures », est visible dans sa préface aux *Douze Chansons* de Maeterlinck. A travers ce dernier, il célèbre Bœhme, Novalis et Ruysbroek : c'est

l'époque de ses poèmes mystiques et de *Tric-Trac du Ciel.* Parallèlement, il est acteur chez Dullin, qui lui confiera la mise en scène de *La Vie est un songe.* Il étudie le théâtre élizabéthain, qui éclabousse d'or et de sang les hautes brumes de son aspiration poétique. Et il semble avoir trouvé sa voie quand il écrit : « Le drame est la forme la plus haute de l'esprit. Il est dans la nature des choses profondes de se heurter, de se combiner, de se déduire. L'action est le principe même de la vie. »

Et sans doute connaît-il déjà les « poisons sacrés » qui marqueront sa vie comme celle de Coleridge. En 1923, il lui arrive de soumettre à quelqu'un qu'il sait attentif aux recherches nouvelles d'expression un mince cahier de poèmes — tous ou presque tous à l'éloge de la morphine. Ce sont peut-être ces mêmes poèmes qu'il envoie au directeur de *La Nouvelle Revue Française,* et qui nous vaudront la *Correspondance avec Jacques Rivière,* témoignage capital dans notre littérature moderne, et qui pose le drame d'Antonin Artaud.

Disons d'abord qu'il ne se trompe pas dans le choix de son confident. Avec cet extraordinaire instinct qu'il avait de la secrète ressource des êtres, et qu'il gardera jusqu'à la fin, il devine la « sensibilité extrême » de Jacques Rivière, et la « pénétration presque maladive » de son esprit. Il lui confie donc son âme d'écrivain. En même temps qu'il s'informe de la « recevabilité absolue », de « l'existence littéraire » de ses poèmes, il se donne comme un véritable cas mental, comme une illustration de la « fragilité de l'esprit ».

« Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, directions intérieures de la pensée, réactions simples de l'esprit, je suis à la poursuite constante de mon être intellectuel. »

L'ambiguïté de cette lettre, qui est à la fois une consultation littéraire et un examen de conscience (il en va de même pour celles qui suivent), trompe Jacques Rivière sur la qualité de son correspondant. Comme à la plupart des jeunes poètes, qui visent surtout la publication, il lui répond en l'exhortant à la patience, à la recherche appliquée de son tempérament — moyennant quoi il arrivera à écrire des poèmes « parfaitement cohérents et harmonieux ».

Mais Antonin Artaud a dépassé, peut-être à son insu, les

questions de pure forme littéraire. S'il tient à être publié, c'est moins pour être rassuré sur les productions de sa pensée que sur la valeur initiale de celle-ci. Six mois plus tard, il éprouve le besoin de reprendre sa confession pour aller, si possible, jusqu'au bout de lui-même. On est frappé par la sorte de hauteur — « j'ai pour me guérir du jugement des autres toute la distance qui me sépare de moi » —, qu'il garde jusqu'au fond du plus total abandon. L'éparpillement et les défauts de ses poèmes décèlent « un effondrement central de l'âme, une espèce d'érosion, essentielle à la fois et fugace » de sa pensée. Et il supplie Jacques Rivière d'être son sauveteur ou son juge absolu — tout en se ménageant ce dernier recours : « Je suis un homme qui a beaucoup souffert de l'esprit, et à ce titre j'ai le *droit* de parler. Je sais comment ça se trafique là dedans. J'ai accepté de me soumettre une fois pour toutes à mon infériorité... »

Jacques Rivière ne se laisse pas déconcerter par les contradictions de l'orgueil et de la détresse qui se mêlent dans ce cri. Il tente honnêtement de situer la quête d'Artaud, entre la merveilleuse mise en scène de « cette autonomie, en nous, de la fonction pensante » que Valéry a fixée dans la *Soirée avec M. Teste,* et la tentation du surréalisme naissant :

« Il y a toute une littérature — je sais qu'elle vous préoccupe autant qu'elle m'intéresse — qui est le produit du fonctionnement immédiat et, si je puis dire, animal de l'esprit. Elle a l'aspect d'un vaste champ de ruines; les colonnes qui s'y tiennent debout ne sont soutenues que par le hasard. Le hasard y règne, et une sorte de multitude morne. »

Et Rivière s'élève contre cette trop grande liberté laissée à l'esprit — « c'est l'absolu qui le détraque » —, en même temps qu'il prévient des dangers qu'entraîne l'absence de but ou d'obstacle dans l'exercice de la pensée : « Pour se tendre, l'esprit a besoin d'une borne et que vienne sur son chemin la bienheureuse opacité de l'expérience. Le seul remède à la folie, c'est l'innocence des faits. »

Il semble que Rivière ait touché juste, en découvrant l'impuissance d'Artaud à se concentrer sur un objet. Ce mal qu'il sait avoir en commun avec tant d'autres (et il donne en exemples Tristan Tzara, André Breton, Pierre Reverdy), « est-ce vraiment l'air de l'époque, un miracle flottant dans l'air, un prodige cosmique et méchant, ou la découverte d'un monde nouveau, un élargissement véritable de la réa-

lité? » Mais à la différence de ses contemporains, Artaud sent que son âme est « physiologiquement atteinte ». Il est en disponibilité de vie comme de poésie. Et en bonne logique, il aboutit à cette constatation, qui prélude au plus tragique renoncement à soi-même auquel un homme ait jamais consenti :

« Cette inapplication à l'objet, qui caractérise toute la littérature, est chez moi une inapplication à la vie. Je puis dire, moi, vraiment, que je ne suis pas au monde, et ce n'est pas une simple attitude d'esprit. »

★

Pas plus que la charité chrétienne et l'intégrité littéraire d'un Rivière, les théories d'André Breton ne pouvaient maintenir ou contenir la fatalité d'Antonin Artaud. L'expérience complète de cette fatalité juge et condamne aujourd'hui le surréalisme — qui n'est, en somme, qu'un certain répertoire d'attitudes d'esprit, ou plus simplement, d'attitudes. Directeur du Bureau de Recherches surréalistes en 1925, principal auteur des Adresses au Pape et au Dalaï-Lama du N° 3 de la *Révolution Surréaliste,* Artaud s'engage en corps et en esprit partout où ses camarades ne font qu'élégamment jouer avec le feu. Il suffit de comparer son admirable *Lettre à la voyante* aux textes similaires qui foisonnent dans les livres et les revues surréalistes pour s'en persuader. Ou bien de lire sa lettre à propos de la loi sur les stupéfiants, ses comptes rendus de rêves et ses réponses à diverses enquêtes sur le suicide (qu'il voulait *antérieur,* c'est-à-dire susceptible de nous faire rebrousser chemin, « mais de l'autre côté de l'existence, et non pas du côté de la mort »).

Les rapports d'Artaud et du surréalisme n'intéressent sans doute que la petite histoire littéraire. Ils sont nécessairement « orageux » (comme tout ce qui se passait de ce côté-là), mais fort discontinus. Fait remarquable, Artaud n'a jamais pratiqué cet exercice d'école, l'écriture automatique, qui permit peut-être aux meilleurs de libérer une indéniable verve poétique — mais qui allait devenir la plus facile, la plus conventionnelle, la plus flatteusement artiste des écritures. Artaud est l'un des rares hommes de sa génération qui aient sérieusement tenté de trancher la « main à plume », de rompre avec cet ensemble de recettes, académiques ou surréalistes, qui fait remplir une page ou un livre aux moindres

frais, et que l'on nomme l'écriture. A ce sujet, il s'est exprimé avec une plaisante férocité — qu'il faut toutefois prendre au pied de la lettre :

Toute l'écriture est de la cochonnerie.
Les gens qui sortent du vague pour essayer de préciser quoi que ce soit qui se passe dans leur pensée, sont des cochons.
Toute la gent littéraire est cochonne, et spécialement celle de ce temps-ci.
Tous ceux qui ont des points de repère dans l'esprit, je veux dire d'un certain côté de la tête, sur des emplacements bien localisés de leur cerveau, tous ceux qui sont maîtres de leur langue, tous ceux pour qui les mots ont un sens, tous ceux pour qui il existe des altitudes dans l'âme, et des courants dans la pensée, ceux qui sont esprit de l'époque, et qui ont nommé ces courants de pensée, — je pense à leurs besognes précises, et à ce grincement d'automate que rend à tous vents leur esprit, — sont des cochons.

Nous avons vu plus haut, dans la correspondance à Rivière, qu'Artaud faisait ses adieux à la vie mentale proprement dite — sans perdre cependant l'espoir de se signifier « en mots denses et agissants ». Il y parvient le plus naturellement du monde dès qu'il renonce à considérer son esprit en tant qu'organe autonome. Dans *L'Ombilic des Limbes, Le Pèse-nerfs* et *L'Art et la Mort,* qui sont autant de « descriptions d'un état physique », il se détache et reste d'autant plus présent à cet esprit tout mêlé à son corps, à cet esprit confondu avec ce paquet de nerfs — à cet esprit qui « s'est ouvert par le ventre, et c'est par le bas qu'il accumule une sombre et intraduisible science, pleine de marées souterraines, d'édifices concaves, d'une agitation congelée ». Et il a soin d'ajouter : « Qu'on ne prenne pas ceci pour des images. Ce voudrait être la forme d'un abominable savoir. »

Dès lors, Antonin Artaud assiste à Antonin Artaud. Son œuvre est une leçon de choses sur lui-même (car il ramène tout à son propre corps en proie aux flammes de l'esprit — qu'il s'agisse d'Abélard, d'Uccello ou d'un tableau d'André Masson) en même temps qu'un interminable message à lui-même. L'être qui sent ses membres et son cerveau ne peut rejoindre tout à fait celui qui l'observe, et cette séparation que l'on nomme dédoublement s'aggravera d'année en année, chez Artaud, jusqu'à ce qu'il réponde à l'appel de la folie.

Redoutant cet appel, il s'acharne à rompre l'espèce de vertige qu'il éprouve par devers soi : « J'estime, dit-il, avoir assez emmerdé les hommes par le compte rendu de mon con-

tingentement spirituel, de mon atroce disette psychique, et je pense qu'ils sont en droit d'attendre de moi autre chose que des cris d'impuissance et que le dénombrement de mes impossibilités, ou que je me taise. » Et il tente, par les moyens du théâtre, de sortir de sa propre représentation.

Tourné vers le public, il est cette étrange figure du cinéma que l'on reconnaît tour à tour dans le *Napoléon* d'Abel Gance (son Marat atrabilaire et cabré nous laisse au moins l'image de l'homme après le crime de Charlotte Corday — quand sa tête, à la fois sinistre et céleste, repose au bord de la baignoire); dans *La Passion de Jeanne d'Arc* (la plus remarquable de ses créations à l'écran : Carl Dreyer a merveilleusement travaillé son beau visage de moine tentateur, qui vient moins pour confesser Jeanne que pour lui arracher l'aveu de son hérésie); dans *L'Opéra de Quat' Sous* de Pabst, où il fait ce fils de famille qui s'ajoute à la cohorte des mendiants. Il ne semble pas qu'Artaud ait toujours choisi ses rôles : sa participation à nombre de films « commerciaux », de 1919 à 1932, porte à croire qu'il considérait aussi le cinéma comme un gagne-pain. On lui doit en outre deux scénarios : *La Coquille et le Clergyman* (réalisé en 1926 par Germaine Dulac) et *La Révolte du boucher*. Dans ces projets de films, il cherche à dégager cette idée d'un cinéma subjectif et visuel, « où la psychologie même est dévorée par les actes ».

Cette dévoration par les actes, ce besoin de dépense physique et psychique caractérise ses nombreux essais sur le théâtre, et d'abord sa fondation, avec Roger Vitrac, d'un Théâtre Alfred Jarry où il montera, de 1927 à 1929, *Le Songe* de Strindberg, le troisième acte de *Partage de Midi* (joué en farce), plusieurs pièces de Roger Vitrac, une pochade musicale de lui-même, ainsi qu'une *Cigogne* de Max Robur choisie dans « un but systématique de provocation ».

En fait, Artaud rêvera et réfléchira beaucoup plus au théâtre qu'il ne réalisera comme acteur et metteur en scène. S'il donne, en 1935, toute la mesure de son travail et de ses dons en montant et en interprétant *Les Cenci* — drame d'une Renaissance féroce et corrompue qu'il écrit lui-même, d'après Stendhal et Shelley — il reste pendant de longues années en dehors du mouvement dramatique, des troupes et des représentations. Mais non pas inactif : il compose les manifestes recueillis dans *Le Théâtre et son Double*.

Le premier de ceux-ci, pour un « Théâtre de la Cruauté »,

s'ouvre sur cette phrase lapidaire : « On ne peut continuer à prostituer l'idée de théâtre qui ne vaut que par une liaison magique, atroce, avec la réalité et avec le danger », qui dit quelles sont alors ses préoccupations. Artaud veut non pas réformer, mais bouleverser de fond en comble l'art dramatique. Au mépris de toute littérature écrite pour être représentée (« En finir avec les chefs-d'œuvre »), des traditions de l'Occident (« Sur le Théâtre Balinais », « Un Athlétisme affectif »), et même de la civilisation (« Le Théâtre et la Peste »), il affirme sa volonté de briser les formes du langage et les convenances sociales pour toucher la vie au théâtre, et faire qu'acteurs et spectateurs soient « comme des suppliciés que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers ».

Avant de suivre Artaud dans une voie dont le Théâtre n'est peut-être que le prétexte *actif*, il faut ouvrir une parenthèse sur deux ouvrages qu'il écrivit entre les actes. Il s'agit de deux romans énergumènes dans lesquels Artaud raconte la vie d'autres Antonins, comme Baudelaire aurait aimé se raconter en traduisant *Melmoth* de Maturin. Le premier est précisément une « copie » en français du roman noir original de Monk Lewis, *Le Moine*. A travers cette débauche de surnaturel, Artaud voit la VIE ÉTERNELLE et fait profession d'y croire dans son sens entier : « Je m'adonne aux charlatans, rebouteux, mages, sorciers et chiromanciens, parce que toutes ces choses sont, et que, pour moi, il n'y a pas limites, ni de forme fixée aux apparences; et quelque jour, Dieu, — ou MON ESPRIT, — reconnaîtra les siens. » Le deuxième ouvrage est la vie d'*Héliogabale*, faux Antonin, dont le berceau fut de sperme et la tombe une fosse d'excréments. Artaud salue en lui le couronnement de l'Anarchie, c'est-à-dire « l'image dressée en pied, et portée au plus haut point de la manie religieuse, de l'aberration et de la folie lucide, l'image de toutes les contradictions humaines, et de la contradiction dans le principe ».

S'il faut regarder ces deux ouvrages, où Artaud s'ébroue dans le poison, comme des vacances du mal-être plutôt que comme des œuvres, il n'en va pas de même pour *Le Voyage au Pays des Tarahumaras*. Ce texte magique domine tout ce qu'il écrivit jusque-là. C'est la relation de deux épisodes de son séjour au Mexique, où l'attirent sans doute, en 1936, les sanglantes légendes aztèques, la beauté brutale du site, la

pureté du profil humain. Il n'est pas douteux que ce voyage chez les Tarahumaras représente pour lui une manière de rédemption. Jamais sa souffrance interne ne s'est autant accordée avec sa vision extérieure. Le paysage qu'il nomme « La Montagne des Signes » lui semble le reflet de son être torturé. L'enchevêtrement des lignes, les lézardes dans les roches figurent les accidents de sa propre matière et le rapprochent de cette *pétrification* tant désirée, qui supprimerait à la fois sa détresse physiologique et métaphysique, et le rendrait pareil à un phénomène naturel.

Dans la deuxième partie de cette relation, « La Danse du Peyotl », on le voit qui assiste au « cataclysme qui est son corps » parmi les danses rituelles des indigènes qui lui ont râpé le peyotl. L'esprit d'Antonin Artaud s'élève au-dessus du corps d'Antonin Artaud. Et il passe par toutes les affres du dédoublement jusqu'à souhaiter la purification par le feu, le supplice du bûcher : « A cela, je savais que mon destin physique était irrémédiablement attaché. J'étais prêt à toutes les brûlures, et j'attendais les prémisses de la brûlure, en vue d'une combustion bientôt généralisée. »



Ici, Antonin Artaud cède la place à celui qu'il appelle lui-même, familièrement, Artaud-le-Momo (à Marseille, sa ville natale, « le momo » veut dire « le fou »). Et l'on passe, pour reprendre les termes déjà consacrés par l'Alchimistes, de sa « période blanche » à sa « période noire ». Franchir le pas, changer de monde ou changer la vie, ces pauvres métaphores ne nous disent point comment Antonin Artaud, après Nerval et Baudelaire, Hölderlin et Nietzsche, s'est trouvé un jour de 1936 de l'autre côté des frontières où l'homme ne reconnaît plus son semblable.

C'est au retour d'un voyage en Irlande que la terrible étiquette d'*aliéné* est mise sur son nom, par les soins, semble-t-il, du major ou du commandant du bateau sur lequel on l'embarque de force à Dublin. Elle y demeure pendant neuf ans qu'il passe dans les asiles de Sotteville-les-Rouen, Sainte-Anne, Ville-Evrard et Rodez. Il perd jusqu'à son nom de poète. *Le Voyage au Pays des Tarahumaras*, on ne sait pourquoi, paraît sans signature dans la *La Nouvelle Revue Française* du 1er août 1937 : il faut attendre deux ans pour que l'on apprenne, par la publication d'une lettre d'Artaud à Adrienne

Monnier, qu'il en est l'auteur. Le seul message que l'on ait de lui pendant la presque totalité de son internement est *Les Nouvelles Révélations de l'Etre* publié en 1937, également sans signature, aux Editions Denoël. Il s'ouvre sur ce poème de l'Etre, du Vide et du Double dont voici le début et la fin :

Je dis ce que j'ai vu et ce que je crois; et qui dira que je n'ai pas vu ce que j'ai vu, je lui déchire maintenant la tête.

Car je suis une irrémissible Brute, et il en sera ainsi jusqu'à ce que le Temps ne soit plus le Temps.

Ni le Ciel ni l'Enfer, s'ils existent, ne peuvent rien contre cette brutalité qu'ils m'ont imposée, peut-être pour que je les serve... Qui sait?

En tout cas, pour m'en déchirer.

Ce qui est, je le vois avec certitude. Ce qui n'est pas, je le ferai, si je le dois.

. . . .

C'est un vrai Désespéré qui vous parle et qui ne connaît le bonheur d'être au monde que maintenant qu'il a quitté ce monde, et qu'il en est absolument séparé.

Morts, les autres ne sont pas séparés. Ils tournent encore autour de leurs cadavres.

Je ne suis pas mort, mais je suis séparé.

Dans cet horoscope par les Tarots, où Artaud prêche et prévoit la Destruction totale — « mais *Consciente* et *Révoltée* » — on est saisi par cette sorte de rage dans l'expression qui caractérise toute sa « période noire ». Cette nouvelle sphère mentale, traversée de souffles brûlants ou glacés, est un théâtre dont on ignore les rites. Mais on subit sa souffrance nue, mais on en pressent le caractère sacré.

Les *Lettres de Rodez* adressées en 1945 à Henri Parisot (qui donne à Artaud la grande joie de voir enfin publié *Le Voyage au Pays des Tarahumaras*), nous font entrer dans la vraie vie du Révélé. Si l'on demeure étranger aux envoûtements, aux pratiques d'initiation et de magie noire dont il se sent l'objet et contre lesquels il se débat furieusement, on se trouve entraîné comme malgré soi par la marche forcenée du verbe, en prise directe sur notre conscience. Il n'y a plus entre lui et nous que cette vitre de l'innocence que nous avons perdue et de l'expérience que nous n'aurons jamais. — Nous sommes couverts de honte à la pensée qu'il ait pu exister, pendant de si longues années, une autre « séparation ».

En 1946, Antonin Artaud reprend place parmi les hommes. Ses amis lui font fête. On se souvient de l'Hommage qui lui

est rendu au Théâtre Sarah-Bernhardt. Parmi les nombreuses personnalités qui ont à cœur d'y participer, je ne retiens que les noms de Roger Blin, Colette Thomas, Jean Vilar et Jean-Louis Barrault. Il semble que tous les autres soient « séparés » de l'homme qu'ils célèbrent par ce qu'on appelle la réussite, le bien-être, l'ambition parisienne — et qui ne passe point à ce crible de pureté qu'est l'œuvre vécue d'Antonin Artaud.

Entre son départ de l'asile de Rodez et cet autre « départ » qu'il se refuse à nommer la mort, Artaud libre dessine parfois et écrit beaucoup. Il *sait* quand il doit partir, à quelques jours près : l'œuvre qu'il nous laisse l'a su peut-être aussi. Les quelques lambeaux qui ont paru çà et là, dans les revues ou dans de petits livres d'allure confidentielle, ne nous permettent pas de préjuger de l'ensemble. C'est peu dire qu'elle nous paraît très importante : l'ampleur d'un tel orage, et l'efficacité de ses destructions, ne peut se mesurer qu'à longueur de Temps.

Pour m'en tenir à ce qu'il nous a été donné de connaître dans l'immédiat, j'énumérerai les dernières *manifestations* d'Antonin Artaud — qui sont aussi les dernières « grandes joies » de l'homme que nous avons aimé et admiré.

Sa participation au « Lautréamont n'a pas cent ans » des *Cahiers du Sud,* où il exprime, dans la dernière partie, le refus de cette race d'esprits qui va d'Edgar Poe à lui-même, de servir d' « entonnoir à la pensée de tous ».

Sa séance au Vieux-Colombier, où il déclame « Le Retour d'Artaud le Momo », « Centre Mère et patron Minet », « La Culture Indienne », « Insulte à l'Inconditionné » — puis se raconte d'une façon que n'a pas oubliée André Gide, qui écrit à ce sujet dans la revue *84 :* « L'on venait de voir un homme misérable, atrocement secoué par un dieu, comme au seuil d'une grotte profonde, antre secret de la sibylle où rien de profane n'est toléré, ou, comme sur un Carmel poétique, un *vates* exposé, offert aux foudres, aux vautours dévorants, tout à la fois prêtre et victime... L'on se sentait honteux de reprendre place en un monde où le confort est formé de compromissions. »

Ses visites à la grande exposition Van Gogh, dont il fixe la « rencontre » dans ce petit livre où tournoient les soleils qu'ils ont désespérés ensemble : ***Van Gogh le suicidé de la société.***

Son exposition, à la Galerie Piéne, d'œuvres qui ne veulent point appartenir à l'art, mais qui restituent tout l'humain qui a quitté le visage humain.

Son enregistrement radiophonique de *Pour en finir avec le Jugement de Dieu,* avec le concours de Roger Blin, Maria Casarès et Mme Paule Thévenin.

La publication, enfin de *Ci-Gît*, poème ouvert comme une tombe; et celle d'*Artaud-le-Momo,* qui n'est pas un poème mais un immense « cri abaissé » qui « dégorge la réalité » — et prélude peut-être à une nouvelle santé.

Artaud aurait aimé voir paraître le premier volume de ses œuvres complètes. A la veille de sa mort, il attendait encore les épreuves de ce livre considérable, qu'il avait remis à son éditeur un an et demi plus tôt.

Outre *Suppôts et Supplications,* recueil de trois cents pages qui pourraient bien être l'œuvre maîtresse de sa « période noire », un supplément de deux chapitres aux *Tarahumaras* et un nouvel essai sur le « Théâtre de la Cruauté », il laisse une masse imposante de cahiers manuscrits, ainsi que de nombreuses lettres, où se dénude et s'approfondit la figure du correspondant de Jacques Rivière.

Ceux qui furent ses amis les plus fidèles — je pense à Arthur Adamov, à Marthe Robert, à Henri Thomas, à Roger Blin, à Mme Paule Thévenin — savent et diront qui était l'homme Antonin Artaud. Pour moi, qui n'ai fait que l'approcher, son regard ne me quitte point. Et je sens comme une effusion secrète cette sorte de grâce dans la présence, qui tenait à sa profonde délicatesse, à son étrange pouvoir de divination.

MERCVRIALE

LES LETTRES

Animaux familiers, par *Marcel Jouhandeau*, in 16, 156 p. (Gallimard). — Minos le chat et Fifiot le coq jettent plus d'une fois leur maitre dans l'extase. L'un prend la fuite, l'autre est mangé, ces deux fins étant, comme il se doit, commentées théologiquement. — YÉFIME.

Une cornerie, par *Edgar Morin*, in-16, 222 p., 175 fr. (Nagel). — Contre la sottise bourgeoise : dans les ministères, au Café de Flore, l'auteur fait parler les imbéciles. Un coup de revolver malheureux tue le plus fieffé d'entre eux. C'est de plus en plus drôle. — Y.

L'oncle Fred n'est plus jeune par *Gabriel d'Aubarède*, in-8° carré, 307 p. (Gallimard). — Sans que le sujet soit passionnant, ni les personnages jamais sympathiques, l'auteur se montre si habile dans ses artifices de romancier qu'il parvient constamment et jusqu'à la dernière ligne à entretenir la curiosité. On saura donc que Jean Honnorin n'est pas, comme il le croit, le fils adultérin de Frédéric Mortemar, le critique théâtral, et de celui-ci, qu'après avoir aidé son fils supposé à faire jouer sa pièce, il lui souffle sa maitresse. Quelques silhouettes vivantes du milieu théâtral et littéraire de l'autre après-guerre ajoutent un vernis supplémentaire à ce roman bien ficelé. — Y.

Jours francs, par *Jean Bradley*, in-16, 160 p., 160 fr. (Julliard). — On voudrait croire que l'auteur — rescapé d'un camp de déportation — a vraiment accompli la moitié des exploits sadiques dont il se vante, au cours des journées qui ont suivi sa libération. C'est alors qu'il faudrait tirer les oreilles (moyenne torture) de Joseph Kessel qui a bien voulu, dans sa préface, le défendre devant l'opinion internationale : il le défend, en effet, si mal, qu'on préfère juger de toutes les atrocités prétendument commises qu'elles sont restées à l'état de projet. C'est presque dommage, car l'auteur ne connait jamais la froide lucidité calculatrice qui fait le prestige et la gloire des grands tortionnaires. — Y.

La laideur dans l'art, par *Lydie Krestovsky*, in-16, 280 p. Coll. « Pierres Vives » (Ed. du Seuil). — Cela sent un peu sa thèse de doctorat : l'auteur s'abrite derrière le plus de références, de définitions qu'il peut trouver, visant davantage à épuiser la question qu'à soulever une discussion autour d'un problème d'esthétique. C'est une solide garantie de sérieux et d'érudition. Souvent, à l'appui de descriptions qui nous sont faites de peintures, nous aurions aimé davantage de reproductions. Tel quel, ce livre mérite pleinement les félicitations du jury. — Y.

Le jeune homme, par *François Mauriac*, in-16, 55 p., 70 fr. (Hachette); **la Province**, par *François Mauriac*, in-16, 95 p., 100 fr. (Hachette).. — Réédition de deux plaquettes parues en 1926, impatiemment attendues par les admirateurs du romancier. La province « qui nous montre dans les êtres des passions et des barrages » et « nous fournit de paysages »; la jeunesse, « puissance endormie », en laquelle « l'artiste descend comme le mineur exploite les forêts des premiers âges », inspirent à François Mauriac des notations saisissantes, jaillies d'une expérience profonde qui ne devait cesser de nourrir son œuvre. — F. T.

Du Palais-Royal au Palais-Bourbon, Souvenirs, par *Paul Léon*, in-16, 304 p., 300 fr. (Albin Michel). — Paul Léon a vécu près de trente ans « dans les salons aux lambris dorés du Palais-Royal ». Grand commis de la Troisième République, chef du service des Monuments,

puis Directeur des Beaux-Arts, il a accompli, malgré les changements ministériels et le jeu néfaste des influences politiques, une œuvre considérable, car « le Directeur des Beaux-Arts est un véritable Protée », « son domaine est très étendu : théâtres, concerts, écoles, construction et restauration des Bâtiments » ; après la guerre de 14-18 cette tâche devint écrasante. « Les solennités, commémorations, visites de souverains lui incombent », sans compter les Expositions Internationales : Paul Léon improvisa (on n'ose pas dire organisa) celles de 1925 et de 1936 dans des conditions incroyables.

Ces activités si diverses lui donnèrent occasion de connaître, souvent familièrement, les plus grands artistes — Rodin, Fauré, Monet, les vedettes (et les éminences grises) de la politique, Clemenceau, Poincaré, Briand. Des portraits incisifs, des anecdotes finement relatées, toujours plaisantes sans méchanceté, rendent fort attrayante la lecture de ces souvenirs. — F. A.

Identité, par *Jo Sinclair* (Editions de Flore), 400 p., 240 fr. — Cette consultation : un combat, le combat du psychiatre et du patient, des complexes et de la vérité nue, du milieu et de l'individu. L'intrigue progresse parce que guérit le personnage principal. Cette conclusion optimiste surprend dans un roman américain qui, tout au long des visites médicales, ne réjouissait guère le cœur.

Ecrite par une femme, cette immense plainte s'adapte au parler masculin. Jo Sinclair, aidée de sa compréhensive traductrice C. D. Jonquiers, respecte la brutalité d'un langage coléreux. Toute une fraction de la vie américaine — pauvre, sans espérances — affleure à la surface de ces lignes vigoureuses.

Et si la conclusion ne rassure pas toujours le lecteur tourmenté par ses propres soucis, le cheminement qui conduit à cette solution nous a permis tout au moins de parcourir plusieurs quartiers d'une ville de province américaine, les coulisses d'un journal local, les secrets d'une profession, les soucis d'un homme seul, perdu parmi les siens. — C. P.

Ces deux messieurs des Carolines, par *Edouard Lavergne* (Julliard). — Un roman qui met en scène des noirs, mais qu'un blanc vient d'écrire. Edouard Lavergne a réussi à se mettre sous la peau de ses personnages mais pourquoi y a-t-il introduit cette vague d'affligeant pessimisme? D'après les conclusions de son récit, les nègres américains feraient mieux de se résigner à respecter les limites que leur assigne leur couleur plutôt que de s'amuser à des révoltes inutiles. Cela finit très mal, tous les efforts sont vains. L'un des personnages principaux devient fou : la femme blanche qu'il aime le trompe et il n'a pas à sa disposition le capital d'injures alloué d'ordinaire aux amants bafoués. L'autre, alors qu'il tentait une conspiration monstre, se fait arrêter. Edouard Lavergne dispense beaucoup de pitié mais peu de courage aux travailleurs noirs. Cependant nous parcourons allégrement le bref trajet de cette sombre aventure qu'il retrace (et c'est peut-être là le meilleur résultat qu'il ait pu obtenir) comme s'il la traduisait. — C. P.

Au fil de la Deule, par *Claire Mars* (Julliard). — Il n'y a rien dans ces histoires d'enfants qu'on ne connaisse déjà de longue date : les vacances, le château, la grand-mère grondeuse au cœur d'or, la vieille bonne si dévouée, le jardinier un peu bourru, et l'on pourrait allonger la liste. C'est assez dire que ce livre ne brille pas par la nouveauté. Toutefois il n'est pas contradictoire d'ajouter qu'on le lit sans déplaisir. Il y a trop d'auteurs qui, sous prétexte d'originalité, nous donnent des récits forcenés et incohérents. Celui-ci, sur des thèmes familiers mais toujours capables de plaire, se livre à quelques variations d'un charme discret et fragile. — R. P. B.

Les Portes du Désert, par *Jean Martet*, in-16, 256 p., 150 fr. (Albin Michel). — A-t-on jamais mis Jean Martet tout à fait à sa place? L'art d'exposer et d'enchaîner les faits, sans commentaires ni fioritures, est rare, difficile et estimable. Elémentaire peut-être; mais il faut dire alors qu'à la plupart de nos romanciers manque le rudiment. Plusieurs des romans de Martet se distinguent par une netteté, une rigueur et quelque chose d'inflexible dans le récit, qui méritent considération.

On retrouve dans *Les Portes du Désert* — le premier de ses posthumes — son rythme propre. Quelque incertitude pourtant dans les préparations, dans le dénouement surtout; bavures, dirait-on, qui attendaient le coup de lime. Mais les pages où l'aventure se noue et se dénoue ont la précipitation et la rectitude des meilleurs Martet. — S. P.

Correspondance 1893 - 1938, par *Francis Jammes* et *André Gide*, préface et notes par Robert Mallet; in-8 (14,5 × 23), 388 p., 10 h.-t., 530 fr. (Gallimard). — Deux remarques préliminaires : le « demi-siècle », nous dit-on, que couvre cette correspondance, se réduit à 27 ans si l'on déduit les années lacunaires, — à moins encore si l'on déduit les lettres insignifiantes. Et — soit par « discrétion », soit par « opportunité » — la correspondance publiée n'est pas intégrale. Il reste dans ce volume 280 lettres, dont 113 de Gide et 167 de Jammes, 269 lettres de 1893 à 1916; aucune, de l'un ni de l'autre, de 1917 à 1928; les 11 dernières s'étalent sur dix ans.

L'introduction de M. Robert Mallet (dont on connait notamment la thèse de doctorat sur Jammes) ne cache pas les divergences ou, pour mieux dire, les incompatibilités qui ont irréductiblement traversé cette amitié assez paradoxale. Ce sont elles aussi qui donnent toute sa résonance à un dialogue qui demeurera hautement caractéristique — sur le plan moral au moins autant que sur le plan littéraire — de ce demi-siècle de notre littérature.

S. P.

Trois discours pour Paul Valéry, par *Henri Mondor;* pet. in-16 (11× 17), 124 p., 120 fr. (Gallimard). — Le Dr Mondor réunit dans ce charmant petit livre : 1° un fragment d'une allocution prononcée le 17 octobre 1938, à la première séance, que présidait Valéry, du Congrès de Chirurgie; 2° une allocution prononcée en juillet 1946 pour l'inauguration de la plaque de la rue Paul-Valéry; 3° son discours de réception à l'Académie (30 octobre 1947). — S. P.

Le petit bois et autres contes, par *Jules Supervielle;* in-4° (18,5 × 23,5), 90 p.; 50 Lafuma, 2.000 vergé teinté (Jacques et René Wittmann). — Deux tonnes de littérature contemporaine pour les onze contes de ce cahier (d'ailleurs présenté avec toute la sobre et rare élégance du bon faiseur); une tonne pour le seul *Minotaure*, ou pour *Tobie père et fils*. Un livre à déguster mot par mot : merci à Supervielle, et merci aux Wittmann. — S. P.

Les belles Amours, par *Marc Blancpain;* in-16, 232 p., 200 fr. (Flammarion). — Suite de nouvelles sur l'amour, réparties en quatre livres répondant aux quatre âges de la vie. Au point de vue de l'art du conteur, on remarquera particulièrement soit les récits où rythme et style s'affirment, se décantent, se dépouillent, se condensent, soit les pages où l'auteur reçoit de la terre provinciale une inspiration ample, forte et grasse,

S. P.

Bouquet de Bohême, par *Roland Dorgelès;* in-16, 352 p., 240 fr. (Albin Michel). — Après les deux romans montmartrois, voici les souvenirs de Dorgelès (qui les conduit jusqu'à 1918 et les conclut, à son tour, sur la mort d'Apollinaire). Picasso, Utrillo, Max Jacob, Frédé, Dullin, — mais aussi les bonnes filles et les mauvais garçons, et toute l'innocence d'une vie équivoque. Tout le talent évocateur qu'on connait à Dorgelès; tout le parfum d'un bouquet épuré par la mémoire. Ainsi achève de se former, sur ce Montmartre d'un autre siècle, ce « mythe » — si près du mythe en effet qu'il arrive à l'auteur de se reprendre pour redresser une histoire qu'il se laissait aller à embellir. — S. P.

Les liens de fumée, par *Jeanine Delpech;* in-16, 260 p., 220 fr. (Domat). — Une jeune femme forte et saine prend un amant. Il fume, il l'initie à l'opium. Le roman est l'histoire de cette femme qui se défait à mesure qu'elle s'intoxique plus profondément. Pas de grandes dissertations sur l'opium; les personnages se contentent d'allusions au livre de Cocteau. Ni de ces effusions lyriques et fantaisistes qui sont, sinon de règle, du moins de tradition dans tant de romans sur la drogue. Un récit mené avec simplicité, pudeur et rectitude, et avec une *honnêteté* qui n'est pas trop fréquente. — S. P.

Tribulations de l'Espérance, par *Georges Duhamel;* in-16, 428 p., 180 fr. (Mercure de France). — Le livre s'ouvre, sans excès d'optimisme, sur le mot prononcé par Tristan Bernard le jour où les Allemands l'arrêtèrent : « Nous avons jusqu'ici vécu dans l'angoisse. Nous allons maintenant vivre dans l'espérance. » Et maintenant, ajoute G. Duhamel dans sa préface, « maintenant, il nous faut rassembler nos forces pour, chaque jour et chaque minute de chaque jour, sauver l'espérance bénie dans le désordre du siècle ». Les pages qu'il réunit, écrites « à la pression des événements depuis l'été de 1944 », montrent « les raisons de notre confiance et les épreuves auxquelles, de saison en saison, elle s'est trouvée soumise », jusqu'à la

fin de décembre 1946, date du dernier de ces 122 articles.

« Ce qui confère à ce recueil, écrit la *Gazette de Lausanne*, une valeur émouvante, c'est qu'il nous permet de communier intimement avec les souffrances et les joies, les angoisses et les espoirs d'un Français qui est l'un des meilleurs représentants de son peuple... Que de réflexions précieuses on trouve en ces pages dont la sincérité, le ton amical et fraternel convainquent et conquièrent sans peine le lecteur... (Duhamel) consacre, à la défense de cette civilisation, des pages d'une haute portée, où il proclame de grandes et fortes vérités qui sont valables en tous pays. »

S. P.

L'autre Alceste, par *Alfred Jarry*, commenté par Maurice Saillet; 11×14 cm., 56 p., 975 exemplaires (Coll. « L'Age d'or », Editions de la revue Fontaine). — **Sur la route de Narcisse : Jarry et la peur de l'amour,** par *Maurice Saillet* (tirage à part de *Fontaine*, n° 61, sept. 1947). — Jarry a attendu son heure. On sent qu'elle approche, c'est dire qu'elle est là. Toute une jeune poésie, qui n'a pas subi en face de lui les entraves de l'anecdote et de la caricature, l'aborde par la profondeur, c'est-à-dire par son œuvre *telle qu'elle est.* Les commentaires de Maurice Saillet y conduisent, d'une pointe aiguë, tout droit. — S.

Livres reçus. — *Amisola*, par Marie-Madeleine Chantal (Plon). — *Château de l'Ouest*, par Marie Gevers (Plon). — *L'ombre du cuirassier blanc*, par A.-V. Walle (Dumas). — *Carluc*, par Paul Bourdin (Dumas). — *La confession sans grandeur*, par André Favier (Flammarion). — *La petite fille qui grandit*, par Franz d'Hurigny et Geo Vallis (Editions Ophrys). — *Jean Bruyère*, par Edmond Genest (Editions Crépin-Leblond, Moulins). — *La route du petit Morvandiau, souvenirs*, par l'abbé Félix Klein (Procure générale du Clergé). — *Le vivant*, par Paule Reuss (Akademia Raymond Duncan). — *Adam, Eve et Cie*, par André Rigaud (Editions Albin Michel). — *Au soleil couchant, journal intime*, par Géo Vallis (Reflets du temps). — *Le secret des Argonautes*, par Georges G. Toudouze (Berger-Levrault). — *Fausse route ou l'École de Jonas*, par Guillaume B. de Saint-Mars (Editions Colbert). — *La maison des Veuves*, par Marcel Bourrette (Editions Bière, Bordeaux). — *L'herbe de la Vierge*, nouvelles traduites du breton par Y. Drezen (Aux Portes du Large, Nantes).

HISTOIRE LITTERAIRE

DES LETTRES DE SAINTE-BEUVE (1). — Les quatre premiers volumes de la *Correspondance générale* de Sainte-Beuve ont paru en 1935, 1936, 1938 et 1942, couvrant respectivement les années 1818-1835, 1836-1838, 1839-1840 et 1841-1842. Le tome V était à l'impression, à Mayenne, en 1944; le bombardement du 9 juin anéantit l'ouvrage, à l'exception de quelques liasses du manuscrit, qui se trouvaient dans un abri : M. Jean Bonnerot dut refaire à neuf (car il n'existait pas de doubles) la plus grande partie du travail qu'il vient de voir enfin paraître.

Les 319 lettres de ce tome V datent de 1843 et 1844. Sainte-

(1) Sainte-Beuve : *Correspondance générale* recueillie, classée et annotée par Jean Bonnerot, t. V, in-8° (14,5 × 23 cm), 2 vol. (fasc. I, année 1843; fasc. II, 1844); ensemble 840 p., 1.800 fr. Editions Stock, Delamain et Boutelleau, 1947.

Cf. Jean Bonnerot : *Bibliographie de l'Œuvre de Sainte-Beuve*. T. I : Critiques et portraits littéraires, La Bruyère et La Rochefoucauld, Portraits littéraires; Portraits de Femmes (532 p., Giraud-Badin, 1937); t. II : Portraits contemporains (en cours d'impression, pour paraître fin 1948).

Sainte-Beuve : *Lettres à deux amies*, correspondance inédite (1854-1857) publiée par F. Bonnet-Roy, avec portraits hors texte et fac-similés; in-8 (14,5 × 23 cm), 192 p., 50 ex. sur vélin du Marais à 450 fr.; 2.500 ex. sur vélin bouffant à 300 fr. Ed. Horizons de France.

Beuve aborde la quarantaine; sa destinée se fixe. Il est à mi-chemin entre le cours de Lausanne et le premier *Lundi.* Les orages s'éloignent; le *Livre d'Amour* paraît en novembre 1843 — à cinq cents exemplaires hors commerce —, mais ce sont les *Portraits littéraires* et les *Portraits de Femmes*, publiés ensemble six mois plus tard, qui marquent cette période. Et si Sainte-Beuve échoue à l'Académie, par ballottage, en février 1844, il y est admis le mois suivant au second tour par 21 voix contre 12 à Vatout — lequel se flattait d'être un frère naturel de Louis-Philippe — et 3 à Vigny : la résistance la plus tenace à laquelle il se heurte est celle de Hugo, dont il fait le siège assidûment, et qui finit par se laisser réduire... Sur les incidents tactiques et stratégiques de cette candidature, comme sur les autres événements de la vie de Sainte-Beuve — la Légion d'Honneur, par exemple, qu'il refuse irréductiblement, allant, à l'appui, jusqu'à se démettre (mais Villemain refuse sa démission) du poste à la Mazarine qui lui assure sa modeste subsistance —, sur ses méthodes de travail et d'enquête, etc., la *Correspondance* abonde en indications directes et vivantes.

M. Jean Bonnerot a donné à ce tome V le sous-titre de *Sous le masque des « Chroniques parisiennes »*. Sur les 319 lettres, en effet, 108 — publiées pour la première fois dans leur texte intégral — ont servi de matière première aux chroniques qu'en tirait Juste Olivier pour la *Revue suisse* dont il venait de prendre la direction en janvier 1843. Sainte-Beuve n'écrit pas pour l'imprimeur, il informe un ami : aux jugements du critique s'entremêlent librement les anecdotes, les potins, les indiscrétions parisiennes, les appréciations libres (ce mot sur George Sand, par exemple : « une belle âme, et une grosse croupe »).

Fort peu de politique. La grande querelle de l'Université et des Jésuites, qui reparaît souvent, est plutôt d'ordre moral; par l'affaire des cours de Quinet et de Michelet, elle reflue sur les lettres. En revanche, toute l'actualité littéraire : la présence volumineuse de Balzac et l'absence de Stendhal, qui n'est même pas cité; l'échec des *Burgraves* (Janin en fait l'éloge « par nécessité » dans les *Débats*, mais voudrait décorer « celui qui sifflerait le premier ») et le succès de *Lucrèce*, qui enflamme le Quartier latin (« Cela me paraît une espèce d'événement par le talent et la nouveauté dont » Ponsard « y a fait preuve »); la mort — « grand événement littéraire » — de Casimir Delavigne, « qui n'avait été que poète et n'avait voulu être que cela... ».

La *production* littéraire (comme on dit... si bien) était alors terne. Ce qui passionne le public, ce sont les *Mystères de Paris*, qui paraissent en feuilleton dans les *Débats* depuis juin 1842. « Tout le monde, salon et antichambre, les lit. Les salons s'accordent à trouver cela mauvais, hideux, faux quand il s'agit de duchesses, joli et vrai quand il s'agit de grisettes » — ce qui est à demi faux, ajoute Sainte-Beuve, « je m'y connais ». L'engoue-

ment est tel que « dans les cafés, on s'arrache les *Débats* le matin », on loue chaque numéro « jusqu'à 10 sous » pour le temps de lire le feuilleton, on prend rang quatre ou cinq heures à l'avance dans les cabinets de lecture, et lorsqu'un rhume de l'auteur retarde la suite d'un jour, « les belles dames et les femmes de chambre sont en émoi », c'est « une calamité publique », et Sue publie un bulletin de santé.

A la fin de 1844 il s'est déjà vendu 80.000 exemplaires de la *Révolution* de Thiers : l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* devient une opération financière à laquelle s'intéressent le capital et la banque; un consortium a déjà versé vingt mille francs pour les frais de documentation, et à la remise du manuscrit l'historien recevra un demi million. Chateaubriand, Lamartine ne sont pas des exceptions lorsqu'ils battent monnaie.

De l'annotation de M. Jean Bonnerot on peut dire que, contrairement à l'usage, elle vivifie le texte qu'elle commente. « Une référence brutale, écrit-il, ressemble à un appel téléphonique sans écho, mais lorsqu'une citation, si brève soit-elle, l'accompagne, c'est une voix qui répond, c'est une amitié qui se noue; le lecteur pressé n'a pas le loisir de rechercher au loin tel livre ou telle revue; il doit trouver, dans ces lignes en petits caractères, l'essentiel d'un jugement, le résumé d'un portrait, la phrase caractéristique, les termes mêmes d'une citation, bagages indispensables de l'érudition qui forment de petits dossiers choisis d'archives et rassemblent les preuves. » M. Bonnerot connaît l'actualité de 1843-1844 aussi bien et souvent mieux que Sainte-Beuve. Son raffinement est de donner aussi non seulement un index analytique parfaitement précis et pratique, non seulement une liste détaillée des écrits de Sainte-Beuve de 1843 et 1844, non seulement un subtil échelonnement typographique en profondeur, mais, pour chaque année, un calendrier et, mois par mois, et jour par jour, une liste des événements contemporains. On ne saurait pousser plus loin le souci de mettre entre les mains du lecteur des tables de références qui lui permettent d'interpréter les lettres aussi exactement que si elles lui étaient adressées.

Cette publication réellement monumentale, il reste à la terminer. De mauvais bruits courent à ce sujet. Pour poursuivre il faudrait, dit-on, vendre deux mille exemplaires, et l'éditeur — qui d'ailleurs n'a pas reculé devant l'entreprise — douterait de voir ce chiffre atteint. Peut-on croire vraiment qu'il n'existe pas dans le monde assez d'universités, d'instituts, etc., et d'amateurs fortunés, qui se doivent d'inscrire au catalogue de leur bibliothèque une collection destinée à rester un document de base sur l'histoire littéraire et morale de notre XIX[e] siècle?

●

« J'ai connu, au fond d'une province du centre de la France, écrivait Sainte-Beuve à propos de *Madame Bovary*, une femme jeune encore, supérieure d'intelligence, ardente de cœur, ennuyée : mariée sans être mère, n'ayant pas d'enfants à élever, à aimer, que fit-elle pour occuper le trop-plein de son esprit et de son âme? Elle en adopta autour d'elle. Elle s'était mise à être une bienfaitrice active, une civilisatrice... » Cette Emma au destin inversé s'appelait Mme Marsaudon, et sa fille adoptive Marguerite Elias. Mme Marsaudon écrivit à Sainte-Beuve, qui répondit. De 1854 à 1857 une correspondance s'établit entre les deux femmes et lui. Les lettres qui subsistent (celles de Sainte-Beuve, au nombre de 61, trouveront place, le moment venu, dans la *Correspondance générale*), conservées pieusement par Marguerite Elias, se transmirent à ses héritiers; le Dr Bonnet-Roy en eut communication par relations de famille; il en donne aujourd'hui, aux Horizons de France, avec une introduction et des notes explicites, une édition particulièrement soignée.

Le Sainte-Beuve qui s'y montre n'est plus le chroniqueur, ni le critique, mais l'homme dont Jules Lemaître évoquait l'« âme frôleuse de confesseur laïque ». Le mot n'est pas faux certes, mais un peu sommaire peut-être; en faisant sourire il condamne — trop vite. Directeur de consciences modestes, Sainte-Beuve se revanchait humblement de ses complexes et de ses refoulements, de ses déceptions et de ses résignations. On peut — contrairement à ceux qui trouvent dans son œuvre une école de goût et de subtilité — voir en lui un mauvais maître dont la pensée manque de force et même de résolution; mais son âme, si elle n'attire pas, est comme un exemplaire très poussé d'une certaine humanité moyenne, triste et grise; elle n'a pas le sombre romanesque des grands désespoirs; elle offre sans doute une image plus réelle, et finalement plus désespérée, de la condition commune. Il faudrait que sa biographie morale fût écrite par quelque disciple de Sartre, qui trouverait dans les *Lettres à deux amies*, tout à fait ignorées jusqu'à présent, plus d'un de ses traits les plus significatifs.

S. de Sacy.

Anthologie du Journal intime, introduction et notices de *Maurice Chapelan;* in-8 couronne (14 × 19), 644 p., 500 fr. (Robert Laffont).

Ce volume mérite d'être considéré, parce qu'il est gros : chaque auteur y a droit à plus d'une pincée de pages (Maine de Biran 75, Constant 60, Stendhal 75, Vigny 35, Delacroix 90, Maurice de Guérin 30 et Eugénie autant, Amiel 90, Marie Bashkirtseff 55, Elisabeth Leseur 15, Marie Lenéru 35). Ici sont réunis ceux que Maurice Chapelan appelle « témoins d'eux-mêmes », réservant pour un autre tome les « témoins d'un temps ». Une introduction générale sur le journal intime comme genre littéraire, parfois alambiquée mais souvent pénétrante; les notices particulières, le choix lui-même, révèlent un « amateur d'âmes » attentif, sensible et vif. — S.

Histoire de la Littérature française du Symbolisme à nos jours, t. I,

1885-1914, par *Henri Clouard;* in-8° grand écu, 668 p., 420 fr. (Albin Michel).

Le mot « histoire » promet peut-être trop; il s'agit surtout d'une suite d'études brèves ou longues — de la notice au grand article — sur les écrivains; leur juxtaposition forme, en effet, un catalogue assez complet de la littérature de création; mais les vues d'ensemble et l'histoire proprement dite se voient comprimées en de simples paragraphes épars. Cette méthode aboutit à escamoter à peu près, par exemple, le mouvement symboliste comme tel. Le plus souvent, d'ailleurs, ces analyses sont fort brillantes; les qualités de lettré et d'homme de goût qu'on connaît à M. Clouard font merveille, du moins lorsqu'il s'agit d'auteurs qui en sont justiciables; mais elles ne suffisent pas (il s'en faut) en face des grands *inventeurs*. Lautréamont, Mallarmé, Rimbaud; les pages sur Alain conviendraient mieux à quelque Faguet. C'est dire les limites d'un livre souvent fort mêlé mais appelé dans le détail à rendre d'utiles services. — S.

Regardons vivre François Rabelais, par *Stephen Valot;* in-16, 372 p., 330 fr. (Grasset).

Biographie sinon tout à fait romancée, du moins « reconstituée » dans un style et un ton qui visent sans doute à faire transition entre ceux de l'exposé et ceux des citations. Cet hybride est, d'ailleurs plaisant à lire, et souvent dru. Il s'agit d'un temps et de mœurs fort éloignés des nôtres, et qui demandent à une imagination d'aujourd'hui un sérieux effort : parce qu'elle facilite cet effort et nous aide à nous rapprocher de l'homme que fut Rabelais, la réconstitution, au surplus solidement fondée, désarme en partie les réserves que soulèvent d'abord les premières pages. — S.

Les Dames galantes, par *Brantôme;* nouvelle édition publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, avec les principales variantes, une introduction, des notes, un glossaire et un index par Maurice Rat; in-16, XVIII-560 p., 240 fr. (« Collection des Classiques Garnier », Garnier frères).

Cette édition reproduit le texte des manuscrits déposés à la Nationale en 1904, de préférence aux copies généralement utilisées depuis Monmerqué (1822). « Seiziémiste », érudit, homme de goût et curieux, M. Maurice Rat était particulièrement désigné pour la procurer. Son introduction élégante et nourrie, son millier de notes (rejetées à la fin du volume), son glossaire (peut-être un peu sommaire) éclairent et servent un texte auquel on peut se fier. Le volume, bien imprimé sur bon papier, contribuera à la réputation des nouveaux « Classiques Garnier », qui, à la différence des anciens, offrent toute sécurité aux scrupuleux en conservant des prix modérés; ce sont maintenant de bons ouvrages de fonds, hautement recommandables. — S.

Pascal : Pensées sur la Religion et quelques autres sujets, avant-propos et notes de *Louis Lafuma;* 2 vol. in-16 (12×17,5), 336 et 144 p., ensemble 500 fr. (Delmas).

Les lecteurs du *Mercure* (décembre 1947 et janvier 1948) connaissent la découverte de M. Louis Lafuma et les conséquences qu'il en tire. Cette nouvelle et fort importante édition des *Pensées* est la suite de ses travaux : l'ordre suivi est essentiellement celui de la copie de l'abbé Périer, c'est-à-dire, selon l'auteur, celui des dossiers « constitués par Pascal lui-même, avant janvier 1659, en vue de l'ouvrage sur la religion qu'il préparait. »

Une seconde section réunit les fragments étrangers à ce projet : notes pour les *Provinciales,* pour les *Ecrits sur la Grâce,* pour le *Traité du vide,* etc., notes personnelles et diverses. Cette édition-ci, à la différence de la plupart de ses devancières, est donc vraiment intégrale.

Un nombre appréciable de *lectures* nouvelles constitue un nouveau progrès dans la connaissance du texte même de Pascal (p. ex. : « Car naturellement on aime la vertu et on hait la folie; ces mots mêmes décideront » au lieu de : « Car naturellement on aime la vérité et on hait la folie; ces mots nous émeuvent »; ou bien : « Mais ils se font accompagner de gardes, de balestriers. Ces troupes armées... » au lieu de : « Mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes, de troupes armées... »)

On trouvera en tête la *Vie* de Gilberte Périer, la préface de Port-Royal et un extrait du privilège; en queue, l'annotation, une table analytique, deux notes sur les diverses éditions des *Pensées,* une table de concordance entre la *Copie* et le *Recueil original,* enfin une note sur le *Recueil original.* — S.

En lisant Pascal, par *Gilbert Chinard;* in-16, 140 p. (Giard à Lille, Droz à Genève).

Dans la note bibliographique, elle-même fort précieuse, qui termine son petit livre, M.-G. Chinard parle de « lectures indispensables pour qui veut aborder l'étude de Pascal en dehors de la légende et de la tradition » : c'est sa propre position qu'il définit, et sa méthode. En redressant, sur des points importants, diverses notions trop légèrement admises, sa demi-douzaine d'analyses critiques apporte aux recherches pascaliennes un redressement, une impulsion qui seront de conséquence. — S.

Du principe de la Démocratie, par *Montesquieu;* in-16, 92 p., 2.000 ex., 220 fr. (Coll. de penseurs politiques « Le Jardin du Luxembourg », Librairie de Médicis).

Extraits de *L'Esprit des Lois,* présentés d'une manière soignée et charmante, sur la démocratie et la liberté. Est-ce la faute de Montesquieu si ces textes font aujourd'hui, pour leur deuxième centenaire, figure de pamphlet? — S.

Le premier voyage de Mme de Staël en Italie et la Genèse de « Corinne », par *Geneviève Gennardi,* docteur de l'Université de Paris (Boivin, 1947, in-8° de 261 pages). — Excellent travail dont le sujet se prête à merveille à la recherche des sources : *Corinne* est en effet le produit direct du voyage fait par Mme de Staël en Italie en 1804-1805, voyage qui opéra chez l'auteur de *l'Allemagne* une véritable révision de ses idées sur les « Littératures méridionales ». Le titre complet du roman c'est, en effet, *Corinne et l'Italie* et son but « de nous présenter un pays dans sa complexe variété et d'intégrer cette vérité dans une intrigue concrète ».

Nous faisons ample connaissance avec les deux compagnons de route de Mme de Staël, l'Allemand Schlegel, qui l'initia aux arts plastiques, et le Suisse Sismondi, auteur de l'*Histoire des Républiques italiennes,* — deux hommes qui eurent un rôle important dans le mouvement des idées à l'aube du romantisme.

Un des points les plus originaux de ce livre touche aux rapports de *Corinne* et de la politique italienne : Mme de Staël en plaçant son intrigue en 1795 évite de se prononcer sur la domination napoléonienne. Elle est la seule à cette époque (comparer Stendhal) à appeler une renaissance politique de l'Italie, sans tenir compte de l'influence française.

Geneviève Gennardi a utilisé, pour le séjour de la femme de lettres à Venise des documents réunis par M. R. Dollot. — M. M.

Variétés stendhaliennes, par *Armand Caraccio,* 1 vol. in-16, 1948, 252 p. (Arthaud, Grenoble).

M. Armand Caraccio est professeur de littérature italienne à l'Université de Grenoble. Il s'est fait connaître par deux publications importantes : une thèse monumentale sur *Ugo Foscolo, l'homme et le poète,* l'édition critique des *Promenades dans Rome,* le dernier ouvrage de Beyle paru dans la collection Champion.

Italianisant et stendhalien, les études rassemblées dans le volume qu'il nous présente aujourd'hui s'inscrivent en marge de ses grands travaux. C'est ce qui en fait l'unité. Comme de ceux-ci, on en appréciera la solidité. *Stendhal théoricien de l'histoire* eût intéressé Valéry. Le chapitre sur les conteurs italiens satisfait notre goût du romanesque tout en nous faisant mieux connaître l'Italie médiévale. Plus loin se détache le pur visage de Métilde, l'exquise Milanaise au profil de Luini, héroïque, délicate et sensible, qui ne comprit pas Beyle qui ne pouvait pas la comprendre. Emu par les paysages qu'il suggère sans prétendre les décrire, il a peut-être senti plus profondément que Chateaubriand la campagne de Rome dont René nous a pourtant laissé une eau-forte immortelle. Enfin, dans ses derniers essais, M. Caraccio a mis l'accent sur la sincérité de Stendhal : celui-ci ne lui doit-il pas le meilleur de son œuvre? — RENÉ DOLLOT.

Notes stendhaliennes, par *Charles Bellanger;* in-16, 192 p., 222 fr. (Editions du Myrte).

Quelques notes hagiographiques d'un dévôt de *Brulard* et de la *Correspondance,* qui s'offre parfois le sacrilège comme une faute délicieuse. Suivi du fameux texte de Mérimée, *H. B., par un des Quarante,* qu'on ne trouve pas toujours facilement. — S.

La Vie d'un grand homme : George Sand, par *Magdeleine Paz;* in-16 jésus (14 × 19), 368 p. (Corréa).

Nous savons que ce livre se fonde sur une connaissance approfondie de George Sand, sur une longue familiarité avec son œuvre; qu'il a tout ce qu'il faut pour être vraisemblable, et même vrai. Mais cette forme romancée nous décourage;

une bonne étude historique et critique, toute nue, n'aurait-elle pas été plus digne de George Sand que ces broderies? — s.

Les Travaux et les Jours d'Alphonse de Lamartine, par le *marquis de Luppé;* in-8° (14×21), 472 p., 16 ill. h. t., 480 fr. (Albin-Michel).

Cette biographie a paru pour la première fois en 1942, fondée sur de nombreux et importants inédits provenant notamment de diverses archives familiales et collections privées. En la rééditant, M. de Luppé a mis au point quelques détails, et achevé de faire de son livre un de ces ouvrages de base qui rendent désormais inutiles ou périmés des dizaines de travaux antérieurs. — s.

Les deux femmes de Victor Hugo, par *Paul Souchon;* in-16, 256 p., 120 fr. (Tallandier).

M. Paul Souchon, avant son *Vauvenargues* de l'an dernier, a publié une demi-douzaine de volumes sur Hugo et sur Juliette Drouet. En attendant les quelques autres qu'il annonce, il nous offre, en quelque sorte, une mise au point du dossier. Hugo — Adèle Hugo — Sainte-Beuve — Juliette Drouet, en se gardant de prendre parti pour Adèle ou pour Juliette (mais c'est Sainte-Beuve que, selon un usage sujet peut-être à révision, il charge de tous les torts). Exposé solide, documenté, vivant; synthèse utile. — s.

Alexandre Dumas, par *John Charpentier;* in-16, 256 p., 120 fr. (Tallandier).

L'équité critique, la pénétration, la vie du récit, on retrouvera ici ces qualités habituelles de M. John Charpentier, qui juge avec sérénité, par exemple, la question des « nègres » de Dumas, que la polémique n'a pas encore cessé de déformer. — s.

Baudelaire et l'Expérience du Gouffre, par *Benjamin Fontane,* préface de Jean Cassou; in-8 couronne (14 × 19), 388 p., 360 fr. (Pierre Seghers).

Benjamin Fontaine, déporté à Ausschwictz, y est mort le 3 octobre 1944, sans avoir pu revoir son livre, qu'il voulait élaguer et resserrer. Plutôt qu'un essai sur Baudelaire, c'est, à propos de Baudelaire, l'essai d'un philosophe et métaphysicien. L'ouvrage rencontre quelques résistances; mais Fontane, dût-on ne pas le suivre, oblige à réviser sans cesse les vues que l'on peut avoir sur les problèmes que pose le cas de Baudelaire, et empêche que l'on ne se satisfasse à trop bon compte. — s.

Verlaine, poète maudit, par *Francis Carco;* in-8° (14×21), 240 p., 16 planches h. t., 240 fr. (Albin Michel).

Non pas tout Verlaine, mais le Verlaine maudit; et non pas tant de l'histoire littéraire que du Carco. Le livre s'établit précisément au point où le document ne signifie plus, et s'en remet à la divination d'un esprit prédestiné. C'est parfois le romancier qui parle; à la page suivante, la méditation verlainienne se dégage naturellement de l'évocation et de la reconstitution. — s.

Correspondance. *Léon Bloy* et *Henry de Groux.* Préface de *Maurice Vaussard* (Grasset, 1947, 1 vol. in-8 écu de 251 p., illustré en hélio et lettres fac-similé).

Cette correspondance couvre les années 1891 à 1900, une des périodes les plus difficiles de la vie de Bloy pour qui l'amitié du peintre belge fut alors d'un secours précieux. C'est aussi celle où il compose *La Femme pauvre* dans laquelle De Groux figure sous le nom de Lazare Druide : « peintre comme on est lion ou requin, tremblement de terre ou déluge ». On assiste à la collaboration des deux amis, en particulier pour *Sueur de sang* qui parut au *Mercure.* Sur le plan spirituel, Bloy reproche à De Groux d'être « trop artiste » alors qu'il n'a « que du surnaturel à lui proposer ». Il avait cru trouver en lui une sorte de sosie d'Ernest Hello et il sera finalement déçu. Cette correspondance mêle les soucis les plus tristement terre à terre et les élans de cet « enthousiasme » que les deux amis prisaient l'un et l'autre. — M. M.

Pascal, par *Charles Péguy,* avant-propos de Jules Riby; 88 p., 115 fr. (Cahiers de l'Amitié Charles Péguy).

Le premier fascicule de ces *Cahiers* trimestriels recueille les textes sur Pascal épars dans les œuvres de Péguy; une étude de Jules Riby sur *Péguy et Pascal* les précède. A la suite, le discours prononcé par André Rousseaux le 7 septembre sur la tombe de Péguy et, de Madeleine Ozeray, *Pourquoi j'ai joué Jeanne d'Arc.* — s.

Dix poèmes de Stéphane Mallarmé, exégèses de *E. Noulet;* in-16, XVI-

160 p. (Coll. « Textes littéraires français », Droz à Genève, Giard à Lille).

M. E. Noulet reprend ici, pour le fond, quelques-uns des développements de sa thèse sur *L'Œuvre poétique de Stéphane Mallarmé* (1940). Il y avait reproduit l'article de *L'Artiste* de 1862, *L'Art pour tous*, qui est la charte de l'hermétisme mallarméen (on le retrouve ici en appendice) — et qui justifie le principe de l'exégèse. Celle-ci se fonde, suivant le conseil de Mallarmé lui-même sur la Syntaxe; c'est un chemin sûr qui conduit loin. — S.

Lèon Daudet vivant, par *Paul Dresse;* in-8° (14×22), 516 p., 480 fr. (Robert Laffont).

Ce gros livre documenté et vivant se lit avec agrément. Beaucoup de citations (par où il vise à être une anthologie aussi bien qu'une biographie et une étude critique) rendent présent le style si dru et si nourri d'un écrivain responsable de plus de 130 volumes et de 15 à 20.000 articles. Belge, M. Paul Dresse était à son aise pour traiter avec naturel un sujet qu'un Français n'aurait pu aborder sans tension, dans un sens ou dans l'autre. — S.

Etude de « Charmes » de Paul Valéry, par *Jacques Duchesne-Guillemin;* in-8° (16×24), 192 p.; édition originale : 40 vergé blanc à 450 francs belges, 560 vélin blanc à 200 francs belges (L'Ecran du Monde à Bruxelles, Les deux Sirènes à Paris).

Voici le deuxième ouvrage d'une série que M. J. Duchesne-Guillemin, professeur à l'Université de Liége, intitule *Introduction à Paul Valéry*. Le premier était cet *Essai sur la Jeune Parque*, auquel André Fontainas a consacré dans le *Mercure* sa chronique de septembre; le prochain traitera de *Paul Valéry et la composition*.

L'auteur étudie d'abord techniquement les métriques de *Charmes*, puis les grands thèmes qui habitaient la pensée de Valéry et sont venus donner en lui une âme aux schémas métriques et strophiques. Trois chapitres sur « La vision dans *Charmes* », « Dynamisme dramatique » et « Poésie, art des mots » précèdent deux appendices dont l'un étudie les classements successifs du recueil et l'autre donne des gloses sur les poèmes principaux.

Dans cet ouvrage sobrement mais fort dignement présenté se retrouvent toutes les qualités de goût et de pénétration, la sûreté critique et le sens mallarméen de la poésie qui ont fait la réputation des exégèses de M. Duchesne-Guillemin. — S.

THEATRE

***LA PEINE CAPITALE*, quatre actes de Claude-André Puget *(Comédie-Française)*. — *OCCUPE-TOI D'AMELIE*, quatre actes de Georges Feydeau *(Théâtre Marigny)*. — Parmi toutes les incommodités des époques tragiques, il faut compter les modes littéraires qu'elles engendrent. La nôtre a tué la comédie dramatique érotico-bourgeoise, et c'est tant mieux; mais la voilà lancée, à pleins gaz et tous phares éteints, dans les plus fâcheuses des ornières du pire romantisme. La double aventure de Claude-André Puget et de la Comédie-Française est parfaitement typique. Un jeune homme sensible aux courants de son temps débute au théâtre par une fraîche et allègre comédie qui s'appelle *les Jours heureux*, et, dix années passées — les années que nous savons —, le voilà guindé sur notre première scène, la tête retentissante de mille échos sinistres, le style embourbé de maximes et d'imprécations. Des *Jours heureux* à la *Peine Capitale* : c'est un itinéraire que l'on peut reconstituer. Quant à la Comédie, il lui arrive, une fois de plus, de payer la rançon de sa situation officielle, d'ailleurs si riche de profit et de gloire.**

Cette mode théâtrale, dépaysante et allusive, c'est Giraudoux qui l'a lancée, en 1935, quand il a tracé sur les murs de notre paix son avertissement pseudo-homérique : *La Guerre de Troie n'aura pas lieu.* Mais Giraudoux avait choisi, pour agencer la phosphorescence de l'inscription, le génie magicien de Jouvet — qui n'était pas à la Comédie-Française.

Parce qu'elle était officielle, la Comédie ne pouvait, en 43, en 44, ou 45, s'aventurer aux *Mouches* de Sartre, ni au *Caligula* de Camus, ni à l'*Antigone* d'Anouilh.

(Cependant, bien qu'elle fût officielle, elle avait offert aux foules asphyxiées des années noires les appels cornélisants de la *Reine Morte* et les exaltations du *Soulier de Satin.*)

C'est de nouveau *parce* qu'elle est officielle — et il s'agit là d'une forme particulièrement délicate et rigoureuse, et légitime, de sés obligations — qu'elle n'a pu, comme elle le voulait, monter le *Maître de Santiago.* Elle a donc manqué, pour des raisons dont beaucoup sont valables, quelques-unes des maîtresses œuvres de notre théâtre « néo-tragique »; et elle vient de rassembler tous ses efforts à contre-temps sur une pièce-écho, une pièce-reflet, toute pleine, certes, de la plus louable bonne volonté, mais à quoi manquent les deux qualités tragiques essentielles : le souffle et le style.

Que les supports de l'affabulation évoquent en nous un des souvenirs, ce ne serait peut-être pas le plus grave. Oui, bien sûr, dans ce Montemagno où se situe l'action aux temps agités de la Renaissance italienne, il y a la peste, comme dans les *Mouches* et chez Camus; il y a un méchant cardinal, comme dans *Lorenzaccio;* une sorte d'Isabeau de Bavière, dissolue et « collaboratrice », comme chez Dumas père; il y a un tyran philosophe épris d'absolu et déçu par les hommes, comme dans *Caligula;* il y a des chatouillements viscéraux captés par divination subtile et amplifiés par haut-parleur comme dans Freud; il y a un chef de tueurs qui unit l'obéissance aveugle à la clairvoyance débonnaire; il y a une nonnette sujette aux coups de foudre, et une petite fille à soldats experte en nostalgies de pureté; il y a des médaillons-souvenirs et des chaînes-emblèmes à tous les cols. Des poignards à toutes les ceintures, du poison dans toutes les bagues, des chevaux sellés, des geôles humides, des bûchers flamboyants et des festins orgiaques à toutes les cantonades... Mais rien de tout cela ne nous eût empêchés d'être emportés, émus ou ravis si... si tout cela qui, dans la convention du jeu théâtral, n'est qu'un tremplin plus ou moins compliqué, plus ou moins orné, avait lancé vers nous la percussion victorieuse d'un beau texte.

Ce qui nous désole, c'est d'entendre crier très fort des axiomes comme : « Connaît-on jamais les dessous d'un esprit » ou « Il n'est de vérité que celle du réel » ou des défis comme : « Si le diable existait je lui vendrais mon âme ». Ce qui nous navre,

c'est de voir passer des « davantage que... », des « Je ne m'impressionne pas... », des « Il y a eu d'autres femmes dans votre vie »; ce qui risque de nous faire franchement rire, c'est d'écouter les héros proclamer : « Nous sommes au temps béni des bâtards » ou demander à quoi serviraient les cardinaux fils des papes s'ils ne pouvaient hâter des mariages, ou décider de « porter le fer rouge » dans la corruption qui se propage « avec une rapidité hallucinante » ou reprocher à l'ineffable cardinal déjà nommé d'avoir voulu, dans la préparation d'une déclaration de guerre, « tirer l'épingle du Saint-Siège, qui se trouvait aussi la vôtre »; ce qui risque de nous fâcher, c'est qu'on oblige l'amoureuse à fuir un séducteur en disant : « Il y a dans votre regard comme un arrière-fond que je ne peux pas supporter. »

Enfin, ce qui nous frappe de stupeur, c'est de voir les acteurs s'évertuer à faire retentir tout cela — et bien d'autres choses encore — sur un ton tendu et criard qui, tout hargneux qu'on l'ait voulu, n'en est pas moins une forme de l'emphase. On a crevé le pompiérisme « baudruche » — mais on commence à installer le pompiérisme « acier chromé ».

Seule l'étonnante Renée Faure, cheveux tirés, visage tendu, dents serrées et regard flamboyant, échappe à cette sclérosante sonorisation. Il entre une gratitude soulagée dans les acclamations dont on la récompense.

●

J'ai rêvé que j'étais encore à la Comédie-Française, une Comédie qui aurait accaparé une troisième salle, en voyant jouer l'autre soir *Occupe-toi d'Amélie*, un des célèbres vaudevilles de Feydeau. Toute une troupe soigneusement disciplinée, se risquant dans la folie du genre avec une sorte d'affectation de bravoure, à grands cris et petits pas, comme une aimable prude à son premier bain de mer; excellents décors, costumes scrupuleux, piété traditionnelle jusque dans l'extravagance; les deux jeunes premiers et la grande jeune première semblant nous cligner de l'œil entre les répliques et nous confier : « Croyez-vous que je suis farce quand je m'y mets? »; le doyen vivant des rentes de son talent et des reflets de sa truculence dans un rôle de père complaisant; le plus important membre du comité triomphant dans une « panne » par une imitation étonnante d'un comédien célèbre; quelques jeunes s'évertuant de leur mieux, et parfois avec un rare bonheur, comme cette petite soubrette réprobatrice du deuxième acte; enfin la doyenne, l'inoubliable interprète de tant de rôles poétiques du répertoire, se divertissant à arpenter la scène, en corset, jarretelles, bas noirs et bottines vernies, sans réussir à encanailler sa fine voix ni ses petites mains aux auriculaires déliés. Le tout, merveilleux de précision, de virtuosité, de sûreté — mais « sentant

l'huile », comme disent les peintres, et manquant de ce prime-saut naïf dont rayonnait jadis le museau blagueur d'Armande Cassive...

Eh bien! non. Ce n'était pas à la Comédie-Française, mais à Marigny, avec Dacqmine, Desailly, Eléonore Hirt, avec André Brunot, avec Jean-Louis Barrault, Jean-Pierre Granval, Simone Valère, enfin avec Madeleine Renaud... Madeleine, Madeleine, savez-vous que nos personnages nous suivent? Savez-vous que lorsque vous entrez en scène, c'est aussi, et toujours, avec vous, Araminte, Cécile, Agnès, dona Musique, Rosette et Alcmène... C'est elles toutes que vous aventurez dans le débraillé des rencontres vaudevillesques, ce sont leurs précieuss images — les vôtres — que vous saccagez par ce mélange dans nos mémoires. On vous en applaudit, et je vous applaudis avec les autres, mais je ne m'y habitue pas...

Dussane.

Nous irons à Valparaiso, 4 actes de *Marcel Achard* (Athénée). — La mort inexpliquée d'une épouse gênante, le couple d'amants amené en cour d'assises, et ce procès changé par la royale fantaisie de l'auteur en une irrésistible suite des « Tribunaux comiques ». Les amants acquittés — bien sûr — iront à Valparaiso, comme dans la chanson... et nous irons longtemps à l'Athénée.

Dommage qu'elle soit une prostituée , adapt. de *John Ford* (Théâtre Verlaine). — Dommage aussi que nous soyons des snobs du théâtre élizabéthain, et des snobs timides par surcroît. La pièce de Ford comporte quelques scènes d'une belle frénésie, mais son principal attrait actuel, semble-t-il, est de chanter l'inceste, et d'avoir un gros mot dans son titre. On n'a pas osé le gros mot, et l'inceste a été plutôt crié que chanté. Cela ne nous fera oublier ni Shakespeare ni Lawrence Olivier.

L'Annonce faite à Marie — nouvelle version — de *Paul Claudel* (Théâtre Hébertot). — Il ne semble pas que cette interprétation — après tant d'autres, ait ajouté grand'chose à la gloire d'une œuvre maintenant connue de tous. La « grâce » claudélienne a ses élus, qui ne sont pas nécessairement ceux des salles professionnelles, mais plutôt, çà et là, sur d'humbles tréteaux, des enfants très simples et très croyants qui ont, sur beaucoup d'acteurs aux noms rutilants, l'avantage, en cette occasion, de savoir de quoi ils parlent.

CINEMA

HISTOIRES D'ESPAGNE, VARIATIONS MARXISTES, ET QUELQUES RAISONS D'ESPERER DANS L'AVENIR DU CINEMA FRANÇAIS. — Evidemment, depuis André Gide, Paul Valéry, Jean Paulhan et Maurice Saillet, personne ne lit plus *Ruy Blas* dans le feu consumant de l'enthousiasme, et l'unanimité est faite de longue date pour ne voir dans le théâtre de Victor Hugo qu'un témoignage historique sur la libération de l'alexandrin. Dans la brochure qui accompagne et explique le film — « une collaboration étincelante, Danielle Darrieux, Jean Marais, Jean Cocteau et Victor Hugo », — nous apprenons que le co-auteur a rencontré sa plus haute difficulté dans la besogne de déversification : mais c'est aussi, on le peut bien croire, cela pré-

cisément qui l'a le plus amusé. Soit. Pierre Berger nous a enseigné que Jean-Paul Sartre, collégien, traduisait La Fontaine en alexandrins. Ces jeux sont assez amusants en effet. Il n'est que de se demander s'ils justifient d'investir des capitaux et s'ils portent témoignage de l'esprit parisien devant les foules de Chandernagor et de Valparaiso. Il se trouve, Dieu merci, que l'original n'appelle pas une piété exigeante, et il se trouve que la vulgarisation est habile. Un peu trop vulgaire toutefois, pour des raisons qui tiennent à quelques répliques malheureuses du prosateur, et qui tiennent surtout à l'invraisemblable Mlle Darrieux. Non, la robe ne fait pas la reine. Jean Marais, en revanche, aime, ferraille, se confesse, voltige, monte à cheval et s'empoisonne, avec brio, charme, panache, et l'intelligence plastique du comédien doué. Je ne lui ferai que le reproche de manquer de conviction dans la tirade : « Bon appétit, messieurs! » Mais plus qu'un film de Jean Marais, *Ruy Blas* est un film du décorateur Wakhévitch. C'est lui, certes, qui lui confère son intérêt le plus constant. Au total, un film honorable, honorablement découpé, honorablement mis en scène par Pierre Billon, et auquel il ne manque qu'une autre étoile féminine et une ligne dramatique plus fermement dessinée pour être tout à fait ce qu'il se voulait sans doute. Mais d'une si prodigieuse inutilité!

Un autre film historique, un autre film de décorateur et de costumier, était, en même temps que *Ruy Blas*, projeté sur les écrans parisiens. C'était la *Reine morte*, conçu (avec quelques différences capitales) selon le thème dont Montherlant s'est servi, voici quelques années. C'était encore le premier film portugais soumis aux publics de France. A la vérité, il aurait été tourné en Espagne. Je ne sais. Je ne crois pas que ces choses doivent influencer le jugement du critique. Des confrères en ont pensé autrement, avec cette partisanerie qui ne se distingue guère de la malhonnêteté. Pour ma part, je l'avais vu à Bruxelles, et je l'ai revu avec un intérêt accru. J'aimerais que sa carrière fût assez heureuse pour permettre la sortie générale en France d'un autre film portugais, *Camoëns*, qui, voici deux ans, fut projeté à Cannes, et dut essuyer là un camouflet qui ne donnait pas une haute idée de l'indépendance du jury (un prix ayant été décerné à chacun des pays compétiteurs, sauf au seul Portugal). L'un et l'autre sont signés par le metteur en scène Leitao de Barros, l'un et l'autre sont tirés de l'histoire nationale, l'un et l'autre ont des mérites de plastique formelle, où le décorateur a beaucoup de part, l'un et l'autre sont d'une rare et méritoire noblesse d'inspiration. A la différence de mon ami Charensol, je préfère la *Reine morte*, où l'éloquence du verbe (sinon, hélas! celle de la musique) tient une moindre place, et où sont mieux venues les transitions qui escamotent les années intermédiaires. Non que, même dans la *Reine morte*, tout soit à louer. Outre la musique souvent intem-

pestive, je réprouve que le film rappelle tantôt les *Visiteurs du soir* et tantôt Eisenstein (il est vrai qu'il ne s'agit pas de plagiats : les dates que me communique un confrère portugais, M. Alves Costa, concernant le tournage de la *Reine morte* et les sorties générales des œuvres auxquelles elle fait penser, sont clairement probantes sur ce point) ; je réprouve encore le jeu des comédiens qui parfois tombe dans le mauvais registre de la Comédie française (l'un d'eux, chose curieuse, est le sosie de Charles Maurras), et des maquettes qui se décèlent à l'œil le plus profane, et généralement un manque de réalité sensible. Mais le découpage est habile, les décors, comme je l'ai dit, excellents, et le sujet admirable, et la séquence de l'assassinat de la reine est très bien conduite, et assez merveilleuse, au double point de vue du montage et de la mise en scène proprement dite, et le film, en plusieurs endroits, atteint à la grandeur. J'ajoute avec joie la province portugaise à mon univers cinématographique.

Siréna est le film lauréat du festival de Venise, où je l'avais manqué de quelques jours. Il vient d'une tout autre latitude, de la géographie et de l'histoire. Il porte témoignage sur la résistance de la minorité tchèque à l'oppression de l'empire austro-hongrois; l'action se situe à la fin du siècle dernier dans une petite ville minière; le conflit social double et amplifie le conflit ethnique. On peut donc voir dans ce film comme une tentative de propagande indirecte, et qui ne va pas sans rappeler les psychotechniques russes, mais discrète par comparaison, et fort vraisemblable dans le ton (pour la *vérité* de cette peinture sociale, je n'ai pas de compétence). C'est ainsi qu'on n'y remarque rien qui se puisse comparer aux sentinelles du film russe *L'arc-en-ciel* (très bon, d'autre part), qui faisaient le pas de l'oie *dans la neige*. Les interprètes jouent vrai, bien qu'un peu lourdement, à la manière slave. La technique me rend le souvenir d'une adolescence qui me fuit. On pense à Pabst et à Murnau. C'est l'arrière-garde de l'avant-garde. La construction dramatique est la faiblesse de ce film dont, au rebours de la *Reine morte*, la musique est le point fort. Plusieurs scènes sont émouvantes. Quant à savoir pourquoi cette œuvre honorable fut couronnée à Venise, je me récuse.

Les *Frères Bouquinquant* s'inscrivent aussi dans l'univers de la dialectique marxiste, sous les apparences extérieures d'un fait divers transposé d'un roman de Jean Prévost. Voici le fait divers : le patron concessionnaire d'un ponton-grue, amarré au quai de Grenelle, épouse une bonne, sage petite paysanne venue du Nord et qui s'ennuie dans la grand'ville. Il boit et il la bat. Le ménage se désunit peu à peu. Survient alors le frère du mari qui est mécano. Celui-là est un prolétaire sérieux, qui ne balance pas entre deux classes, qui travaille et gagne sa vie. Il console la petite. Le mari est de plus en plus ignoble. Un enfant naît, dont le

mécano est le père. Une discussion violente éclate entre les deux hommes au sujet de cet enfant. Le mari, dans le cours de la bagarre, est jeté à l'eau par son frère. Il se noie. La jeune femme déclare qu'elle est la coupable et qu'elle a agi en état de légitime défense. Elle est acquittée. Elle vivra heureuse avec l'enfant et le père de l'enfant. Voici maintenant où s'insère la dialectique. En prison préventive, la jeune femme subit l'influence du prêtre, de tendances jansénistes, auquel elle se confesse. Il exige d'abord qu'elle dise la vérité au jury; puis consent qu'elle mente, mais dans un esprit de charité pure, et à la condition que, dans le cas d'acquittement, elle refuse de revoir son amant. Ce qu'elle promet. Mais, on l'a vu par le récit du fait divers, elle brise sa promesse. Le bonheur est en ce monde.

Dialectique marxiste? Dialectique matérialiste, quant au schéma général, mais parsemée d'allusions transparentes, qui prolongent le débat sur un autre terrain (avant de gérer un ponton-grue, le mari veule, alcoolique et méchant, était employé à la surveillance chez Renault; l'amant, garçon intègre, travaille à la construction d'un barrage, avec la joie de qui contribue à l'équipement du pays; les trois garces dont, en préventive, la jeune femme est la victime, sont des bourgeoises corrompues, échouées là qui pour trafic sur l'or, qui pour avoir utilisé de faux points textiles afin « de donner du travail aux ouvrières »). On voit tous les périls esthétiques et dramatiques dans lesquels pareil film risquait bien de sombrer. Or, c'est son premier mérite de les éviter tous par une discrétion exemplaire. Les deux dernières images seules apportent la conclusion heureuse, et le grain de la propagande est déposé sans qu'on insiste, et rigoureusement en situation et sans aucun recours à la caricature. Ces vertus négatives sont assez rares pour qu'on les célèbre selon leur haut mérite. Le film en comporte d'autres encore. A la vérité, il serait irréprochable s'il n'était si lent et s'il ne comportait, selon moi, une erreur de construction, qui est d'avoir longuement raconté, en son milieu, le fait divers lui-même, entre un début qui va du commissariat à la prison et la fin que j'ai dite. C'est comme un autre film inséré dans le film. J'aurais aimé que les auteurs eussent opté là pour une construction plus nerveuse, plus serrée, et surtout qui eût fait plus allégrement appel à l'ubiquité du cinéma, que Jean-Paul Sartre a raison de célébrer. Au total, ce qu'il faut surtout louer, c'est l'unité de ton, à laquelle l'interprétation contribue dans une très grande mesure.

C'est encore le mot irréprochable qui me paraît s'appliquer le mieux aux comédiens. En outre, Madeleine Robinson est émouvante. Est-ce le meilleur film de Louis Daquin? Je ne le crois pas. Je préfère *Nous, les gosses*, qui est, selon moi, d'une plus libre sensibilité. Roger Vailland a participé à la construction et écrit les dialogues. Il a conquis, pour ce coup d'essai, la juste

estime de la critique, et je suis sûr qu'il fera beaucoup mieux encore. L'opérateur Louis Page n'a pu qu'occasionnellement déployer son haut talent, mais il l'a fait avec une sûreté qui donne (en particulier dans les scènes du ponton-grue) le relief visuel dont le film sévère a grand besoin, et cela sans forcer le ton. Quant au débat posé par le film, je n'en dirai rien, si ce n'est que j'envie les certitudes des autres.

La Dame d'onze heures est à peu près le contraire des *Frères Bouquinquant.* C'est, pour la mise en scène, le film d'un documentariste, qui commit naguère le regrettable *Roi des resquilleurs* et qu'on avait un peu oublié. Il se nomme Jean Devaivre. Son mérite propre éclate dans vingt traits visuels bien venus. Mais il me semble que J.-P. Le Chanois, adaptateur d'un roman de Pierre Apestéguy que j'avoue ignorer, a apporté une brassée d'idées amusantes à son collaborateur technique. Il me semble enfin que les deux hommes ont travaillé en étroite et intelligente coopération. Ainsi ont-ils réussi un divertissement policier sans longueurs, de ton allègre et désinvolte, et peuplé de trouvailles qui enchantent et qui ne sont pas loin de désarmer l'esprit critique. Plusieurs morceaux de montage rapide ont été utilisés dramatiquement avec un plein bonheur (le défilé des témoins, par exemple). Le générique lui-même est prétexte à nouer intrigue, comme dans *Hellzapoppin* (si l'on peut parler d'intrigue à propos de ce dernier film). L'accélération et le ralentissement du rythme prennent souvent une valeur dramatique. On a même eu l'idée excellente de conjuguer le retour en arrière dans le temps avec la marche inversée des images. Découpage, montage, et même dialogue, font que ce film est d'une richesse technique et d'une allégresse de ton telles qu'on souhaiterait qu'il fût donné à décortiquer à quelque élève doué de l'*Institut des Hautes Etudes Cinématographiques.* Je ne vais donc pas grogner, quand j'y ai pris tant de plaisir. Je regrette seulement que le prétexte de ce divertissement ne soit pas bien vraisemblable. Cela même, à vrai dire, importerait peu. Il n'est que d'accepter le parti pris de désinvolture des auteurs. Je le fais volontiers. Mais puis-je aller au delà de cette remarque élémentaire, et déplorer que tant de fils soient noués, qui ne sont pas, ou ne sont pas explicitement dénoués, et qu'ainsi notre plaisir soit gâché à la réflexion? Même cette dernière objection ne me retiendrait guère s'il était fait à l'humour une place plus éminente encore. Après tout, le grand Renoir tourna naguère un policier incompréhensible, mais de si bon cœur, et où il avait accumulé tant de signes de complicité, comme s'il prévoyait l'éclosion future des ciné-clubs, qu'on ne peut aujourd'hui le voir ou le revoir sans une sorte de reconnaissance. Sur quoi je confesse avoir oublié jusqu'au titre (pourquoi le critique, qui est soumis à la loi des autres, et qui réapprend péniblement, à ses tristes dépens, la vieille règle d'Oscar Wilde, d'après laquelle chaque

œuvre appelle et impose d'être jugée selon son point de vue propre et sa logique interne, n'aurait-il pas droit, lui aussi, aux vacances de la désinvolture?). Enfin, et pour cette *Dame d'onze heures*, ainsi nommée du nom d'une péniche, je regrette qu'un divertissement aussi frais et aussi heureux manque parfois de cet humour qui interdirait tout à fait d'en déplorer les articulations dramatiques les plus contestables.

Le meilleur humour du film, celui qui le décentre et aide à le faire accepter, réside dans l'interprétation, comme en marge du sujet, de l'excellent Jean Tissier, qui fut rarement aussi drôle, et rarement avec cette souveraine tranquillité. Pour les autres comédiens, je vois que mon ami Jean Thévenot (qui a fort bien dit, en quelques lignes ramassées, les points forts du film dans cet *Ecran français* où nous cohabitons) les proclame tous excellents. Cela me paraît appeler quelques commentaires sinon quelques réserves. La vedette féminine, Micheline Francey, manque encore de cette présence et de cette autorité dont Pierre Renoir joue presque excessivement : il est vrai qu'il est le prisonnier de son physique. Quant à Paul Meurisse, il a progressé encore. Il a, cette fois, renouvelé le personnage du gentleman-cambrioleur, mué en gentleman-détective. C'est un gentleman revu par le marché noir, c'est Arsène Lupin 48. Mais qui dit mieux? Etre, comme disent les bonnes gens, de son temps, ce n'est pas la vertu mineure du comédien.

S'il me faut chercher une improbable conclusion, au terme de cette excursion en zigzags, que ce soit pour saluer la renaissance d'une honnête qualité moyenne dans le film français. A cet égard *Ruy Blas*, la *Dame d'onze heures*, les *Bouquinquant*, sans parler de *Paris 1900* (dont j'ai dit déjà l'extrême habileté et l'importance historique), de *Route sans issue* et des *Dernières vacances* de Roger Leenhardt, auxquelles je vouerai ma prochaine chronique, apportent un nombreux témoignage qui, espérons-le, est mieux que l'effet d'une coïncidence.

Jean Quéval.

Notorious et Spellbound. — Qui saurait dire la part de création qui appartient au metteur en scène quand il n'est que metteur en scène? Cette question s'impose avec une force accrue quand il s'agit d'Hollywood, où il est de règle (quand en Europe, et singulièrement en Angleterre, cela n'est plus que l'exception) que le metteur en scène (qu'on nomme le directeur) vienne donner le premier tour de manivelle pour ainsi dire sans avoir pris connaissance du scénario. Cette première question, d'autre part, en appelle une seconde. Comment expliquer que le metteur en scène fasse illusion — fasse, veux-je dire, figure de créateur — et qu'on puisse dire (par exemple) : le film de Fritz Lang, le film de John Ford, le film de William Wyler, le film d'Alfred Hitchcock, et se faire entendre? C'est Alfred Hitchcock, Anglais d'Hollywood, qui m'incite aujourd'hui à cette réflexion. La réponse, quant à lui, tient à ceci : je crois, qu'il sait, comme personne d'autre de nos jours, s'affirmer le maître de l'ambiguïté. Il ajoute au simple policier, au simple film à sensation, au *th iller*, cela : l'ambiguïté des personnages, qui, par les seuls méri-

tes, peut-être, d'un bon découpage technique (s'il y prend part) et d'une bonne direction des comédiens, donnent la consistance psychologique qui fait généralement défaut au roman-policier-problème-d'échecs où la nécessité du mouvement et celle de répartir un éclairage égal sur plusieurs suspects interdisent, justement, la psychologie. On savait cela depuis l'*Ombre d'un doute* et *Soupçons*. *Notorious* (qui est l'un des sommets de la rhétorique cinématographique) et *Spellbound* le confirment. Dommage que *Notorious* soit si infantile, dommage que *Spellbound* (policier psychanalytique) soit si insensible, et parfois côtoie le ridicule. Ingrid Bergman, la vedette suédoise de l'un et de l'autre films, a été célébrée comme une nouvelle Greta Garbo. Quelle sottise! Cette Scandinave, ensemble placide et sensible, cette bonne comédienne merveilleusement photogénique, est dépourvue à un point incroyable d'ombre et de mystère. C'est l'anti-Greta Garbo. La nouvelle Greta Garbo, si l'expression pouvait avoir un sens, ce serait l'Anglaise Ann Todd dans le *Septième voile*.

La blonde incendiaire. — Comment une toute jeune fille, excentrique et garçonnière, atteint à la gloire, et d'être célébrée, à Broadway, où elle est successivement l'étoile d'un *chorus girls* et l'animatrice d'un cabaret, parmi les plus éclatantes lumières de la ville; comment elle rencontre et perd le garçon qu'elle aime et qu'elle a connu dans le cirque où elle était écuyère à l'époque de ses débuts; comment elle le retrouve après qu'il ait fait faillite comme producteur de cinéma muet; comment enfin elle se retire, le laissant sur un lit d'hôpital, après qu'il eût tué, en état de légitime défense, deux gangsters, et sachant qu'il sera condamné à plusieurs années de prison, et alors qu'elle n'a plus, comme l'en a prévenu son docteur, elle-même, que quelques mois à vivre. C'est le scénario. La fin, de pur mélo, si l'on veut, et réalisée avec une discrétion habile (l'héroïne disparait à travers plusieurs portes, grâce au truquage de la transparence, et nous pouvons imaginer son destin dernier). Pour le reste, le scénario est un scénario-prétexte, et qui en vaut un autre. Sa force est de puiser dans une autobiographie; sa faiblesse, de sacrifier à la convention de l'idéalisme yankee, la représentation des moyens probables et éternels par quoi les jeunes filles excentriques atteignent à la gloire de Broadway. Mais, à partir de ce prétexte autobiographique, j'ai aimé la joie de vivre qui anime ce film, qu'on peut dire moyen, et même lent et sentimental, et même vulgaire si l'on veut, mais où j'ai pris, et où les spectateurs du *Colisée* ont, ô Claude Roy, pris plaisir à l'Amérique. Beaucoup de gags, beaucoup de mots. Une satire amusante du *western* muet. Un excellent numéro de pianiste noir. Deux plans où s'exprime, tangiblement et longuement, à travers le paysage qui défile et le discret contrepoint sonore, ce qu'on nommera la durée ferroviaire. Une première partie, sur les rodéos et les cirques, qui est du bon reportage rétrospectif. Et, surtout, une meneuse de jeu amusante et enjouée en la personne de Betty Hutton. Tel est le non-négligeable apport de cette « blonde » en effet assez « incendiaire ». — J. Q.

RADIO

A PROPOS DES REVUES DE PRESSE. — Je connais un speaker étranger qui porte beaucoup d'amour à la langue française. C'est une des langues de son pays. Il avait l'air bien sombre, l'autre soir. « Pas un, me dit-il, pas un qui n'écrive *à sa guise* quand il veut dire *à son gré*, qui sache que *guise* ne veut guère dire autre chose que *façon!* — Ce serait à voir. — Mais l'inflation! Aujourd'hui tout artiste est vedette, toute relation est ami, tout représentant est ambassadeur. Elle a gagné la langue. — Par exemple? — Les meilleurs le donnent, le mauvais exemple. Bientôt tout le monde écrira à la suite de M. François Mauriac, *aussi grand qu'il soit*. — Eh bien? — *Aussi* n'est pas synonyme de *si*, et *aussi grand qu'il soit* est un solécisme. — Bossuet, Jean-Jacques en ont

fait. — En courant. Leurs soleils ont gardé ces petites taches. La plus belle plume du monde ne saurait rendre français ce qui ne l'est pas. — Mais l'inflation? — *Aussi* pour *si*, n'en est-ce point? — Hum! — Autre exemple. Il y a *si grand qu'il soit* et, d'autre part, *pour grand qu'il soit :* on écrit aujourd'hui *pour si grand qu'il soit.* Je l'ai lu plus d'une fois dans le *Monde* lui-même, qui se pique de délicatesse. — C'est tout? — Oh! je n'en finirais pas. Tenez! qu'est-ce que ça veut dire : *quoi qu'il en ait?* On voit d'où il vient. De *malgré qu'il en ait* (j'ai lu une fois je ne sais plus où *mal ou bon gré qu'il en ait*, qui est plaisant et fort bon); mais il n'en a pas pris, il ne saurait en prendre le sens. Je demande à M. Emile Henriot, qui écrit, et dans le *Monde :* « La religion de l'humanité pure et simple, à laquelle aboutit M. Camus, est un héritage chrétien, quoi qu'il en ait », je lui demande, non pas ce qu'il a voulu dire, mais ce que veut dire ce qu'il a écrit. Et figurez-vous que j'ai eu à lire cette phrase au micro! C'est pourquoi je ne l'ai pas oubliée. — Vous contribuez, malgré que vous en ayez, à propager le mal. » Il eut un malin sourire. « Non point, repartit-il. Je corrige. — Oh! — Ce débat est cornélien, comme dirait Topaze. Quand je lis au micro des textes anonymes, les bulletins d'informations par exemple, je ne fais pas conscience de remplacer le pesant *s'attendre à ce que* par *s'attendre que*, l'impropre *par ailleurs* par *d'autre part*, l'affreux *par contre*, cher à Gide, par *en revanche...* Mais les revues de presse, c'est mon cauchemar. On cite, vous comprenez, on donne le nom du signataire. Le diable est que ces articles signés sont en général fort au-dessous des dépêches anonymes, j'entends pour la langue. —Alors? — Alors je débats en secret, et parfois... Les guillemets, certes, me sont sacrés, *sed magis amica gallica.* »

Un si gros aveu appelait un silence. « Je vois, repris-je après quelques instants, que votre métier n'est pas de tout repos. » Son visage s'éclaira. « Je n'ai pas à lire que des revues de presse, comme dirait... — Tout le monde. — Je lis actuellement, deux fois par semaine, dans une émission dite éducative, de fort belles pages. Et je vous le dis tout bonnement : quand on a une bonne voix, il est agréable de lire tout haut de bonnes choses. Simplement, comme pour soi. On voit, par le *Journal* d'André Gide déjà nommé, quel plaisir il a pris toute sa vie et sans doute il prend encore à lire à haute voix pour deux paires d'oreilles, dont les siennes, ou un petit cercle familier. Quelque chose me dit qu'il y a trouvé le meilleur moyen de se désinquiéter; l'inquiétude n'est bonne que comme adversaire. Vous vous rappelez ce que Bergson a écrit de la lecture à haute voix? — Vaguement. — Il tient qu'elle permet de « s'approprier jusqu'à un certain point l'inspiration de l'auteur ». L'enfant y trouvera grand profit, même s'il ne comprend pas. Car « avant l'intellection proprement dite, il y a la perception de la structure et du mouvement ». Bergson va jusqu'à trou-

ver « une certaine analogie » entre l'art de lire à haute voix et l'intuition. « Dans la page qu'elle a choisie du grand livre du monde, écrit-il, l'intuition voudrait retrouver le mouvement et le rythme de la composition, revivre l'évolution créatrice. » — Qu'en pensez-vous? — Qu'il est vrai. Je l'éprouve quotidiennement. La mauvaise prose, vous en avez été témoin ce soir, m'abat, m'avilit. Ah! si vous m'aviez rencontré samedi dernier! J'avais eu à lire le parallèle de Washington et de Bonaparte. — Des *Mémoires d'Outre-Tombe?* » Il se prit à réciter : « Les rois d'Egypte plaçaient leurs pyramides funèbres... » Il disait si bien, si net et simple, que je le laissai achever. « Et alors? — Alors, pendant vingt-quatre heures, j'ai trouvé le monde harmonieux et j'ai été serein comme un dieu. Et j'ai l'impression que la même chose est arrivée à tous ceux qui m'ont écouté lire cette page-là. — Avouez que vous aimez votre métier. — Même avec beaucoup de servitudes, un métier, s'il a parfois un peu de grandeur, est un beau métier. — A la bonne heure! »

A. Dubois La Chartre.

ARTS

On dit que l'œuvre d'art est la chose du monde qui entend le plus de sottises! Il serait vain d'essayer de contredire une pareille affirmation. Les œuvres d'art entendent sans doute beaucoup de stupidités, du seul fait que, devant elles, la plupart des gens se croient obligés de parler d'eux-mêmes. Mais elles n'entendent pourtant pas seulement que des bêtises. Elles recueillent aussi quelques maîtres-mots qui peuvent servir de clef à la mentalité de toute une époque. Essayons donc d'écouter ce que disent les visiteurs de ces grandes Expositions d'Art Ancien où se pressent maintenant de si vastes foules. Comment ces visiteurs expriment-ils leur admiration? Que disent-ils devant ces statues et ces tableaux? De quelle façon témoignent-ils de leur délectation et de leur enthousiasme?

Leur plus haute louange ne consiste pas à dire : « que c'est beau... » ni : « que c'est fort... » ni : « que c'est humain... » mais : « que c'est moderne! » Que ce soit devant des tapisseries du XV[e] siècle, tissées sur le bord de la Loire, dans quelque atelier itinérant, pour servir de décor à de hautes salles qui ne ressemblent à aucun des vaisseaux que nous habitons aujourd'hui, ou devant des miniatures d'un ancien manuscrit enluminé pour le plaisir d'un Roi, ou devant un Titien ou un Velasquez fait pour orner des demeures princières, aussi bien que devant un Vermeer ou devant un Rembrandt, l'admiration des hommes de notre temps s'exprime le plus souvent par cette simple exclamation :

— Que c'est moderne!

Il y a sans doute une grande naïveté — et, peut-être aussi une grande suffisance — dans ce jugement. Pour ma part, je ne l'entends jamais — et je suis contraint de l'entendre bien souvent — sans ressentir aussitôt un certain mouvement d'humeur que je n'arrive pas toujours à garder secret. Mais les mouvements d'humeur ne servent à rien, en dehors de l'existence quotidienne dans laquelle ils peuvent avoir une certaine efficacité. Il faut bien s'arranger avec les fâcheux! Quand il s'agit de comprendre, il vaut mieux rester de sang-froid... Que peut donc signifier, objectivement, cette louange passe-partout : « que c'est moderne! » qui remplace aujourd'hui la plupart de tous les autres jugements de valeur?

Il est trop clair que le plus grand nombre de nos contemporains confondent ici ce qui est « moderne », avec ce qui a résisté à l'usure du temps. Tout ce qui se met en résonance avec leur sensibilité, tout ce qui s'impose à eux, tout ce qui a de l'autorité et de la présence, tout ce qui leur paraît contenir un élément de beauté, leur paraît « moderne » du même coup.

Cette définition s'applique, en effet, aux œuvres les plus diverses et les plus contradictoires. De l'extrême acuité de l'œil sur le plus infime détail, à l'extrême simplification de la vision colorée — de Vermeer au Titien des dernières années, par exemple — tout est moderne, au jugement de beaucoup de gens de notre époque. Modernes les décors précolombiens, modernes les statues grecques de haute époque, les miniatures du XVe siècle, les toiles des Caravagesques, des Maîtres de la Réalité; moderne l'extrême raffinement de la forme et du contour, moderne aussi l'extrême vibration de l'enveloppe de lumière; moderne tout ce qui n'est pas caduc; moderne tout ce qui, pour notre sensibilité, notre goût et notre intelligence, a su résister à l'épreuve de la durée! Moderne, en un mot, tout ce qui est dans l'ordre d'une beauté durable!

Une pareille définition suppose, en premier lieu, qu'il y a un moment où l'art est enfin devenu ce qu'il devait être et qu'il existe une sorte de seuil au delà duquel on entre dans la « modernité », c'est-à-dire dans la vérité de la création plastique. Ce jugement implique donc que l'Art se développe dans le sens d'un progrès continu et que nous nous trouvons à l'extrême pointe de ce progrès. Ce qui est une extravagante affirmation, qu'il vaut mieux ne pas formuler d'une façon claire, car elle est assez périlleuse à soutenir!

Mais sans aller jusqu'à cette affirmation d'ensemble, un pareil jugement aboutit nécessairement à des formules dans le genre de celle-ci :

— L'art commence à...

Formule que l'on peut varier à l'infini, dans le temps et dans l'espace. L'art peut commencer à n'importe quel moment et

n'importe où. Il suffit d'isoler un simple détail pour donner naissance à toute une théorie, qui vaudra ce que vaut l'ingéniosité et la science de son inventeur ou même, parfois, la profonde conviction qu'il peut porter en lui.

On peut dire n'importe quoi sur ce sujet! L'art peut commencer à l'époque des cavernes, mais il peut s'arrêter à un moment donné, pour reprendre à n'importe quel autre, au gré du commentateur! Il peut, par exemple, commencer à l'époque des cavernes, pour s'arrêter après Giotto et reprendre seulement avec l'art non figuratif. Il n'est rien qui ne puisse se soutenir, à cet égard-là. Quelle extraordinaire collection pourrait établir un éditeur d'art ingénieux, sous le titre général de : « L'Art commence à... » en confiant à deux ou trois cents critiques les deux ou trois cents volumes qui pourraient le composer. Toute l'histoire de l'Art y pourrait passer, dans un ordre rigoureusement chronologique, avec planches à l'appui comme il se doit.

En attendant le triomphe d'une collection systématique conçue pour répondre à cette façon de voir, tous ces découvreurs du moderne dans l'ancien se bornent à vous traîner devant les toiles des maîtres. Un doigt pointé vers quelque infime détail, ils vous disent d'un air triomphant :

— Degas? Renoir? Picasso?

— Bien sûr! dit-on, à la fois convaincu et résigné.

C'est assez pour que l'on puisse nous parler de la découverte des origines de l'art!

Il faudra regarder de plus près, un mois prochain, ce que cache cette façon de considérer l'œuvre d'art.

André Chamson.

Florilège de Notre-Dame, par *Renée Zeller* (Editions de l'Arc, in-8° (15×22) 143 pages, 36 reproductions en lithographie, couverture cartonnée avec reproduction en couleurs). — Ce petit livre très bien présenté associe en une formule heureuse œuvres d'art et textes littéraires conçus à la gloire de la Vierge Marie. Citations très variées : de saint Epiphane à Claudel en passant par les « miracles » du Moyen Age; le « Stabat Mater » traduit, et fort joliment, par Remy de Gourmont. Quant aux images, il y a là quelques joyaux, surtout de l'Ecole française (voir en particulier p. 2 et p. 90). Renée Zeller a surtout fait son choix parmi les œuvres du Moyen Age et les peintres « primitifs », d'où l'accent méditatif du livre.

Les reproductions sont excellentes. On peut aimer moins la présentation de la couverture. — M. M.

Feuilles et Fleurs, photographies de *Pierre Auradon* (Editions Vincent, Fréal et Cie). — Pas de texte. 54 photos 24×30 en pleine page. C'est tout le printemps, toute la joie de la lumière et de la beauté végétales qui sont venus nous réchauffer l'âme au cœur de l'hiver. M. Pierre Auradon (que les lecteurs du *Mercure* connaissent déjà comme poète) n'a pas seulement une mise en pages, un art de la composition presque toujours parfaits : il réussit la transposition en noir et blanc des couleurs les plus délicates, celles de la nature végétale. Des jeux de feuilles, de vrilles et d'ombres lui donnent prétexte à de frappants effets de décoration. Il démontre une fois de plus que l'objectif, pour qui sait s'en servir, et contrairement à un préjugé tenace, est l'un des outils les plus souples que puisse manier un artiste. — S.

MUSIQUE

LA MARECHALE SANS-GENE (*Théâtre du Châtelet*). — VIOLETTES IMPERIALES (*Théâtre Mogador*). — LES MALHEURS DE SOPHIE (*Opéra*). — L'AME HEUREUSE (*Opéra-Comique*). — Il était surprenant que *Madame Sans-Gêne* n'eût point été déjà mise en opérette : le personnage historique de la maréchale Lefebvre, revu et corrigé par Victorien Sardou et Emile Moreau, offre plus d'un trait commun avec la fille de Mme Angot, et ses propos, vrais ou supposés, sont excellente matière à couplets. On comprend donc bien que M. Maurice Lehmann, directeur du Châtelet, ait choisi, entre autres héroïnes populaires, la duchesse de Dantzig pour lui offrir l'hospitalité de son théâtre pendant de longs mois. Les fastes du Premier Empire devaient tenter le fastueux metteur en scène qu'il est. Et comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même (à condition d'être habile en la matière), M. M. Lehmann, avec la collaboration de M. Albert Willemetz pour les couplets — un maître en cette spécialité — a donc adapté la pièce dont maintes reprises n'ont point épuisé le succès. Devenue *La Maréchale Sans-Gêne, Madame Sans-Gêne* a pris du galon. Je veux dire que la vaste scène du Châtelet, les traditions de la maison, permettent et exigent de grands tableaux, riches de figuration, de cortèges, de ballets, et même d'une chasse à courre. Le miracle est qu'un tel déploiement de toutes les ressources du décorateur et des machinistes ne s'exerce jamais au détriment du goût. C'est varié comme *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours* et féerique au moins autant que *Le Pied de Mouton*, dont les splendeurs faisaient écrire à Théophile Gautier : « C'est une merveille, un prodige, un éblouissement, un rêve dépassant tous ceux de l'opium et du haschich. »

Je songeais à ce qu'aurait pu dire le bon Théo s'il avait vu ce que nous avons contemplé de nos yeux au Châtelet! Mais lui qui, en dépit de la fameuse boutade, aimait la musique — à condition qu'elle fût bonne — aurait trouvé, pour louer la partition de M. Pierre Petit, des épithètes et des métaphores plus brillantes encore. Car c'est ce qui nous intéresse surtout ici : l'opérette à grand spectacle du Châtelet est un succès pour le jeune compositeur encore pensionnaire de la villa Médicis où il est entré lauréat du concours de 1948. La qualité de sa cantate *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, attirant sur lui l'attention de la critique, lui a valu la commande de cette partition d'opérette. Lui aussi a fait un beau rêve... Mais il a mérité son heureuse fortune. Sa musique révèle mieux que les dons ordinaires (et pourtant rares) du musicien-né : on devine en l'écoutant qu'elle a pour auteur un fin lettré. Et on ne se trompe pas : M. Pierre Petit est diplômé d'études supérieures de grec, et nous lui devrons bientôt une édition critique des textes d'Aristoxène de Tarente. Ceci ne

l'empêche pas d'avoir conservé, en dépit de cette science, les qualités de fraîcheur et de jeunesse, d'émotion spontanée dont témoigne son invention mélodique. Voilà de vraie et saine musique gaie, de la musique qui, sans rien devoir aux illustres devanciers, évoque irrésistiblement, par sa tenue, et Chabrier et Messager. M. Pierre Petit inscrit son nom dans la lignée des mainteneurs de la tradition française.

On est heureux de le constater : un pareil événement est assez rare. Les directeurs s'adressent le plus souvent aux spécialistes éprouvés qui se chargent d'appliquer les recettes habituelles. Tout en se gardant d'innover, M. Pierre Petit a montré une originalité du meilleur aloi. Ce qui lui appartient en propre, son style, il n'a pas eu besoin, pour le faire remarquer, d'user de moyens tapageurs. Il écrit « comme tout le monde » (j'entends tout le monde qui sait écrire), mais il en va de la musique comme de la langue, et c'est d' « un mot mis en sa place », c'est d'une inflexion, c'est d'un de ces riens où se révèle un tempérament d'artiste, qu'elle tire son pouvoir, sa séduction. Le compositeur qui a écrit le délicieux air de Marie-Louise, est un musicien de théâtre à qui l'on peut faire confiance. Et je ne crois pas qu'il soit de ceux qu'un premier succès grise, et qui en restent là. Il fera, il a déjà fait des jaloux : c'est bon signe.

L'opérette de Mogador — *Violettes Impériales*, tirée du film d'Henry Roussel — est aussi luxueusement montée : de Séville à Compiègne et aux Tuileries, le spectateur est conduit bon train sur les pas de Mlle Eugénie de Montijo qui devient en route Impératrice des Français. MM. Paul Achard, René Jeanne et Henri Varna se sont chargés d'agrémenter le chemin d'épisodes et de couplets dont M. Vincent Scotto a écrit la musique. L'auteur de chansons devenues très vite populaires a fourni ce qu'on attendait de lui; une musique dont la qualité n'est pas toujours de premier choix, mais qui est allante et qui, dès la reprise du refrain, entre dans la mémoire. Il y a loin du Châtelet à Mogador... La bouffonnerie franche de certains « gags » fait passer l'invraisemblance du scénario. Et puis l'ingéniosité des trucs (une église qui, grâce à la scène tournante, pivote sur elle-même de telle sorte que l'on passe du parvis à l'autel en suivant un cortège — une bombe lancée sous les roues d'un carrosse, les tableaux vivants inspirés de Winterhalter), ne laissent guère le loisir de réfléchir.

A l'Opéra, un nouveau ballet de M. Jean Françaix permet à l'école de danse de montrer la qualité de son enseignement. M. Georges Fells en a tiré l'argument du roman fameux de Mme de Ségur, *Les Malheurs de Sophie*. Aussi, voyons-nous d'abord un rideau rose — dû, comme les décors et les costumes, à Mme Valentine Hugo — rappelant par sa couleur et par les attributs dont il est orné, la collection si chère à la jeunesse, au moins à celle qui fut la nôtre. Si les enfants ont aujourd'hui

d'autres préférences, l'histoire de Sophie conserve néanmoins assez de fraîcheur pour amuser petits et grands. Et j'imagine qu'il est encore des fillettes qui n'ont rien de plus pressé que de scalper leur poupée et de lui arracher les membres. Il en est toujours de gourmandes et qui, victimes d'une indigestion, voient en cauchemar des diables leur offrir chocolats et boîtes de fruits confits. Le chorégraphe — M. Robert Quinault — a tiré bon parti de l'épisode de la poupée. Il a été moins heureux avec la scène de la tentation gourmande. Il s'est rattrapé dans le finale qui a pour théâtre une garden party; Sophie y sert le thé à ses amies et amis, mais ce thé, elle le prépare avec l'eau de la jatte au chien et le sucre d'un morceau de craie. Après quoi un bal déguisé et une chasse aux papillons viennent clore le spectacle. On y admire l'agilité des « enfants », futures étoiles de l'Opéra, à côté de la technique de quelques-uns de leurs aînés, M. Bari et Mlle Clavier.

La partition de M. Jean Françaix est juvénile elle aussi : elle date d'une quinzaine d'années, et elle a été composée par un musicien qui a tenu les promesses de ses débuts. Il y a dans ces pages d'orchestre de gentilles trouvailles de thèmes et de rythmes. L'orchestration est légère, ce qui est une qualité. Et si ce ballet ne fait oublier ni les *Jeux d'enfants* de Georges Bizet, ni les *Images*, de Gabriel Pierné, du moins possède-t-il des agréments faits pour plaire aux parents, tout autant qu'aux enfants.

L'Ame heureuse, à l'Opéra-Comique, a provoqué le départ de M. Henry Malherbe; mais ce n'est pas la musique qui fut en cause : la partition de M. Charles Koechlin est digne du musicien qui l'a signée. Si le ballet ne fait au théâtre qu'une carrière éphémère, nous retrouverons, il faut le souhaiter, *L'Ame heureuse* au concert sous forme de suite d'orchestre. Et, point distrait par le spectacle, on appréciera davantage la qualité mélodique des thèmes et la riche couleur d'une orchestration où se reconnaît la main d'un maître, celle à qui Gabriel Fauré confia le soin d'instrumenter la musique de scène de *Pelléas et Mélisande*, et à qui Debussy, pour les mêmes fins, laissa *Khamma*.

La chorégraphie de Mlle Janine Charrat prêtait à la critique par son manque de relief. Quelques trouvailles heureuses — une danse d'oiseaux rappelant l'envol, un pas de deux assez réussi — n'ont point suffi à l'imposer. Le cadre de l'Opéra-Comique convient assez mal, il est vrai aux ouvrages de ce genre, ce qui ne veut pas dire que les ballets y soient déplacés, mais bien que seules des œuvres comme la *Suite fantasque* (sur la musique de Chabrier) y trouvent un climat propice au succès.

René Dumesnil.

Beethoven l'inexpliqué, par *Raymond Hoffner* (Paris, Editions du Mail). — L'auteur s'est proposé dans cette étude sur Beethoven « d'évoquer le problème de la spiritualité humaine et de défendre la primauté de l'esprit », à propos de l'œuvre de Beethoven. S'il ana-

lyse parfois avec bonheur l'œuvre du « grand flamand », comme il l'appelle, s'il tire de la biographie quelques ingénieux commentaires, on eût aimé qu'il fût moins affirmatif sur des points contestables — tels que l'identité de l'« Immortelle bien-aimée ». Et l'on aurait aussi bien mieux apprécié son livre s'il en avait surveillé le style.

Introduction à Jean-Sébastien Bach, par *Boris de Schloezer* (Paris, Gallimard). — Un excellent livre, savant et clair, un livre dense, où la critique éclaire l'œuvre immense de Bach et formule à ce propos des considérations générales sur l'esthétique musicale. On y trouve à chaque page matière à réflexion, et l'on sort de cette lecture enrichi. Mais on y trouve aussi un exemple salutaire, pour peu que l'on veuille bien prendre garde à ce qu'un tel ouvrage exige de connaissances et de sincérité.

Héritage de feu, par *Friedling Wagner* et *Page Cooper*, traduction de *Gilberte Ardouin-Dubreuil* (Paris, Plon). — C'est l'histoire de la vie à Bayreuth, de 1923 à 1940, que nous conte dans ce volume la petite-fille de Richard Wagner, seconde fille de Siegfried. Dans la famille, elle est la non-conformiste, la révoltée. Elle a le culte de son aïeul, mais c'est une raison de plus pour s'insurger au moment où elle voit Cosima, sa grand'mère, et les autres habitants de Wahnfried, accueillir Hitler et se tourner vers le nazisme, sous l'influence de sa propre mère, anglaise d'origine, mais envoûtée par le Fuehrer. Cosima, mystérieuse, impérieuse, demeure comme une ombre au milieu des souvenirs d'un passé que le nouveau régime veut faire revivre pour en tirer bénéfice. Les festivals s'organisent, dans la contrainte des lois raciales. L'atmosphère est étouffante pour un être libre, et Friedling, grâce à l'aide de Toscanini dont l'indépendance sait être agissante, se fait, en 1940, ayant fui Bayreuth, naturaliser américaine. Ce volume de souvenirs est évidemment d'une belle sincérité, et s'il faut faire, ici et là, quelques réserves — comment exiger d'une femme qui a souffert la froide objectivité de l'historien? — du moins y trouve-t-on une foule d'anecdotes curieuses, quantité de tableaux et de portraits du plus haut intérêt.

Mouvement contraire, par *D. E. Inghelbrecht* (Paris, Editions Domat). — Depuis l'enfance, M. D. E. Inghelbrecht a vécu parmi les musiciens et s'est consacré tout entier au service de son art : ses souvenirs sont comme une causerie à bâtons rompus, sur tout ce qui concerne la musique depuis un demi-siècle. Mais le témoin est aussi un juge, et qui sait motiver ses arrêts. L'humour dont il les assaisonne en renforce l'intérêt. Aussi bien le compositeur ne s'interdit point des incursions hors du domaine où son activité s'est plus spécialement manifestée : il a tenu les yeux grands ouverts sur le monde des arts et des lettres, et ce sont des pages bien curieuses sur Steinlen, sur Anatole France, Lucien Guitry ou Courteline que nous trouvons parmi celles qu'il consacre aux musiciens et à leurs ouvrages, aux interprètes, à tout ce qui touche au théâtre et au concert. M. D. E. Inghelbrecht a suivi un plan original : il remonte le cours du temps, — comme pour nous faire mieux saisir les changements survenus depuis les années quatre-vingts. Et nous allons, en sa compagnie, de l'Opéra d'Alger qu'il dirigea en 1930, à l'Opéra de Paris, au temps de Pedro Gailhard et de M. Jacques Rouché, entre la 500e et la 2.000e de *Faust*, de l'Opéra-Comique aux Ballets suédois et aux Ballets de Diaghilev, de la nouvelle salle Pleyel à la vieille maison d'Ignace Pleyel, du Théâtre des Champs-Elysées au Théâtre des Arts, de Reynaldo Hahn à César Franck en passant par Paul Dukas, du Conservatoire au Cirque Médrano et au Moulin de la Galette. Et chacune de ces stations d'un itinéraire aussi varié semble trop courte avec un tel guide qu'on abandonne à regret, la lecture trop vite achevée.

ARCHEOLOGIE ORIENTALE

CAPRICES DE POTENTATS? — Les monarques assyriens et perses, au cours de leurs randonnées à travers l'Asie, ne manquaient pas de jalonner leur route de leurs effigies; autant de monuments commémoratifs de leurs victoires et d'affirmation de leur possession, car pour l'Assyrien, la statue a une valeur

propre, celle d'un double, d'un représentant véritable du personnage et le monarque qui plaçait la stèle où il était reproduit en un endroit quelconque, y restait réellement à demeure, affirmant son emprise sur le pays. Les Perses faisaient de même et la route venant de la frontière mésopotamienne jusqu'à l'ancienne Ecbatane était parsemée de monuments des dynasties diverses, tour à tour maîtresses de l'Iran.

De ces stèles assyriennes, certaines offrent une curieuse particularité; le roi debout, en prière, lève à demi le bras, la main tendue; cette main, qui ne tient rien, n'est pas tout à fait fermée; les trois derniers doigts en sont repliés, tandis que l'index est allongé et le pouce passe entre l'index et le médius, position que prennent les doigts lorsqu'on a fait claquer le pouce sur le médius. De telles représentations, dont F. Thureau-Dangin a dressé la longue liste (*Revue d'Assyriologie*, XXI, p. 189), ne laissent aucun doute sur la réalité de ce geste de prière qu'on a appelé « l'appel au dieu ». Dès la I[re] dynastie de Babylone, il faisait partie du rituel; un bronze du Louvre représentant, à genoux, un adorant qui a dédié son image pour la vie du roi Hammourabi (XIX[e] s. av. J.-C.) tend sa main dans la même attitude; il s'agit ici de ronde-bosse et non plus de l'interprétation d'un bas-relief; le geste accompli est certain.

Les Grecs, d'ailleurs, ne s'y étaient pas trompés et ils avaient interprété correctement cette attitude; mais la pensée grecque, foncièrement étrangère à celle de l'Orient, les avait empêchés d'en démêler la vraie signification. Leur esprit curieux ne pouvait se contenter d'en savoir si peu et leur imagination en éveil forgea, chaque fois que l'occasion leur faisait connaître un motif ou un thème oriental, empreint comme tout l'art de l'époque d'un accent religieux, une explication puisée dans leur propre fonds qui annexait le motif à la pensée grecque. Cette « mythologie optique » comme l'appelait notre grand orientaliste Clermont-Ganneau, qui en a étudié le processus à propos d'une coupe trouvée à Palestrina, conduisit les Grecs de l'armée d'Alexandre qui rencontrèrent semblable stèle de victoire assyrienne près d'Anchiale en Asie Mineure, à y voir une stèle funéraire du légendaire Sardanapale (en réalité, le frère du roi Assurbanipal qui portait un autre nom et fut brûlé dans son palais par son propre frère, lors de la prise de Babylone); ils prêtèrent au geste du roi le caractère d'indifférence qu'ils lui donnaient quand ils le mettaient aux mains des Satyres. Athénée (XII, 39) a épilogué là-dessus.

Hérodote (I, 189) rapporte une anecdote concernant Cyrus, qui dut étonner les Grecs. Comme le roi voulait passer le Gynde (la Dyala), affluent du Tigre, un des chevaux blancs sacrés, d'entre les fameux chevaux niséens, s'y noya. Cyrus promit au fleuve de le rendre si faible que les femmes pourraient le fran-

chir sans se mouiller les genoux. Il fit pratiquer sur chaque rive du Gynde cent quatre-vingts canaux, qui en dispersèrent l'eau, travail auquel participa son armée, et, pour se donner cette satisfaction, il remit l'expédition sur Babylone à l'année suivante.

Autre geste aussi insolite, attribué à Xerxès lorsque, partant contre les Grecs qu'il devait rencontrer à Salamine, il fit exécuter un double pont de bateaux pour faire traverser l'Hellespont à son armée; une tempête dissocia le tout. Pris de fureur, dit Hérodote (VII, 35), Xerxès fit donner à l'Hellespont trois cents coups de fouet, jeter dans les flots une paire d'entraves et ordonna que le « fleuve » fût marqué au fer chaud et qu'il fût insulté. Par surcroît, il fit trancher la tête aux ingénieurs.

Orgueil insensé, pensèrent les Grecs! Sans doute, mais ce n'est peut-être pas tout. Dès la plus haute antiquité, les Mésopotamiens et les peuples voisins participant à leur civilisation croyaient que l'exécution d'un acte, ou sa représentation, donne pouvoir sur la chose représentée. Pourquoi? Parce que connaître le nom d'une personne ou d'une chose, c'est l'intégrer dans nos possessions et prendre pouvoir sur elle; les primitifs n'agissaient pas autrement quand ils décoraient les murailles des grottes quaternaires des bisons pleins de fougue et autres bêtes sauvages qu'on y a rencontrés.

C'est une opération de magie simple ayant pour but la prise anticipée du gibier avant l'époque des grandes chasses; c'est déjà ranger sous le pouvoir du chasseur les bêtes convoitées; les danses de guerre avant le combat ont la même valeur magique, elles annihilent l'ennemi par avance.

Pour le Gynde et l'Hellespont, la chose est d'autant plus concevable que les Mésopotamiens voyaient la vie partout; comme les Grecs et les Romains d'ailleurs, ils croyaient aux divinités des sources; en châtiant le fleuve, ils atteignaient son dieu.

Lorsque les monarques mésopotamiens, dans une expédition, atteignaient la côte syrienne, ils ne manquaient pas de « laver » leurs armes dans la mer, façon de la frapper et de la contraindre, ou faisaient un tour en barque à proximité du rivage, symbolisant par là qu'ils avaient dompté les flots.

Par la suite, Xerxès, dit Hérodote, fit des dons magnifiques à l'Hellespont, lui offrant des coupes d'or qu'on envoya par le fond; c'est la réconciliation pour se mettre à l'abri de la vengeance de l'esprit ou du dieu de la mer. Nous voyons de même Assurbanipal, sur ses bas-reliefs des Musées du Louvre et de Londres, verser une libation sur les lions qu'il a tués à la chasse, pour apaiser leurs mânes et échapper aux revendications de leurs esprits. Pour le Mésopotamien ancien, s'il comprend mal la classification en règnes de la nature, tout vit autour de nous, non seulement les animaux, ce qui tombe sous le sens, mais les végétaux et les pierres elles-mêmes. Cette croyance se traduit par les

mythes où ils agissent comme auxiliaires ou ennemis de l'humanité. Il y a là une anticipation du subconscient bien curieuse, si on la rapproche des travaux de ces trente dernières années sur les radiations, constatées aussi bien chez l'homme que chez les végétaux et les roches.

Cyrus et Xerxès, par leur acte ostentatoire, ne faisaient qu'esquisser une parade, qu'ils croyaient efficace contre les éléments.

Dr G. Contenau.

ALLEMAGNE

LA REGENERATION PAR L'UNIVERSITE ET LA CULTURE. — Il y a quinze ans, le régime national-socialiste, qui avait parfaitement compris qu'il devait avant tout conquérir la jeunesse, eut soin de mettre à la tête des Universités allemandes des recteurs chargés de leur inculquer un esprit nouveau. Le philosophe Krieck, un des plus connus et des moins estimés, inaugura ses fonctions par un discours sur « la rénovation de l'Université »; or, il prenait, à Francfort, la direction de la Johann Wolfgang Gœthe Universitaet, qu'il ne se proposait certes pas d'orienter dans un sens gœthéen. Le problème de la régénération de cette jeunesse se pose aujourd'hui avec une gravité angoissante et il convient de signaler ceux qui se consacrent à lui. C'est ce qu'a fait, en particulier, le professeur Peters dans un ouvrage intitulé : *Zwischen Gestern und Morgen* (Entre hier et demain. Editions Springer. Berlin, 1946, 226 pages); ajoutons que ce juriste de l'Université berlinoise fut aussi un administrateur et que le contact avec la réalité lui permet de compléter ses vues théoriques par des propositions concrètes et pratiques.

Un travail de reconstruction n'est possible qu'une fois la démolition achevée et le chantier prêt; cela est vrai aussi dans l'ordre spirituel, mais c'est plus difficile que dans l'ordre matériel. Pour savoir où en est l'Allemagne, M. Peters dresse le bilan des douze dernières années : destruction de l'espace, de l'économie, de la culture, de l'armée, de la fonction publique, de la famille et de tout prestige à l'étranger; falsification de l'histoire et du droit par une propagande qui n'a cessé de tromper le peuple; excitation à la haine et à l'envie; poursuites contre les Juifs et les Eglises; ruine financière.

Le bilan n'était pas non plus positif, lorsque, après Iéna, la Prusse se trouvait occupée par nous et c'est alors que fut créée l'Université de Berlin pour compenser par des gains spirituels les pertes matérielles. M. Peters se souvient sans doute de Humboldt lorsqu'il veut faire de la culture, de ce que nous appelons : culture générale, une des bases de la reconstruction matérielle. Il n'hésite

pas à critiquer très durement la spécialisation; il ne méconnaît certes pas l'importance des spécialistes, des techniciens, mais il leur demande de « s'intégrer consciemment dans le cadre spirituel de leur époque »; dans ce cadre il étudie en détail les questions qui touchent à l'éducation, à l'école, à l'église, à l'art, à la science, aux musées, à l'édition, à la presse et à la radio. Enfin, il trace le portrait de l'homme cultivé, tel que l'avenir doit le former.

Vient ensuite l'Université, qui s'était elle-même abaissée au rang d'école technique supérieure, ne distribuait qu'un enseignement insuffisant et restait étrangère à la vie. Il faut recréer des foyers spirituels, des centres d'éducation, améliorer la condition de l'étudiant et réorganiser le corps enseignant. Voici un exemple pratique parmi beaucoup d'autres : la distinction entre les anciens professeurs extraordinaires (maîtres de conférences) et ordinaires (professeurs titulaires) subsisterait, mais les premiers seraient des spécialistes; les autres, « personnalités d'une culture universelle et animés par l'idéal culturel de l'Occident, capables de le transmettre aux étudiants, mais aussi de le représenter dans la vie publique » auraient un rôle très important et agiraient en particulier par des cours publics.

M. Peters examine ensuite très longuement la tâche des chrétiens ainsi que la place des Eglises dans la reconstruction et aussi le problème d'une « éthique de l'Etat » avec l'espoir que les lois morales pourront être fondées religieusement. Il sait que le national-socialisme rencontra des résistances surtout chez les Allemands très religieux et aussi que le redressement sera grandement facilité s'il se fait au nom d'une foi ou même d'une mystique. Ce sont vraisemblablement — outre ses convictions personnelles — les raisons qui le conduisent à faire des Eglises les piliers de l'édifice à construire.

Nous n'avons pas encore épuisé ce volume, car l'auteur examine aussi le rôle de l'art et des conférences publiques, la formation des fonctionnaires, les partis politiques, enfin la création d'un sous-secrétariat d'Etat pour les affaires culturelles. On le voit, c'est tout un programme, minutieusement élaboré par un homme qui vit dans la capitale ravagée de l'ancienne Allemagne, qui voit la jeunesse universitaire en proie au scepticisme, au nihilisme, au désespoir; il veut la libérer et cherche dans le domaine spirituel toutes les forces capables de recréer un peuple allemand « européen », digne de rentrer dans « la famille des peuples »; estimant que l'idéal culturel de l'Occident provient de cinq facteurs fondamentaux : l'Antiquité, le christianisme, le rationalisme, le romantisme, la technique et les sciences naturelles, il cherche et propose les moyens pratiques d'en faire une synthèse féconde; on ne peut lui refuser, sinon une adhésion totale, du moins une approbation confiante.

A l'Université de Heidelberg, c'est le philosophe Jaspers qui

mène le combat et avec une fougue magnifique. Dans une conférence prononcée en 1946 (*Vom lebendigen Geist der Universitaet*, publiée chez Lambert Schneider, Heidelberg, avec une autre conférence de Fritz Ernst : *Vom Studieren*), il faisait siennes et commentait les paroles de Gundolf qui jusqu'en 1933 figuraient au fronton de son Université : « A l'esprit vivant ». Dans un petit volume (*Die Idee der Universitaet*. Springer Berlin-Heidelberg, 1946, 123 pages) il a refait, à la lumière de ses expériences récentes, des conférences prononcées et publiées sous le même titre en 1923; il part lui aussi de la vie de l'esprit, mais en mettant l'accent sur la science et la « Bildung », état de l'homme formé selon un idéal historique déterminé; il présente ensuite les tâches de l'Université, puis ses conditions d'existence, ce qui le conduit d'ailleurs à examiner les rapports avec l'Etat et la société ou même des questions économiques.

Si, dans ces ouvrages, le philosophe restait un universitaire, il s'est élevé au-dessus de son domaine propre dans *Vom europaeschen Geist* (Piper, München, 1947; 31 p.), dont le début pourrait donner l'impression d'une riposte à M. Peters. « Nous n'avons plus foi dans l'humanisme (mais nous l'aimons et voudrions tout faire pour le conserver), dans la civilisation moderne, la science et la technique (mais nous voudrions la développer et lui donner une forme pleine de sens), dans la société des nations germaniques et romaines (mais nous voudrions sauver l'idée de l'unité européenne); nous n'avons plus une foi absolue dans les Eglises chrétiennes (mais nous tenons fermement à elles comme aux réservoirs les plus précieux d'une tradition irremplaçable). » Par cette conférence qui semble prolonger les admirables pages de Valéry, K. Jaspers repose et repense pour nous le problème de l'Europe et de l'Européen.

De Hambourg nous parvient l'appel du professeur Fritz Blattner (*Ein Wort an die akademische Jugend*. Hoffmann und Campe, Hambourg, 127 p.). Il a fait la première guerre mondiale et s'adresse à ses « camarades de destin », les étudiants, qui viennent de faire la deuxième. Son livre pourrait porter le titre allemand de « Besinnung », car il est recueillement et méditation sur des ruines; à ces jeunes gens qui n'ont connu que la propagande, la guerre, la mort, il faut enseigner la vérité, la profession, la vie. C'est encore une voix universitaire qui s'élève pour indiquer à des êtres désorientés une direction nouvelle, pour leur donner le désir d'un idéal plus pur, qu'ils auront à former et à réaliser.

Nous sommes à une de ces époques-charnières où tout est remis en question; c'est ce qui donne toute leur actualité et toute leur importance aux ouvrages des trois professeurs de Berlin, Heidelberg et Hambourg; ils valent aussi pour tous ceux qui cherchent à bâtir l'Université de demain ou l'Europe de l'avenir. D'ailleurs c'est aux rencontres internationales de Genève, en septembre 1946,

que Jaspers prononça cette grande conférence sur l'esprit européen, qui suscita un très vif intérêt. Pensant au rôle que joua la France dans l'élaboration de celui que Sainte-Beuve appelait pour le XVIII[e] siècle : « l'honnête homme », à celui qui devrait lui revenir dans la formation de l'Européen du XX[e], plus d'un Français se demandera peut-être : « A quand les rencontres internationales de Paris? »

J.-F. Angelloz.

Hugo von Hofmannsthal. Editions Bermann-Fischer, Stockholm (Dépositaire : Librairie Flinker, 68, quai des Orfèvres). — Des trois grands poètes allemands de l'époque contemporaine, Rilke, George, Hofmannsthal, le premier a conservé et amélioré ses positions, le deuxième ne joue plus qu'un rôle effacé, le troisième n'a pas encore pris la place qui lui revient, peut-être parce que nous ne disposions pas d'une édition d'ensemble. Cette lacune va être comblée : la maison Bermann-Fischer a commencé la publication des œuvres complètes en une douzaine de volumes importants. Le premier : *Gedichte und lyrische Dramen*, ne compte pas moins de 559 pages, dont deux cents sont consacrées à la poésie et nous apportent bien des poèmes nouveaux ou dispersés (en 1934, la maison Fischer avait publié : *Nachlese der Gedichte*) ; la deuxième partie comprend les « drames lyriques » : *Gestern: der Tod des Tizian; der Tor und der Tod; der weisse Fächer; der Kaiser und die Hexe; das kleine Welttheater; das Bergwerk zu Falun*. Le premier volume des *Lustspiele* (comédies) réunit en 462 pages : *Florindo und die Unbekannte; die Begegnung mit Carlo; Christinas Heimreise; der Rosenkavalier* et des variantes. D'autres tomes vont suivre et nous souhaitons que le rythme de parution soit assez rapide, car il importe de mettre à la portée du public l'ensemble d'une œuvre où s'exprime un poète autrichien qui fut l'héritier et le porte-parole d'une tradition et d'une culture raffinée; il n'apparaîtra plus alors comme l'esthète décadent qu'on a vu en lui, mais comme un homme ouvert à l'humain, à tout ce qui est humain. Il faut que les traducteurs essaient de transmettre aux lecteurs français un peu de cet enchantement qui est contenu dans une poésie magique et une prose admirable. Il faut aussi que les directeurs de théâtre cherchent dans ces drames et ces comédies des œuvres où s'exprime une civilisation à la fois germanique et proche de la nôtre; d'heureuses surprises les y attendent. Mais nous voudrions faire à l'éditeur deux suggestions : qu'il complète cette édition par toutes les variantes importantes et par tous les renseignements nécessaires pour en faire l'instrument de travail dont les chercheurs ont besoin; d'autre part, qu'il fournisse aux lecteurs une édition à un prix inférieur, édition qui pourrait peut-être ne comprendre que le meilleur.

Le Visionnaire, de *Schiller*, traduit par A. Béguin. Stock. 1947, 187 pages in-12. — S'il n'avait pas rencontré Gœthe, Schiller aurait pu être « non seulement l'un des premiers romantiques, mais peut-être l'un des précurseurs du roman policier ». Telle est du moins l'opinion d'A. Béguin, qui ajoute : « Je ne suis sans doute pas seul à regretter que Schiller ait préféré écrire son indéfendable *Pucelle d'Orléans*. » Il aura certainement pour lui les lecteurs du *Visionnaire*, roman inachevé et, soulignons-le, antérieur aux études kantiennes de l'auteur, dont il nous donne une très bonne traduction, faite en 1930. Le voilà donc, par accident, revenu, pour notre joie, dans le domaine auquel il consacra son grand ouvrage maintenant classique sur *L'âme romantique et le rêve*, et cela nous vaut une préface importante et documentée sur le côté occulte du siècle dit « des lumières », où il se sent chez lui. Félicitons-le et félicitons son éditeur, car nous ne cessons de regretter que les traductions d'œuvres étrangères paraissent souvent sans contenir le moindre renseignement qui permette au lecteur français de pénétrer dans un monde inconnu.

Dichterische Weisung, par *Karl Ludwig Skutsch*, 1947, 144 pages, in-12. — L'Insel-Verlag nous avait déjà fait connaître le *Venezianisches Credo* de R. Hagelstange; elle publie maintenant les poèmes que

K. L. Skutsch composa de 1932 à 1944 sous les titres de : *Antike Schale, Dichterische Weisung, Drei Hymnen*. Poésie régulière, d'inspiration élevée et de forme relevée qui, autant qu'on en puisse juger par cet ensemble assez restreint, débute dans un classicisme hellénique pour aboutir à la grande forme hymnique avec « Siebengesang » (1937), « Vaterländische Hymne » (1940), « Europäische Hymne » (1943-1944) dédiés tous trois à des amis morts, comme des « Requiem » chantés sur une tombe à la gloire de plus grand qu'eux et que nous. K. L. Skutsch est un vrai poète, qui inscrit en tête de son recueil le vers fameux de Valéry :

Honneur des hommes, Saint Langage!

Journaux et revues universitaires. — C'est dans un but de régénération, pour créer un esprit d'équipe et pour doter les étudiants de moyens d'expression que sont nés un peu partout, avec l'appui et l'aide des professeurs, des journaux ou des revues universitaires. Parmi les premiers, nous signalerons la *Göttinger Universitäts-Zeitung* et la *Kölner Universitäts-Zeitung*, où l'on trouve des articles sur Max Planck, sur le biologisme dans les sciences historiques, sur le théâtre d'Anouilh, sur le lycée humaniste, etc., une allocution du professeur Kroll, recteur de l'Université de Cologne, ou l'allocution d'André Gide à la jeunesse estudiantine, de très nombreux rapports sur les rencontres internationales de jeunes, sur les cours de vacances, etc... On ne saurait trop encourager cette tentative, qui permet à une élite intellectuelle de vaincre son refoulement, de prendre conscience de sa mission.

A Hambourg, où, nous l'avons déjà dit, la vie universitaire est active, on fait mieux les choses; c'est une véritable revue mensuelle, de petit format, que la *Hamburger Akademische Rundschau*. Les derniers numéros montrent son intérêt et son électisme, puisqu'on y trouve des articles sur la religion, la psychologie, la politique, le rôle des Universités, le socialisme dans ses rapports avec la technique, l'étudiant, le christianisme, etc...; cette dernière question est sans doute de celles qui passionnent le plus les Allemands.

Il semble que dans la zone d'occupation française les étudiants soient moins actifs, mais nous avons une revue de professeurs d'un niveau élevé, intéressante et austère, comme il se doit, à Tübingen : *Universitas*. Elle vient de publier sur la France, en allemand, un numéro spécial important, au sommaire duquel figurent Maritain, G. Cohen, A. Béguin, Gabriel Marcel, Rodin, de Gandillac, Langevin et M. de Broglie; des chroniques très abondantes portent sur la littérature actuelle, les Universités, la science et la recherche, l'Eglise, la vie internationale. Tout n'y est pas (il faut déplorer, en particulier, l'absence de tout article sur l'art contemporain), mais le lecteur allemand aura déjà sur notre pays des renseignements puisés à bonne source; on peut se demander s'il n'y aurait pas eu intérêt à introduire dans ce numéro des Allemands eux-mêmes, par exemple des romanistes, dont l'opinion aurait eu le mérite de l'objectivité.

Enfin, nous voudrions mentionner *Unser Weg* (*Notre chemin*), journal modeste mais conscient et intéressant de l'Ecole Normale de Montsabaur. Au sommaire du n° 2 : une étude perspicace des trois versions du poème bien connu de C. F. Meyer : « Der römische Brunnen », le début d'un article sur l'imagination française et allemande, par le Dr Pétry, etc., et de courts essais sur la pédagogie, l'art, la littérature, etc... C'est un précieux témoignage sur l'active Ecole Normale de Montsabaur; comme ce journal peut intéresser des universitaires français, nous leur donnons l'adresse de la lectrice : Mlle Poey-Larrieu, S. P. 50 1444, B. P. M. 515.

J. F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

PROSATEURS ET POETES AMERICAINS. — Le pauvre chroniqueur, il a bien du malheur — comme le laboureur de la chanson — quand il lui faut donner en peu d'espace l'idée d'une nuée de livres dignes de mention et consacrés à un grand sujet central. Il passe des journées à rassembler sa matière, il l'enfle et la travaille, puis il lui faut exécuter le tour de l'éléphant savant

dont l'énorme masse doit se percher sur quatre bouteilles qui, pour ainsi dire, la résument et la subliment. Et pourtant il faut donner des aperçus fugitifs là où l'on voudrait discuter et nuancer. Il faut sabrer, se contenter de citer des titres, mutiler, fausser... « Marche! Marche! » Essayons de donner, dans une revue consacrée à la littérature, le pendant d'une chronique récente qui tournait autour de l'être physique, intellectuel et moral qu'on appelle Etats-Unis d'Amérique. On ne se flatte pas d'être complet, mais seulement d'attirer l'attention sur des tableaux critiques et des anthologies représentatives parus dernièrement, la plupart en France, de la prose et de la poésie de ce grand continent (1).

Quelles sont les périodes auxquelles se réfèrent les livres indiqués ci-dessous? Aucun n'offre de panorama complet de la littérature américaine dans son ensemble. Mais, en s'aidant des uns et des autres, on peut se constituer une vue convenable de ce panorama, sous réserve de lacunes qu'il appartient au lecteur curieux de combler au mieux de ses découvertes.

Commençons par la prose.

Sur les débuts, jusque vers la fin du XIXe siècle, il existait déjà des exposés systématiques. Le dernier en date, celui de Van Wyck Brooks, en cours de publication en Angleterre, ne nous est pas encore parvenu; on espère pouvoir en parler un jour prochain. Les travaux cités ici ne donnent sur le XIXe siècle que des repères isolés. Les essais de Y. Winters et ceux de D.-H. Lawrence (qu'on a eu la bonne idée de publier en français avec près de trente ans de retard sur l'original) sont l'expression de thèses plutôt que des pages d'information. Tous deux traitent d'écrivains séparés en suivant une idée générale. Le premier lutte contre l'« obscuran-

(1) *On Native Grounds*, by A. Kazin (Paris, Galignani, s. d.). — *Aperçus de littérature américaine*, par M.-E. Coindreau (Paris, Gallimard, 1946). — *Aspects de la littérature américaine*, par Y. Winters (Paris, Ed. du Chêne, 1947). — *American Poetry*. 1920-1940, by F.-O. Matthiessen (in Sewanee Review, Winter, 1947, vol. LV, N° 1). — *Canto LXXVI*, by E. Pound (id., ibid.). — *William C. Williams*, by F. Morgan (Id., Autumn, 1947, vol. LV, N° 4). — *Ecrit aux U.S.A.*, par A.-J. Guérard (Paris, Laffont, 1948). — *Etudes sur la littérature classique américaine*, par D. H. Lawrence, trad. Aubray (Paris, le Seuil, 1948). — *Anthologie de la poésie américaine contemporaine*, par M. Le Breton (Paris, Denoël, 1948). — *Les poètes américains*, par C. Cestre (Paris, Presses universitaires, 1948). — *La poésie américaine « moderniste »*, 1910-1940, par S. Raiziss, trad. et introd. de C. Cestre (Paris, Mercure, 1948). — *L'arbre de Judée*, par K.-A. Porter, trad. Sibon (Paris, Pavois). — *Le vin de midi* (Même auteur et même trad., Ibid., Id., à paraitre). — *Mademoiselle-Cœur-Brise*, par N. West, trad. Sibon (Paris, Sagittaire). — *Histoires de blancs*, par L. Hughes, trad. Bokanowski (Paris, Ed. de Minuit, 1946). — *La grande prairie*. — *Noirs sont les cheveux de mon amant*, par E.-M. Roberts (Paris, Corrêa, 1946). — *Appartement à Athènes*, par G. Wescott (Paris, Stock, 1947). — *Le cœur est un chasseur solitaire*, par C. Mc Cullers (ibid., id.) — *Quand même un Américain*, par W. Saroyan (Ibid., id.). — *Le roi des chats*, par S.-V. Benèt (Paris, Julliard, 1947). — *Le monde clos*, par M. Schorer (Paris, Laffont, 1947). — Les œuvres traduites de Faulkner et de Hemingway sont publiées chez Gallimard, à Paris. — *Poèmes 1910-1930*, par T.-S. Eliot, trad. Leyris (Paris, le Seuil, 1947). — *Chosen Poems*, by E. Prokosch (London, Chatto and Windus). — *Outlaw of the Lowest Planet*, by K. Patchen (London, Grey Walls).

tisme », mauvaise traduction française de ce qu'on appelle de préférence, chez nous, obscurisme : « ... l'adhésion volontaire, préméditée, de l'esprit à un système d'idées qui, sur le plan de la compréhension de la nature humaine, aboutit à la confusion et conduit, par voie de conséquence, à des formes obscures d'expression dans le domaine de la création littéraire ». Voilà qui est clair et s'entend de soi! On en prendra une notion plus précise en le voyant appliqué à Hawthorne, Cooper, Melville, Poe, etc. C'est aux mêmes, et à quelques autres, que s'applique aussi D.-H. Lawrence. Sa faculté de donner à des idées générales, par une dramatisation enflammée, un air de mythes, est connue et se retrouve ici : c'est pour lui-même en premier lieu qu'on le lira. Il étudie la façon dont les émigrants qui fuyaient l'Europe afin de dépouiller « la vieille conscience européenne » et de « se faire une nouvelle peau » n'ont pas eu souvent le courage, la sincérité, la foi, ou la lucidité nécessaires pour mener à terme cette double opération. A l'en croire, beaucoup se seraient perdus dans un démocratisme médiocre importé d'Europe, comme Franklin, ou, comme Poe, dans l'extase d'une mort stylisée. Aussi ceux qui ont su, ne serait-ce qu'un moment, faire éclater la vieille peau, comme Dana ou Melville, sont-ils loués de lui.

Sur la prose américaine de ce siècle, trois livres ont paru dans les dernières années qui valent d'être consultés conjointement. Le plus riche, systématique et cohérent est celui de A. Kazin, qui prend son sujet à partir de 1891 environ et contient des études nourries des grands romanciers et essayistes incorporés dans quelques périodes et mouvements. Plus fragmentaire, malgré l'ordonnance suggérée dans les premiers chapitres, mais constituant dans l'ensemble un excellent répertoire des romanciers et nouvellistes depuis 1900, le livre de M.-E. Coindreau ne paraît pas avoir encore en France l'audience qu'il mérite. On ne peut guère discuter avec lui que de jugements de valeur; applaudir, par exemple, à son portrait de Faulkner, ou le trouver trop sévère pour Thomas Wolfe : ce qui prouve en sa faveur, et non rien contre lui. L'introduction et les commentaires où baignent les traductions de nouvelles choisies par A.-J. Guérard, s'ils ne sont pas toujours neufs, sont néanmoins fort suggestifs et se féconderont mutuellement avec ceux de Coindreau. Le recueil de Guérard a surtout ceci de précieux qu'il double l'histoire littéraire d'exemples vivants; les photos des vingt-quatre écrivains qui y figurent nous les rendent proches. On a rappelé en note les œuvres de plusieurs, récemment traduites en français, et qui n'ont encore touché le public qu'inégalement. Certains peuvent être estimés superflus qui n'ont écrit de nouvelles qu'accidentellement. D'autres se font remarquer par leur absence à coup sûr voulue, car Guérard connaît à fond ce dont il parle : par exemple Thuber, L. Hughes, G.-R. Leighton, M.-F.-K. Fisher, etc. Peut-

être trouvera-t-on la part faite aux écrivains universitaires un peu trop belle; mais beaucoup d'universitaires figurent parmi les plus grands noms de la fiction et de la poésie américaines.

De cette vérité, trois ouvrages consacrés à la poésie, et qui viennent de paraître, sont la preuve. *Les poètes américains* de Cestre se rapporte au siècle dernier dans sa première partie. Je préfère les neuf premiers chapitres de la seconde; ils traitent des poètes américains qui tiennent la tête du mouvement contemporain, c'est-à-dire de gens nés entre 1869 et 1892, et qui sont les pionniers d'une poésie nationale autonome. Les deux derniers chapitres, relativement aux autres, condensent à l'excès la riche matière offerte par des œuvres plus récentes; T.-S. Eliot y est cependant examiné à loisir et caractérisé de façon fine et ferme (on regrette que sa dernière œuvre mentionnée ne soit que *Meurtre dans la cathédrale*). Mentionnons dès à présent, à propos d'Eliot, la très belle traduction de ses poèmes par P. Leyris; j'en reparlerai prochainement. Au total, je ne suis pas sûr que tout le monde s'accorde avec Cestre à trouver que la poésie américaine moderne et contemporaine ait de quoi balancer et dépasser l'anglaise dans le même temps.

Si le livre de Cestre, qui est un guide de beaucoup de sûreté, articule une suite de monographies sur certaines idées générales, notamment l'influence de Whitman qu'il est seul à faire valoir, l'exposé de Sona Raiziss sur la poésie « moderniste » (le mot est admissible entre guillemets) part d'un coup d'œil plus large et systématique, de même que l'introduction à l'anthologie de Le Breton. Chez Raiziss et chez Le Breton, les étapes de la poésie américaine contemporaine, du point de vue historique, sont marquées pour la première fois en France de manière ample et cohérente; le second dégage particulièrement bien l'influence indirecte de Poe et directe de notre symbolisme sur les poètes américains de ce siècle. Raiziss insiste spécialement sur le sens spirituel de l'évolution moderne et contemporaine; elle seule met en lumière l'influence possible de G.-M. Hopkins. La grande utilité du recueil de Le Breton, en plus de son classement, est d'offrir pour la première fois chez nous des exemples abondants de poèmes complets, dont Raiziss ne donne que des fragments dans le corps de l'exposé. Les traductions de Le Breton se distinguent par leur sensibilité aux rythmes.

Faut-il exprimer des regrets ou des réserves sur ces trois ouvrages qui font honneur à leurs auteurs? En premier lieu, certains noms devraient être prononcés par tous qui ne le sont souvent que par tel ou tel. On retombe ici, il est vrai, dans des jugements de valeur qui ne sont guère probants. Ni Cestre, ni Raiziss, ni Le Breton ne parlent de Prokosch, pour lequel j'aurai l'audace de proclamer mon admiration. Patchen est expédié trop rapidement, et par la seule Sona Raiziss. Il y aurait lieu, ici et là,

d'approfondir certaines appréciations (p. ex. celles que porte Raiziss sur W.-C. Williams). N'insistons pas sur tant d'omissions voulues, j'en suis persuadé, par nos trois critiques, et dont j'ai constitué une liste à mon goût et à mon usage, grâce en partie aux uns par rapport aux autres, en partie à mes explorations personnelles, en partie à la lecture suivie de revues littéraires américaines, surtout la *Sewanee Review*. On trouvera en note l'indication des livraisons de ce périodique où l'on a pu lire l'an dernier un *Canto* inédit de Pound, une étude sur W.-C. Williams, et par excellence l'article de Matthiessen sur la poésie américaine de 1920 à 1940, chapitre d'un livre à paraître, intitulé *Literary History of the United States*, et qu'on espère pouvoir examiner ici quelque jour. Cette histoire future réunira sans doute en un faisceau large et complet tout ce que nous offrent les recueils français qu'on vient de citer. Ce n'est pas à dire qu'ils ne constituent pas dès à présent une somme fort convenable (je n'ai pas discuté l'inclusion parmi les poètes américains d'auteurs que l'Angleterre revendique pour siens, comme Eliot, L. Riding, Empson ou Comfort, ces deux derniers bel et bien anglais) : ils méritent la gratitude du pauvre chroniqueur et de ses lecteurs, s'il y en a.

Jacques Vallette.

LIVRES

Deborah, par *M. Castle*, trad. Ouy (Londres-Bruxelles-Paris, Nicholson et Watson, 1947, 509 p.). — Histoire très vivante de Deborah Seelie, née dans le dernier quart du XIXe siècle, et qui décrit à l'échelle d'un être humain imaginaire l'évolution de la nation américaine dans le même temps. En effet, les menus détails de la vie de cette jeune habitante du Dakota reflètent l'aventure, qui n'est pas close, de tout un peuple à la conquête d'une terre et d'un climat toujours prêts à ruiner par leurs surprises l'effort humain : je songe notamment à la belle description d'une tempête de sable, vers la fin du livre. A travers les générations, le récit ne cesse de faire comprendre l'intensité avec laquelle s'acharnent à vivre ces héritiers de pionniers, pionniers eux-mêmes, dans un milieu souvent adverse. Dans ce sens, on peut dire que le livre est une leçon d'optimisme. Plus simplement, c'est une œuvre attachante, traduite avec talent.

Le tombeau de Palinure, par *C. Connolly*, trad. Arnaud (Paris, Laffont, 1947, 209 p., 210 fr.). — Naguère, l'original paraissait en Angleterre sous le titre du *Tombeau inquiet*, qui indique bien le ton du livre, et sous la signature anonyme de Palinure. Tout le monde savait que l'auteur en était Cyril Connolly, critique, directeur de la revue *Horizon*, et dont le recueil d'articles *The Condemned Playground* a été signalé ici en son temps. Représentant notable de l'humanisme libéral dans son pays, et l'un des traits d'union vivants entre ses compatriotes et nous, Connolly connaît bien la France : le tombeau de ce Palinure dont les mânes veulent être apaisés se trouverait sur la butte de Saint-Cassien, non loin de Cannes, où une chapelle a remplacé dans un ancien bois sacré le temple dédié à Vénus. La matière du livre? Une espèce de journal intellectuel et moral, où un Amiel contemporain, tendre et ironique, enrichi des découvertes de la psychologie de son temps, et inquiet du sort des civilisés attardés dans notre époque d'airain, s'est confessé avec une liberté, une flexibilité, une fantaisie charmantes.

Le voyage du pèlerin, par *J. Bunyan*, trad., introd. et notes par C. A. Reichen (Paris, Je sers, 1947, 187 p., 200 fr.). — Ce chef-d'œuvre

du chaudronnier dissident du XVIIe siècle, qui passa douze ans en prison pour sa foi, est de ceux qu'on relit toujours en pays anglo-saxons pour le merveilleux quotidien et puissant de ses naïves allégories, et qu'on connait peut-être trop peu chez nous. Puisse cette traduction en style d'époque, précédée d'une introduction qui l'éclaire on ne peut mieux, attirer en France l'attention de tous ceux qui goûtent l'illustration des problèmes spirituels de l'homme par un récit imagé, coloré, poétique.

Les plumes du paon, par *A. T. Hobart*, trad. Jarvis (Paris, Fasquelle, 1947, 309 p., 300 fr.). — Ce roman, un peu maladroit mais instructif, éclaire les problèmes posés aux Etats-Unis par leur voisinage avec le Mexique, alors qu'entre les deux guerres celui-ci cherche péniblement son indépendance. Cette société, composée de grands propriétaires accrochés à la tradition espagnole, en conflit avec une classe moyenne qui prend conscience d'elle-même, paraît véridiquement décrit. L'intrigue est mouvementée et captive l'attention.

Naissance de Jalna, par *M. de la Roche*, trad. Lalande (Paris, Plon, 1948, 370 p.). — Des neuf tomes qui composent à ce jour l'histoire de Jalna et des Whiteoaks, voici le septième paru en français. Chronologiquement, il se situe entre *Le destin de Wakefield* et *L'héritage des Whiteoaks*, tous deux encore à paraître chez nous. On s'en voudrait de manquer un seul maillon de cette chaîne.

Daniel Defoe, par *D. Marion* (Paris, Fayard, 1948, 277 p., 225 fr.). — La vie de ce romancier est elle-même un roman passionnant. On ne la connaissait guère en France que par le gros livre de Dottin, *Daniel de Foe et ses romans*, qui reste l'autorité définitive en la matière. Sous un format plus modeste, D. Marion en donne à l'usage du grand public une version où l'explication, la critique littéraire, le récit se mêlent en un style alerte, de façon à instruire en distrayant.

Les aventures de Gordon Pym, par *E. Poe*, préf. de J. de Lacretelle, 263 dessins de Lamotte (Paris, Fayard, 1948, 119 p., 120 fr.). — Depuis Baudelaire, ce livre est un classique. Je regrette, peut-être à tort, qu'on ait cru nécessaire de l'« alléger bravement » de « longueurs jugées insupportables ». Mais le texte actuel est accompagné tout du long, comme dans un livre d'enfants, de dessins en noir et blanc agiles et d'une drôlerie fort bouffonne.

Le tour d'écrou, par *H. James*, trad. Le Corbeiller, préf. d'E. Jaloux (Paris, Stock, 1947, 190 p.). — Réédition d'une traduction publiée en 1929. Elle doit être bien accueillie, puisque la renommée de James s'étend enfin de nos jours au delà d'un cercle de connaisseurs et puisque cette histoire sinistre illustre le talent du romancier à évoquer un mystère maléfique dissimulé sous la réalité quotidienne à l'aspect le plus innocent.

Deirdre, par *J. Stephens*, trad. A. et M. Chevalley, préf. de A. Rivoallan (Paris, Stock, 1947, 195 p., 120 fr.). — James Stephens est un des principaux représentants de la renaissance irlandaise. On s'étonne que ce livre, paru pour la première fois en 1923, ne soit mis qu'aujourd'hui à la portée des Français. Car un des grands motifs de l'épopée nationale irlandaise y est traité avec une adresse, une sobriété, une distinction que fait ressortir la préface, rédigée par un spécialiste éminent, de même qu'elle situe l'auteur dans le mouvement littéraire moderne. Dans un milieu primitif, brutal et raffiné tout ensemble, une idylle s'achemine vers le drame dans ce beau conte de mort et d'amour qui a tenté la plume de nombreux écrivains, rarement avec plus de bonheur.

L'île de colère, par *L. O'Flaherty*, trad. Flachat (Paris, Atlas, 1948, 387 p., 300 fr.). — Encore l'Irlande, mais celle du dernier quart du XIXe siècle. C'est l'histoire du retour au pays du représentant d'un peuple opprimé et de sa révolte contre l'oppresseur. Elle est présentée dans la manière violemment colorée de l'auteur, et avec une partialité nationaliste que justifie la réalité historique.

Le drame d'Ox-Bow, par *W. van Tilburg Clark*, trad. Guéneux (Paris, Gallimard, 1947, 270 p., 290 fr.). — J'avoue ne pas avoir connu l'auteur avant d'avoir lu ce livre, d'un trait. Le drame se passe dans l'Etat de Montana, à l'ouest des Etats-Unis, en 1885. A la suite d'un vol de bêtes, trois innocents sont pendus par des gens primitifs, sans méchanceté mais que la colère transforme en assassins. C'est alors dans les consciences que se déroule le véritable drame, sur un fond de vie solitaire, dans un pays de montagnes à l'âpre poésie. A lire.

Le dernier puritain, par *G. Santayana*, trad. Sémézies (Paris, Gallimard, 1947, 483 p., 480 fr.). — Voici un livre très curieux, mi-mémoires, mi-roman, écrit par un philosophe de métier qui n'en a pas moins un sens vif et nuancé du concret et une sympathie non dissimulée pour les personnages picaresques et hauts en couleur. En la personne du héros, c'est un portrait fouillé du puritain que l'auteur, bien placé pour en juger de l'extérieur par ses origines espagnoles, incorpore dans l'histoire décevante et pleine d'enseignements d'Oliver Alden, inhibé par sa formation dans une espèce de stérilité morale, « égotiste philosophique », en « réaction naturelle contre la nature ». L'action et les passages méditatifs se font mutuellement valoir dans cette analyse au ton délicatement satirique. Le livre a paru en anglais en 1935.

La longue traverse, par *S.-E. White*, trad. L. Bocquet (Paris, Michel, 1947, 243 p., 180 fr.). — Ce n'est pas une « nouveauté » que ce livre qui remonte à 1903. Mais il n'a rien perdu pour attendre de paraître chez nous. Les régions polaires de grand silence blanc où l'action se déroule ne sont pas de celles que transforme rapidement ce qu'on appelle la civilisation. Solitudes d'épouvante et de mort où le trafiquant de fourrures, dénué de tout, voit son héroïsme mis à l'épreuve. C'est un roman de l'énergie en même temps que d'amour. Léon Bocquet, qui a mis dans sa traduction ses qualités d'écrivain, l'a fait précéder d'une introduction où toutes précisions utiles sont données sur l'auteur.

L'aventure du caporal Mitchell, par *R. Brooks*, trad. Van Moppès (Paris, Michel, 1947, 317 p., 270 fr.). — A cheval sur le genre policier et le genre psychologique. Mésaventures d'un civil américain mobilisé loin de sa femme à laquelle il n'est pas toujours fidèle, dans la démoralisation de sa vie factice. Mais les époux sont réunis, et tout finit bien.

A Dictionary of Modern European Literature, ed. *H. Smith* (London, Cumberlege, 1948, xiv-899 p., 42 s.). — Près de deux cent cinquante spécialistes, dont plusieurs Français (l'un d'eux est F. Baldensperger) ont rédigé ce travail monumental. Dans ses limites, il est utile et même indispensable. Les auteurs de langue anglaise en sont exclus. Il concerne les auteurs et les littératures de l'Europe de 1870 à nos jours, et encore les littérateurs proprement dits : Marx, Freud, Lénine, Hitler n'y figurent donc pas. Chaque écrivain fait l'objet d'une notice bio-bibliographo-critique. Des articles généraux décrivent en outre chacune des littératures examinées. L'objectivité y est de règle. Par exemple, en ce qui concerne l'attitude des écrivains pendant la guerre, si le dernier et regrettable épisode de la carrière de Knut Hamsun est évoqué, les malheurs de Maurras sont décrits avec une sécheresse presque trop stricte, et Sacha Guitry ne paraît avoir collaboré qu'avec A. Willemetz. Des oublis regrettables. Si l'on traite de J. Malaquais, pourquoi ce silence sur P. Mille, Estaunié, A. Vallette, Léautaud, Artaud, Michaux, etc.? Quelques fautes d'impression (« Le Potoma*k* », « La campagne *de* Thucydide »). Dans l'ensemble, c'est quand même un très beau répertoire.

REVUES

The New Statesman and Nation (21.2., 28.2., 6.3., 13.3.). — L'une des preuves d'objectivité que donne cette revue se voit au contraste fréquent d'opinions et de conclusions qui existe entre les éditoriaux rédigés à Londres et les lettres de correspondants à l'extérieur. Parmi cette correspondance, relevons : *La France et l'Indo-Chine* (21.2.), qui fera grincer des dents à beaucoup de Français et permettra peut-être à d'autres d'élargir leur vue d'une question qui, à tous, nous tient à cœur; les lettres de l'Inde et de Birmanie envoyées par K. Martin et D. Woodman (21.2., 28.2., 6.3.); les lettres envoyées de Paris par G. Barry, observateur impartial et sympathique de nos embarras (6. et 13.3); la lettre sur la vie à Dusseldorf écrite par R. H. S. Crossman, brillant député travaililste (13.3.). Un long et substantiel article de Harold Laski sur Bentham dont on vient de célébrer le centenaire (21.2.). Parmi les articles littéraires, un essai considérable de E. Sackville West sur Henry James (28.2) et une bien intéressante polémique de R. Mortimer aux prises avec les communistes mécontents d'appréciations portées par lui à l'occasion du rappel à l'ordre infligé à des écrivains et à des musiciens russes (6.3.). Les commentaires critiques habituels de la situation en Angleterre. Une correspondance de lecteurs sur les questions actuelles, souvent signée de noms connus, est l'un des éléments les plus vivants

de la revue. Toujours beaucoup d'esprit, de culture et de talent dans le coin des concours littéraires.

Our Time, March 1948. — Une conférence des représentants du théâtre britannique de toutes tendances vient de se terminer et pourrait suggérer chez nous une initiative semblable; l'article de tête apporte sur elle des impressions très intéressantes : elle semble avoir été vraiment utile, les conclusions dominantes en étant moins de méfiance à l'égard de l'aide officielle, l'entente entre professionnels et amateurs dans leur intérêt mutuel, et l'accord sur la nécessité d'une organisation. Cueilli ceci dans les Notes et Commentaires : l'exposition ambulante Van Gogh, à Manchester, a reçu 50.000 visiteurs le jour de l'ouverture. Un article sur l'art allemand après le nazisme, d'où il résulterait que cet art demeure jusqu'à présent fidèle aux formules d'avant Hitler. Un article sur l'exposition actuelle d'art indien à Londres, avec photos. Un essai sur la récente édition d'ensemble des poèmes d'E. Rickword, « exquis, acide et profond ». Une discussion de l'état présent de l'édition en Angleterre. Etc...

The Poetry Review, February 1948. — Parmi la floraison habituelle de poèmes, je note une revue de livres bien documentée, des discussions sur le texte de Shakespeare, et surtout une étude sur T. S. Eliot qui rappelle les façons diverses dont on a caractérisé ce poète, et met en évidence chez lui un développement « symphonique », les raisons d'être du procédé qu'est chez lui la citation, et une fermeté de forme due à son emploi de l'allégorie et de l'image.

The Modern Quarterly, Spring 1948. — La couverture porte : « 1848-1948 », et le numéro tout entier est consacré à un centenaire. Mais il s'agit de commémorer le manifeste communiste, et non pas notre révolution. Cette livraison n'en est pas moins, concernant un événement historique aussi important, d'un intérêt exceptionnel. Qu'on en juge par ces titres d'articles : « Le manifeste communiste »; « 1848-1948 : une évolution historique et théorique »; « Le manifeste communiste et la lutte pour le pouvoir »; « Le marxisme et l'histoire »; « Le marxisme et la théorie économique »; « Le matérialisme dialectique »; « Le marxisme et le développement de la philosophie »; « Le marxisme et la culture » (où l'on fait ressortir l'influence de Marx sur W. Morris, Shaw, Joyce; ce dernier est loué, malgré son « incompréhensibilité » finale).

SCANDINAVIE

DEPUIS LA GUERRE *(fin)* (1). SUEDE. — La Suède a été épargnée par la guerre; seul pays en Europe, avec la Suisse dont la neutralité ait été respectée, sa littérature a pu vivre, croître et se développer à l'égal des autres activités du pays, égalant ou dépassant l'effervescence et la surproduction des nations sœurs.

Entre tant d'écrivains, parmi la concurrence des successives générations, distinguons d'abord les aînés, surpris par la guerre en pleine production et qui, en possession de la faveur publique à la veille de la guerre, demeurent presque tous, avec succès, au premier plan de la vie intellectuelle (2).

Gustav Hellstrom est l'auteur d'une œuvre aux amples proportions, l'une des plus suggestives, par sa portée universelle, de la littérature suédoise contemporaine; le romancier balzacien de *Storm over Tjuro* (3), le confident humoriste du passementier

(1) Voir *Mercure de France*, 1er février (Danemark) et 1er mars (Norvège).
(2) V. notre *Panorama de la littérature suédoise contemporaine* (Ed. du Sagittaire, 1940). Cf. Alf Henriques, *Svensk litteratur efter 1900* (Stockholm, 1944).
(3) Une traduction est annoncée (Coll. scandinave, Stock).

Lekholm, a donné en pleine guerre, une suite de la série autobiographique où l'on suit à travers le monde son alter ego, Stellan Petreus; *Karlek och Politik* consacré à l'Angleterre de 1910, *Den Gangen*, chaleureuse évocation de la France au cours de la guerre de 1914... Tel discours de G. Hellstrom aux étudiants de Stockholm (1944) est une méditation, forte et virile, sur notre temps dont on regrette que l'écho ne nous soit pas parvenu.

Sigfrid Siwertz, artiste délié, romancier, dramaturge, grand voyageur, psychologue des problèmes intimes, auteur d'une œuvre abondante où se rencontrent de tragiques plongées au cœur du drame humain, demeure l'un des conteurs préférés du public suédois; ses derniers ouvrages développent avec virtuosité une curieuse méthode d'éclairage des multiples aspects de la vie individuelle : *Six billets de faveur* (4), histoire d'un grand acteur contée successivement par six amis et spectateurs, rappelle la veine profonde de *Dieu nourrit l'épervier* (5) dont on n'a pas oublié en France l'accent d'âpre vérité; de même les nouvelles de *Fortroenden*; *Spegeln med amorinerna* est un récit léger du charmeur qu'a toujours su être Siwertz.

Elin Wagner, élue à l'Académie après la mort de Selma Lagerlof, a consacré à son illustre amie une vaste biographie, conçue hors des règles ordinaires du genre, et d'autant plus attachante et instructive (6); son dernier roman, *Vinden vande bladen*, semble rassembler les thèmes essentiels et les meilleures qualités de son œuvre antérieure en l'épique aventure d'une famille suédoise saisie aux origines de l'histoire, suivie à travers les âges, symbole des destinées suédoises.

Anders Oesterling, poète aux fines mélodies, musicien des émotions subtiles, dont l'accent se colore en son récent recueil, *Arens flykt*, de regrets nostalgiques et d'on ne sait quelle sagesse issue du rythme et de la vie, est aussi un sûr critique des Lettres contemporaines; on lui doit, entre autres traductions, une précieuse anthologie du lyrisme universel.

L'intensité tragique, l'ardent effort de pensée et le constant renouvellement de Par Lagerkvist ne sauraient se résumer en quelques mots; à l'esquisse de sa carrière tentée ailleurs (7) ajoutons ces titres d'œuvres récentes : *Hemmet och stjarnan*, recueil de poèmes volupteusement apaisés dans la simplicité familiale et le lyrisme de la nature; le *Nain* (8), déjà classique où reparaît, calculée avec une savante précision, l'anathème à la violence esquissé avant la guerre dans Bodeln (9); *De vises sten*,

(4) Une traduction par Marcel Schneider, préface de Henri Queffélec, vient de paraître (Coll. scandinave, Stock).
(5) Trad. par A. M. des Courtis, préface d'Edmond Jaloux (Coll. scandinave, Stock, 1933).
(6) Trad. par T. Hammar et Metzger, annoncée (Coll. scandinave, Stock).
(7) *Panorama...*
(8) Trad. Marg. Gay (Coll. scandinave, Stock, 1946).
(9) Trad. annoncée (Coll. scandinave, Stock).

sobre et forte tragédie solennellement représentée cette année à l'occasion du jubilé du Théâtre dramatique de Stockholm.

Les recueils de poèmes de Hjalmar Gullberg (traducteur de la poésie grecque antique) continuent d'élever, au centre des Lettres, un édifice d'une pureté que l'on dirait volontiers néo-classique, architecture de luminosité ardente, vouée à la glorification d'un exigeant lyrisme (10).

On ne peut ici que signaler l'activité continue de maints écrivains connus et fêtés avant la guerre, et dont nous aurons l'occasion de reparler : Marika Stiernstedt — descendante de Mme de Hanska, on sait son éducation et ses attaches françaises — a publié des romans sur la France en guerre, la Pologne, et ce *Banketten*, fresque stockholmienne où la pénétrante analyste de la psychologie bourgeoise paraît incliner aux sympathies collectivistes. Olle Hedberg, après l'achèvement du roman fleuve relatif à Bo Stensson Svenningsson (5 vol.), renouvelle sa manière et sa palette de peintre rapide et ironique dans *Den felande lanken*, et surtout *Bekanna farg*, l'un de ses meilleurs livres; Sven Stolpe, alternant critique et roman, décrit, dans un cadre parisien, une crise religieuse; Tage Aurell grave, en de brefs et vigoureux récits, toute une illustration de la vie paysanne; Frans G. Bengtsson est, brillant historien et essayiste, l'heureux auteur de *Orm le Rouge* (11), roman viking traduit dans toutes les grandes langues; Fritiof Nilsson, dit le Pirate, développe les aventures, burlesques ou sérieuses, de Bombi Bitt... On aimerait détailler l'effort de Fritz Thorén (Fredrik Thomas), Gustav Hedenvind Eriksson, Arvid Brenner, Thorsten Jonsson... les floraisons toujours vivaces, du roman provincial, l'œuvre variée du bataillon féminin, Eva Browallius, Alice Lytkens, Dagmar Edquist, Eva Berg, Gertrud Lilja (un curieux roman sur la vie à Stockholm pendant la guerre) Stina Aronsson...

Karin Boye se suicide (1941), victime de son génie poétique et tragique, muse ardente d'un art intense dont on ne retrouve qu'un écho affaibli dans *Kallocain* (12), suprême protestation contre l'avilissement de l'esprit... Agnès von Krusenstjerna meurt, laissant inachevée une œuvre déjà considérable, qui semble parfois d'un Proust féminin.

Ludvig Nordstrom disparaît après avoir terminé une ultime enquête sur son Norrland natal.

La littérature prolétarienne s'épanouit, triomphe avec Eyvind Johnson, dont la série des *Krilon* est une peinture directe,

(10) Les écrivains ci-dessus nommés, ainsi que le romancier Pär Hallström et les critiques et historiens des Lettres Fredrik Böök et Martin Lamm, font partie de l'Académie suédoise, fondée au XVIII[e] siècle à l'image de l'Académie française. Rappelons que « les Dix-huit » ont décerné récemment le prix Nobel à André Gide.

(11) Trad. T. Hammar (Coll. scandinave, Stock, 1948).

(12) Trad. M. Gay (Ed. Fortuny, 1947).

vivement satirique, de notre époque, avant *Strandernas strand* (13), transposition nordique et symbolique de l'Odyssée; Vilhelm Moberg, dont plusieurs œuvres ont été traduites en français, romans paysans animés d'un patriotisme terrien et d'un sens élevé de l'indépendance nationale; Lo Johansson dont les romans sur une classe déshéritée de travailleurs ruraux sont à l'origine de la récente suppression d'une législation périmée, désormais préoccupé d'études sur la puberté et les institutions d'enseignement (*Geniet*); Jan Fridegârd, comme Johansson issu du labeur ouvrier, passe du roman autobiographique violemment coloré aux fresques préhistoriques; Harald Beijer, Gosta Gustaf-Janson (14), Moa Martinson...

Un événement littéraire, l'apparition de deux volumes posthumes de Selma Lagerlof, récits et fragments inédits. Les souvenirs d'enfance de Heidenstam, rédigés sur le tard, présentés par Kate Bang et Fredrik Book (*Nar Kastanjerna blommade*). Mémoires divers...

Les essayistes et critiques, qu'on ne saurait dénombrer en une brève chronique... Comment toutefois ne pas rappeler l'œuvre grandissante d'Ernst Bendz, intimement lié à nos Lettres, écrivain français de rare qualité lorsqu'il lui plaît, l'équipe dont s'entoure Georg Svensson au B.L.M. avec Margit Abenius, Holger Ahlenius, si délicatement informé de la France, introducteur en Suède de nos meilleurs écrivains?...

Les poètes, Erik Blomberg, du groupe Clarté, émule de Par Lagerkvist, Silverstolpe (mort en 1942), Bertil Malmberg, Johannes Edfelt, Gunnar Ekelof, Nils Svanberg, Nils Ferlin... Marry Martinsson dont le beau recueil *Passad* est une protestation contre le masochisme du temps... et la haute figure de Vilhelm Ekelund, proche des Allemands Holderlin, Stefan Georg, sa vie, sa philosophie remis en honneur par de pieuses vénérations et les études de Stellan Ahlstrom...

Poètes quasi inaccessibles aux peuples étrangers, retranchés derrière leur idiome, l'Europe sait-elle qu'elle possède là une réserve intacte de vivant lyrisme?

Chant des peuples du Nord, symbole de leur pureté que ne sauraient altérer du moins les complaisances et les vulgarités publicitaires des propagandes.

❁

Le fait le plus singulier et caractéristique de l'histoire des Lettres suédoises contemporaines est l'apparition récente de générations en qui se résument de multiples expériences.

La Suède en effet, passant en moins d'un demi siècle du régime agricole et conservateur au régime industriel et socialiste, une

(13) Trad. M. Gay.
(14) *Le retour du maître* et *A bras ouverts*. Trad. M. Gay (Plon, éd.).

révolution profonde s'est accomplie dans les mœurs, voire les institutions privées ou publiques, simultanée dans les pays scandinaves, plus sensible peut-être en Suède où la guerre ne l'a pas interrompue, mais sans doute accélérée.

La Suède, pays modèle socialement et politiquement, s'est enrichie dans l'égalisation des classes et la vulgarisation du confort et de la prévoyance — non sans toutefois infliger à ses habitants un bouleversement des habitudes, des conceptions usuelles, de la morale et des méthodes intellectuelles qui la situe présentement aux antipodes de la patrie à demi romantique de Selma Lagerlof et de Heidenstam.

Révolution dont les Lettres et l'art témoignent avec une croissante netteté... La Suède — rançon de son éloignement et de son relatif isolement — a toujours été sensible à l'attrait de la nouveauté; la métamorphose du pays stimule cette tendance : une fièvre de modernisme n'a cessé depuis 1920 de promouvoir les importations d'art et d'idées, torrentueuse invasion reconnaissable au trouble des esprits et à l'effort désordonné des jeunes.

Ceux-ci, les derniers venus, les quarantistes — (40-tal) — disciples d'influences en quelque sorte climatiques, respirées plus ou moins consciemment, dégagent difficilement leur personnalité d'un complexe héritage.

La plupart ont vécu de dures années; presque toute la jeune littérature actuelle est née dans les camps, l'épreuve physique et morale de ce qu'on a appelé en Suède « la préparation » — aux frontières de la guerre, longue mobilisation, non pas la guerre elle-même, mais son imminente menace, ses atrocités toute voisines, et parfois son appel au fond des âmes; l'attente, la crise sans issue, la tension nerveuse sans dénouement, et qui laissent l'être humain épuisé, nourri de rancœur, de révolte, d'inavouée déception.

Ainsi la Suède, sans avoir participé à la suprême épreuve, en porte les stigmates, reconnaissables en maints réflexes dont aucune classe n'est exempte, mais dont la jeunesse exhibe, parfois avec une ostentation désespérée, la morsure à peine cicatrisée.

Les « romans de la préparation » n'ont eu qu'un temps, assez bref.

Une plus haute ambition reflète, chez les mieux doués, l'inquiétude, l'anarchie intellectuelle de leur adolescence, muées en culte de l'angoisse selon les derniers exemples de la mode littéraire et philosophique.

Peu indulgents à leurs aînés, ils continuent en l'accentuant l'effort de cette décade 1930-40, qui vit naître et prospérer la littérature des auto didactes, mais aussi s'élargir une critique extrêmement curieuse et informée des suggestions étrangères, le beau talent et l'autorité d'Ivar Harrie, également épris de l'ancienne poésie hellénique, de nos classiques et des plus récents écrivains d'Europe; l'enquête, toujours ouverte et compétente

de Sven Stolpe, lui-même acquis à la foi romaine, parmi les écrivains catholiques, l'activité multiple d'Artur Lundkvist, critique des Lettres anglo-saxonnes et scandinaves, précurseur plus encore par ses prises de conscience littéraires que par ses poèmes authentiquement surréalistes.

Depuis vingt ans, l'effort poétique s'accompagne en Suède d'un patient examen des problèmes contemporains; les jeunes ouvrent le débat dans leurs éphémères Revues (15) d'où le débat rebondit dans les publications mensuelles et la presse quotidienne. Jamais peut-être depuis l'époque romantique des Atterbom, Stagnelius, Geijer..., la Suède n'avait été pareillement inondée de discussions abstraites, aussi vivement sollicitée d'idéologies variées et d'invitations à violenter sa langue, à intensifier l'expression littéraire.

Les Lettres s'en trouvent parfois alourdies d'un insistant pédantisme. On ne saurait contester un sérieux, une sincérité, un aveu d'intime et profond déchirement qui méritent estime et sympathie — et d'autant plus qu'ici, comme toujours, l'inspiration étrangère est rarement exclusive et appelle presque normalement les correctifs de la méthode polyglotte et des appels impartiaux aux sources originales.

Choisir parmi le flot de romans et recueils poétiques publiés par les quarantistes — qui ne constituent pas une école ni une chapelle, mais s'élancent volontiers en ordre dispersé — serait actuellement difficile et en vérité prématuré (16). Certains cependant ont donné mieux que des promesses et la prétérition à leur égard n'est plus admissible.

Lars Ahlin, autodidacte, débute en 1943; la critique, se méprenant, ne voit dans son premier roman *Tâbb med manifestet*, qu'un récit naturaliste et autobiographique, l'histoire rebattue du destin ouvrier; la crudité, la verdeur du langage, le désordre voulu de scènes violemment alternées dissimulaient mal l'intention commune à sa génération de dépasser le pur réalisme; le manifeste du communisme dont Tâbb ne saurait se séparer au cours de son périple n'est qu'un prétexte à considérations diverses sur la nature humaine, soustraite au freudisme, aux aveugles psychothérapies. Une tendance intellectualiste et anti-subjectiviste s'affirme ici, lointainement apparentée à la « philosophie d'Upsal », au nihilisme d'Hagerstrom aussi bien qu'au luthéranisme de ce qu'on a appelé « la phalange la plus high church et ritualiste de notre Eglise nationale ».

Deux recueils de nouvelles, les romans *Min dod ar min, Om, Jungfrun i det grona* révèlent une imagination psychologique, une fécondité spirituelle, un affermissement et une souplesse de

(15) On en trouvera l'énumération signalétique dans l'étude de Ake Runnqvist : *Små litterära magasin* (40-tal, mars 1945).

(16) Cf. *Den unga Parnassen. Ett urval*, av G. Näsström och M. Strömberg (Norstedt, 1947).

style qui démentent l'étrangeté parfois obscure d'une œuvre aux sens multiples.

Sivar Arnér, professeur de lycée, est l'auteur de deux recueils de nouvelles et des romans *Plånbok borttappad*, *Knekt och klerk*, *Du sjalf*; moins abondant que Lars Ahlin, la sobriété du style, la précision de la logique, l'approfondissement de la psychologie dépassée jusqu'à ses racines et ses postulats métaphysiques sont les attributs d'une œuvre hantée principalement par le conflit de la puissance et du droit, et le drame hallucinant de la conscience aux prises avec le sadisme, la torture, la barbarie surgie de la vie contemporaine.

Le précoce talent de Stig Dagerman semble le plus spontanément adapté aux effluves, aux courants, aux plus légères oscillations de l'atmosphère actuelle; nulle imitation directe, mais une subtile virtuosité dans l'usage et la synthèse des expériences acquises en Suède et à l'étranger. Etudiant, journaliste syndicaliste, son premier roman, *Ormen*, était d'un disciple de Kafka; ses nouvelles et surtout le roman *De domdas o*, monument de terreur et d'angoisse traversé de veines idéologiques et de symboles enchevêtrés, ont surpris ses compatriotes par la sûreté du procédé, la perfection d'un surréalisme servi par un don d'invention remarquable, le sens du fantastique, une puissance d'évocation dans le détail du meilleur augure, et qui font un chef-d'œuvre du volume *Tysk host*, reportage où se mesure et se juge l'actuelle misère allemande.

D'autres auxquels nous reviendrons méritent l'attention...

Et tous ces poètes, dont plusieurs, à demi hermétiques, accueillent la leçon de T. S. Eliot et de Erik Lindegren, Karl Vennberg, Ragnar Thoursie, Werner Aspenstrom, Gosta Oswald, Bertil Gedda, Olof Lagercrantz, Arne Nyman...

Moissons futures, semailles fécondes de l'une des plus actives et organiquement croissantes parmi les littératures européennes.

Lucien Maury.

La Société des amitiés wronskiennes (78, rue Dondeauville, Paris) me reproche, citant le nom de Wronsky auprès de celui de quelques autres écrivains du XIXe siècle (*Mercure* du 1-12-47), de méconnaître le caractère unique de sa pensée. Ma citation n'implique aucune confusion mais seulement le désir de rappeler la contemporanéité d'un des esprits les plus originaux de son temps. Dont acte. — L. M.

L'INSTITUT ET LES SOCIETES SAVANTES

ILOTISME IMPERIAL. — Economiste libéral intransigeant, et partisan de la liberté totale pour les prix et pour les salaires, M. Jacques Lacour-Gayet ne recule pas devant l'exemple de l'ilo-

tisme pour convaincre ses adversaires, et l'ilote dont il leur offre le spectacle n'est rien de moins que l'empereur Dioclétien, ancêtre du dirigisme. Mais M. J. Lacour-Gayet compte-t-il tellement de contradicteurs à l'Académie des Sciences morales et politiques où il a commenté l'édit de l'an 311 de Dioclétien? Ses propos visaient surtout à retentir hors de la salle des séances.

Soldat heureux, de formation primaire, animé de la passion de l'autorité, Dioclétien était un homme à systèmes, animé de la conviction sincère qu'une sorte de « quadrillage » peut s'imposer une fois pour toutes à la réalité et la tenir dans ses mailles au profit d'un maître unique. Il appliqua ses conceptions à la politique, à l'administration, à la fiscalité, à l'économie.

D'ailleurs, reconnaît loyalement M. J. Lacour-Gayet, l'évolution de la politique économique et monétaire suivie depuis un siècle conduisait de façon presque inéluctable à la réglementation des prix. A la suite d'une dépréciation de la monnaie, Dioclétien émit la prétention de protéger le consommateur qui ne sait pas se défendre lui-même contre les mercantis, et réglementa les prix et salaires dans tout l'empire, de la façon la plus détaillée. Les articles de son édit sont une préfiguration des réglementations compliquées et minutieuses que nous avons connues. Qu'il s'agisse des aliments ou des vêtements, rien n'y est oublié, vins ordinaires et d'appellations notoires, fruits, salades, poissons et volailles grasses ou non engraissées.

Les salaires sont l'objet d'une réglementation aussi détaillée qu'arbitraire. Les professions libérales ont leurs honoraires fixés selon qu'il s'agit des cent lignes d'écriture courante, ou au contraire soignée, de la rédaction d'une requête judiciaire ou de l'examen d'un dossier. « Dans son désir de stabiliser une fois pour toutes les réalités économiques, comme il croyait l'avoir fait de l'ordre politique, Dioclétien n'hésitait pas à les enserrer dans l'absolu d'un cadre rigide et permanent, forgé de toutes pièces par les bureaux impériaux. » Il institua pour la première fois la notion de délit économique, et comme il n'est pas de délit sans peine, une sanction unique : la mort punissait l'acheteur et le vendeur. L'exécuteur était commis au triomphe de l'économie dirigée, ce qui est, en somme, d'une logique inattaquable.

Mais qu'advint-il? Lactance nous le dit dans son pamphlet *Sur les morts des persécuteurs* : « Quand Dioclétien établit par une loi le prix des denrées, il s'ensuivit un renchérissement extrême... à cause de la rareté des denrées, il fut répandu bien du sang... et la cherté augmenta encore bien davantage jusqu'à ce que cette loi, après bien des ruines, tombât en désuétude par la force même des choses. »

ROYALISTE ET REGICIDE. — Ce fut le cas de Charles-Henri Sanson, exécuteur de Louis XVI, royaliste connu pour tel,

dont G. Lenôtre a dit avec quelque exagération qu'il joua pendant la Révolution française le principal rôle, et dont il regrettait qu'il n'eût tenté aucun biographe. C'est fait maintenant, et voilà cette gloire révolutionnaire vengée, car le Dr Roger Goulard, citoyen comme lui de Brie-Comte-Robert, vient de lui consacrer dans l'histoire de la famille Sanson qu'il termine, un très long chapitre dont l'Académie des Sciences morales a eu la primeur. Elle en a été à vrai dire un peu ébaubie, et a écouté en rechignant certains détails macabres de la carrière de cet homme. Mais elle s'est laissé persuader de l'humanité et de la délicatesse morale de ce royaliste qui manqua de se trouver mal en présentant au peuple, comme il en avait reçu l'ordre, la tête de son roi. Fouquier-Tinville lui reprochait ses prévenances à l'égard des condamnés qu'il voiturait le dos au cheval afin de leur épargner le plus longtemps possible la vue de l'échafaud. Il l'eût, pour un peu, traité de bourreau bienfaisant... Son biographe a affirmé que, dans les exécutions qui se faisaient alors en série, il arrivait à faire tomber les têtes à la cadence d'une par minute, pour abréger la durée du lugubre spectacle à la file de ceux qui attendaient leur tour. Touchant exercice de vélocité!...

On sait qu'il contribua à l'invention de *la Louisette* — première appellation de la guillotine — après avoir longtemps exécuté au sabre de Damas des personnages de qualité comme Lally-Tollendal et le chevalier de La Barre. Un exécuteur aussi consciencieux et sensible pouvait-il se désintéresser des progrès de la technique opératoire? Il paraît avoir eu peu de goût pour un métier qu'il exerçait avec une dignité telle que les Goncourt ont pu dire : « Il ne devait y avoir en ces jours-là de décents que les bourreaux. » Mais ce métier rétribué « aux pièces », selon la tradition, lui rapportait 12.000 livres par an, somme alors considérable. Et puis, dans son cas, on n'avait pas l'embarras du choix, l'office de bourreau étendant son infamie à tous les membres de la famille. C'est ce qu'il fit comprendre à son fils, tenté par la carrière militaire. Son petit-fils dérogea à une tradition d'honorabilité familiale vieille d'un siècle et demi. Il se fit révoquer en 1847 pour avoir engagé la guillotine au Mont-de-Piété. Il faut croire qu'alors le métier ne nourrissait plus son homme aussi grassement.

Robert Laulan.

Inscriptions phéniciennes récemment découvertes à Kara-Tépé (Cilicie). — Kara-Tépé est situé en Cilicie orientale, à 40 kilomètres environ au nord de l'extrémité septentrionale du golfe d'Alexandrette. Le professeur allemand Bossert, de l'Université d'Istanbul, y a fait deux explorations, la première en février 1946, la seconde au printemps de 1947, et a découvert des statues de pierre portant des inscriptions sémitiques, de type phénicien archaïque. Certains de ces textes apportent des renseignements précieux pour l'histoire et la civilisation des Néo-hittites. Il les a obligeamment communiqués à

M. Dupont-Sommer, directeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, qui en a effectué le déchiffrement avec sa prudence et sa sûreté habituelles, et a fait part des résultats obtenus à l'Académie des Inscriptions.

Le grand intérêt de la trouvaille du professeur Bossert, c'est un texte bilingue en phénicien archaïque et en hiéroglyphes hittites, qui va enfin permettre le déchiffrement de la langue des hiéroglyphes hittites.

Répertoire des Antiquités du département des Vosges. — M. Charles Picard, directeur de l'Institut d'Art et d'Archéologie de la Faculté des Lettres de Paris, a présenté à ses confrères de l'Académie des Inscriptions le *Répertoire archéologique gallo-romain du département des Vosges*, de M. Maurice Toussaint.

Ce nouveau volume, conçu sur le même plan que les répertoires déjà parus de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle, donne par commune, une liste des découvertes, suivie d'un commentaire. Les trouvailles d'Escles et de Soulosse sont particulièrement copieuses et intéressantes; et la notice consacrée à Grand tient à elle seule le tiers du volume et montre l'importance de la ville sanctuaire d'Apollon-Grannus, aujourd'hui modeste bourgade de la région de Neufchâteau.

Le *Répertoire archéologique du département de la Moselle*, du même auteur, est actuellement en préparation.

Survie expérimentale des fœtus. — A l'Académie des Sciences, M. Robert Courrier, professeur de morphologie expérimentale et endocrinologie au Collège de France, a présenté une note de M. J. André Thomas et de ses collaborateurs M. et Mme Salomon et François Lamy, sur la survie expérimentale aseptique des grands fœtus de mammifères. Les auteurs sont parvenus pour la première fois à obtenir la survie aseptique des fœtus de vache, principalement, extraits de l'utérus, en utilisant l'appareil automatique de M. J. André Thomas, qui permet la perfusion aseptique et prolongée.

Dès que la circulation artificielle du sang commence, le fœtus reprend les couleurs de la vie. Les expériences ont été arrêtées après une cinquantaine d'heures, volontairement. Elles ouvrent de curieuses perspectives d'ordre théorique et pratique.

MEDECINE

CLOVIS VINCENT ET LA NEURO-CHIRURGIE. — Le 15 novembre 1947 le professeur Clovis Vincent succombait à une longue maladie. Sa mort n'a pas ému l'opinion publique autant que l'eût valu une juste appréciation de son œuvre. Avec Clovis Vincent disparaissait le premier neuro-chirurgien du monde depuis la mort de Cushing et, certainement, le plus grand parmi ceux qui assurent le prestige de la médecine française contemporaine.

Sa carrière a été tout entière déterminée par son caractère. Elle est le reflet de la volonté, de l'énergie, de la maîtrise intellectuelle de cet homme incomparable. Né le 26 septembre 1879 à Ingré (Loiret), Clovis Vincent fils, petit-fils et frère de médecin, fit ses études à Paris. Interne des hôpitaux, son passage dans le Service de Babinski orienta sa vocation vers la neurologie. L'influence de Babinski ne pouvait trouver terrain plus favorable pour s'exercer. Un maître de cette envergure modèle toujours ses disciples en leur imposant une empreinte si forte qu'elle étouffe parfois leur originalité. Il n'en fut pas ainsi pour Clovis Vincent que ses qualités personnelles préparaient mieux qu'aucun autre à profiter de l'enseignement quotidien de Babinski

et à puiser dans cet enseignement ce qui devait l'amplifier, le développer et le prolonger dans une évolution magnifique. Il partageait avec son maître le mépris du conformisme, le scrupule dans l'investigation, le respect du fait précis, la conscience dans l'observation et cette méfiance instinctive des prouesses verbales qui satisfont à peu de frais les esprits plus enclins aux approximations qu'aux certitudes. Le démembrement de l'hystérie classique, auquel s'est attaché Babinski, la rigueur dans les localisations de certaines lésions du cerveau ou de la moelle qui, par la constance d'un petit signe clinique, précise le siège d'une altération organique à un millimètre près, ne sont pas le résultat d'une intuition. On n'y parvient que par la confrontation patiente d'examens répétés sur le vivant et sur le cadavre.

J'ai connu Clovis Vincent à l'époque de son internat. Quelque sujet d'études qu'il abordât, il apportait déjà dans sa recherche et dans son exposé cette méthode qui devait marquer toute son œuvre. Il n'avançait rien qu'il n'eût lui-même vérifié. Je n'ai pas rencontré parmi les médecins au milieu desquels j'ai vécu depuis quarante ans d'intelligence qui donnât une plus grande impression de solidité.

Médecin des Hôpitaux en 1913, il fut, l'année suivante, un médecin de bataillon dont le courage devint rapidement légendaire. De 1914 à 1918, il ne s'éloigna de la troupe que pour diriger un centre spécialisé où ses méthodes pour démasquer la simulation et l'hystérie devaient révolutionner la neurologie, non sans faire hurler les médiocres et les jaloux.

Aussitôt après la première guerre mondiale il entreprit dans une étroite collaboration avec le grand chirurgien Thierry de Martel, d'appliquer au traitement opératoire des tumeurs des centres nerveux le bénéfice des localisations précises qu'il était en mesure d'affirmer.

La neuro-chirurgie est une chirurgie minutieuse, fatigante, difficile et dont les premiers résultats étaient chargés d'une lourde mortalité. Clovis Vincent étudiait avec soin les malades avant l'opération, les observait sans défaillance pendant et après l'acte opératoire et tirait des enseignements sans complaisance des échecs éprouvés. Il alla voir Cushing aux Etats-Unis. Ce voyage lui fut une révélation et ses qualités exceptionnelles frappèrent le maître américain. A son retour, il entreprit d'opérer lui-même et cette décision, si peu conforme aux traditions de la mentalité française, était bien significative de son caractère résolu. C'était en 1928; il avait quarante-neuf ans. Il se plia à une discipline de fer. En attendant que les règlements s'assouplissent assez pour donner à ce médecin un service chirurgical, il opérait ses malades, le plus souvent à ses frais, dans une clinique privée. Avant d'avoir formé l'équipe indispensable à une technique faite de minutie rigoureuse, il surveillait lui-même, de jour et de nuit, ses opérés, après des

séances chirurgicales épuisantes. Il eut enfin, à l'hôpital de la Pitié, le premier service de neuro-chirurgie française qui, peu de temps avant la deuxième guerre mondiale, fut transformé en chaire de clinique neuro-chirurgicale à la Faculté de Médecine de Paris.

De ce centre où affluaient les neurologistes et les chirurgiens du monde entier sortirent des travaux de premier ordre sur les arachnoïdites, les méningites séreuses, l'œdème cérébral, le traitement des abcès du cerveau, celui des traumatismes cranio-cérébraux, etc... Clovis Vincent restait le clinicien doué d'une faculté d'observation infaillible, l'opérateur à la fois audacieux et prudent, le critique implacable de ses moindres erreurs, le guide sans faiblesse des travaux de son école. Pas une ligne ne portait sa signature ou ne se couvrait de son autorité qui ne fût scrupuleusement contrôlée. Il avait donné à Vauquois l'exemple d'un courage physique confinant à l'héroïsme, son œuvre de neurochirurgien reflète un courage intellectuel et une indépendance du caractère qui ne témoignent pas d'une moindre noblesse.

En 1940, les Allemands qui ne méconnaissaient pas sa valeur et qui n'avaient point de neuro-chirurgien de sa taille à lui opposer lui confièrent leurs grands blessés du crâne. Son intransigeante liberté d'esprit sut concilier ses devoirs d'humanité et un patriotisme dont il avait déjà donné tant de preuves.

Les années avaient respecté son énergie, sa sévérité pour lui-même et pour autrui, mais elles avaient usé un organisme qui depuis trente ans s'était sacrifié à la notion impérieuse du devoir qui l'animait.

Il laisse une œuvre qui gardera son nom de périr, une école qui est l'honneur de la médecine française et un exemple que tous ceux qui l'ont connu conserveront avec une fervente admiration.

De Cushing, il a écrit : « Le magnifique monument qu'il a élevé à la gloire de la neuro-chirurgie américaine, c'est à sa volonté, à son intelligence, à sa conscience qu'on le doit. » On en peut dire autant de lui.

F. Bonnet-Roy.

Deux siècles d'histoire hospitalière, par le Docteur *Pierre Vallery-Radot,* préface du Professeur *Pasteur Vallery-Radot* (Editions Paul Dupont).

Ce beau livre, abondamment illustré, retrace l'histoire d'une trentaine des vieux hôpitaux de Paris, civils et militaires, depuis Henri IV jusqu'à Louis-Philippe. La plupart d'entre eux subsistent encore, en totalité ou en partie, aménagés au cours des siècles pour s'adapter aux progrès de la médecine et de la chirurgie modernes. Pour les médecins, un tel ouvrage évoque des souvenirs précieux; pour les autres, il est un chapitre particulièrement vivant de l'évolution de Paris riche en témoignages historiques.

L'auteur a fait précéder les monographies consacrées à chacun des établissements d'une étude d'ensemble sur l'organisation et l'évolution hospitalières, remarquablement documentée. On y trouvera un rappel de très nombreuses et

de très anciennes fondations charitables aujourd'hui disparues et, en même temps, l'origine de celles qui existent encore.

L'histoire de l'art, la chronique, l'étude des mœurs de la capitale ne profitent pas moins que l'histoire de l'assistance publique de ce travail qu'on lit avec l'intérêt le plus vif et dont on admire l'iconographie.

La vie des aliments, par *G. Tallarico*, traduit et adapté par *Christian Germoz* (Editions Denoël).

L'homme s'attache aux biens de ce monde dans la mesure où il est menacé d'en être privé. L'abondance et la prospérité le rendent indifférents. Il n'a jamais été publié autant de livres sur les aliments que depuis les restrictions. Le professeur Tallarico, de Rome, pense avec raison que la valeur nutritive des substances alimentaires n'est pas seulement déterminée par leurs caractères chimiques, par leur puissance énergétique et par la quantité de calories qu'ils dégagent. Il leur reconnait une *âme*. C'est une conception spiritualiste de la nutrition. Il entend par aliments tout ce qui concourt à la formation des cellules de l'organisme, y compris l'eau et l'air. Il étudie leur influence sur les grands phénomènes vitaux : conception, croissance, développement sexuel, fécondité, etc. Il attribue à la personnalité de l'aliment, déterminé par le milieu et le climat, une hérédité, un âge, un sexe même qu'il faut harmoniser avec le sexe, le tempérament et l'âge de l'homme qui l'absorbe. Il cite comme exemple la différence nutritive de l'œuf fécondé et de l'œuf non fécondé, du blé germé et du blé non germé. Il va même plus loin. Il estime que l'ingestion par un adulte d'aliments trop jeunes : lait, beurre, œufs, serait susceptible de jouer un rôle dans l'origine du cancer en provoquant la prolifération pathologique de certaines cellules. Cette opinion, relative au cancer, appelle de fortes réserves, mais dans l'ensemble, une doctrine qui donne, dans l'alimentation, la primauté à la qualité sur la quantité, à la biologie sur la physicochimie est certainement conforme aux enseignements de l'expérience et elle ouvre la voie à des recherches particulièrement intéressantes. — F. B.-R.

Histoire d'un marais algérien, par *Edmond Sergent* et *Etienne Sergent*.

Respectivement directeur et chef de service de l'Institut Pasteur d'Alger, Edmond et Etienne Sergent racontent l'histoire du marais des Ouled-Mendil infesté de paludisme et, par un défrichage, un assainissement, un drainage systématiques, rendu à la culture et à la civilisation. Ce beau volume touche à toutes les disciplines de l'activité humaine et éclaire chacune d'elles d'aperçus intéressants, suggestifs et profitables. La zoologie, la botanique, la géologie, le génie rural, la microbiologie, la médecine, la thérapeutique, l'apiculture, l'hygiène individuelle et collective y sont évoqués avec un rare talent. Les faits sont précis, les citations littéraires abondantes, les résultats convaincants, l'iconographie à la fois démonstrative et artistique. Dans l'histoire de ce secteur de la Mitidja se reflète toute l'œuvre civilisatrice de la France en Algérie, et il n'est que de rapprocher l'image d'un canal de drainage fraîchement curé de celle qui représente ce même canal abandonné pendant un an pour dégager le symbole de l'activité de nos colons et de nos savants.

Principes de médecine expérimentale, par *Claude Bernard*, introduction et notes par le docteur Léon Delhoume, avant-propos du professeur Léon Binet (Presses Universitaires de France).

A l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, aux *Leçons* se sont ajoutés des écrits posthumes de Claude Bernard dont *Pensées*, *De Claude Bernard à d'Arsonval*, le *Cahier rouge* déjà édités par le docteur Léon Delhoume. Celui-ci nous donne aujourd'hui une œuvre magistrale de Claude Bernard, la matière de ce qui devait être les *Principes de médecine expérimentale*, qu'il n'eut pas le temps de rédiger complètement. Ce plan est si détaillé, si substantiel, certains développements ont atteint une telle ampleur que l'ensemble constitue un monument de la plus grande valeur. Il faudrait revenir sur les notions qui se dégagent de ce testament spirituel. Qu'il nous suffise d'indiquer l'opposition que Claude Bernard souligne entre l'esprit expérimental et l'esprit de système, entre le rationalisme dogmatique et le rationalisme des faits, et comment il a intégré dans l'étude de la médecine et des sciences naturelles les lois qui président aux phénomènes physico-chimiques. — F. B.-R.

LA NATURE

LES MONTREURS DE SOURCES. — Moins angoissant peut-être que l'énigme de l'origine de la Vie sur la Terre, mais encore bien passionnant est le problème de l'évolution des espèces animales et végétales à partir du premier germe ou du premier être organisé. Comment s'est formée, comment a grossi de proche en proche l'immense nappe vivante qui aujourd'hui nous entoure et menace à chaque instant de nous submerger, ce sont là de ces grandes inconnues où aime se réfugier notre besoin de fuir la médiocrité ambiante. L'abstraction ici se confond avec la réalité. Qu'il s'agisse des fleuves de l'Amazonie ou de notre propre destin, se retremper aux sources en remontant les plus petits affluents, les moindres ruisseaux, est toujours la meilleure des disciplines et le plus salutaire des exercices.

Nos conceptions sur le déroulement et la succession des espèces vivantes peuvent se situer, dans l'ère actuelle, en quelques périodes de l'histoire des sciences : pour Cuvier, plusieurs créations séparées, intervenant après chaque cataclysme mondial, ce qui justifie les hiatus et les trous constatés par la paléontologie, avec les caractères de chaque espèce fixés une fois pour toutes par une volonté d'adaptation préétablie; pour Lamarck, au contraire, et pour Darwin, continuité de la chaîne, mais avec des modifications dans les formes et le comportement biologique, que Lamarck explique par l'effet du *milieu* (mot moderne qui d'ailleurs ne figure pas dans son œuvre), et Darwin par une sélection naturelle due à la concurrence vitale : survivance des plus aptes.

Le transformisme de Lamarck et de Darwin repose, dans le cadre de l'espèce envisagée, sur le principe de modifications lentes, fonction intégrante de l'individu, et ne se produisant en dehors de lui que tout à fait accidentellement. *Natura non facit saltus.* Or une entorse à cet axiome nous fut apportée en 1901 par Hugo de Vries, dont le livre sur la *Théorie des mutations* nous invita à constater dans le sein de l'espèce des sauts brusques d'une génération à une autre, des sortes de lubies de la Nature fatiguée de fabriquer toujours le même article et risquant des variantes pour se détendre un peu les nerfs.

De Vries a introduit dans le transformisme, comme les physiciens l'ont inséré dans la matière, le discontinu. Remarquons que cette notion de discontinu, de hasard quantique, est en voie d'annexer notre existence, sur le plan non seulement matériel mais aussi moral, et qu'il viendra sans doute un jour où tout : le Bien, le Mal, de même que la Lumière ou le Son, ne sera plus qu'une loterie, plus exactement une incidence de variables sans déterminisme prévisible dans le temps ni l'espace.

Est-ce parce qu'ils représentent un ordre de choses dont nous

sentons vaciller chaque jour sous nos pieds le plancher pourri que beaucoup d'entre nous se tournent vers les figures qui illustrèrent l'âge de la stabilité et de l'équilibre? De ceux-là est Darwin, et combien je remercie la piété de Jean Rostand de lui avoir consacré un livre tout entier (1)! Darwin est, comme Lamarck, un très grand homme, encore que du point de vue humain je nourrisse, je l'avoue, un faible pour Lamarck, mort pauvre, aveugle et méconnu, et dont la disparition fut à peine remarquée par ses contemporains. On a coutume d'aller répétant qu'il faut dissocier l'homme de l'œuvre; je ne partage pas cet avis, n'étant point de ceux qui ne jugent que sur les résultats, mais aussi sur l'effort, lequel conditionne le mérite.

Darwin, bien renté, pourvu des moyens de s'instruire, de voyager dès l'adolescence et de féconder ainsi en lui les graines utiles, garde, certes, pour nous le relief d'un haut esprit, d'admirable culture, témoin passionné de la Nature, observateur ingénieux et fécond, travailleur acharné, mais qui de son labeur toucha le prix, en réputation, en honneurs. La gloire l'illumina de son vivant et réchauffa ses derniers jours, quand tant d'autres ne connaissent que le soleil des morts. Il est juste de dire qu'il représenta un moment de la philosophie humaine : rassemblant, coordonnant des idées éparses chez de nombreux savants et penseurs, voire même expressément formulées comme dans le fameux exposé de A. R. Wallace sur la *Sélection naturelle*, qui précéda d'un an le livre de Darwin, Darwin publie son livre dans un pays où la tradition est tout, où le besoin de penser fait partie comme le boire et le manger des fonctions organiques de chacun, à un moment où les doctrines en cours sont un reflet de la Bible : la création selon la Genèse. L'homme qui vient discuter ces croyances au nom de la science prend forcément figure de révolutionnaire. L'essentiel n'est pas d'apporter du nouveau aux hommes, mais de fournir un aliment à leur fureur de dispute. Combien de découvertes plus retentissantes que le transformisme n'ont soulevé aucune tempête, quoiqu'elles fussent appelées à influer profondément sur les mœurs! Mais Darwin remue des convictions, inquiète des consciences; tout son mal vient de là, et tout son retentissement.

De M. Jean Rostand, qui manie à l'occasion le scepticisme et le paradoxe, je détache cette phrase de ses *Nouvelles pensées d'un Biologiste* (2) : « La gloire s'accélère quand les mêmes voix qui craignaient de rompre le silence en viennent à craindre d'être étouffées dans le concert. » La gloire de Darwin fut faite en partie de scandale, du moins pour le gros public. Jean Rostand ne l'ignore pas, lors même qu'il trouve des accents émus pour retracer

(1) *Charles Darwin*, par Jean Rostand (Gallimard, Paris, 1948).
(2) *Nouvelles pensées d'un biologiste* (Stock, Paris, 1948).

les étapes d'une œuvre magistrale dont on parlera toujours, encore qu'elle ait vieilli à la clarté des faits révélés par la Génétique. Généticien, metteur en scène des chromosomes — ces infimes particules héréditaires dont Julian Huxley a dit que l'homme de la rue n'en parlerait jamais assez — il sait mieux que quiconque que Mendel et de Vries ont corrigé son héros. Mais Darwin n'en est pas diminué, et pour ma part je lui garde la gratitude que l'on doit à l'un de ces « montreurs de sources » qui exaltèrent ma jeunesse, quand je commençais de fréquenter les laboratoires.

Je viens d'écrire le nom de Julian Huxley. Ce grand sociologue, aujourd'hui président d'un groupement international étiqueté U N E S C O, vient de publier, avec A.-C Haddon et A.-M. Carr-Saunders, un livre : *Nous, Européens* (3), qui est parvenu également au Mercure, et qui nous ramène précisément aux chromosomes humains. Ces petits farceurs sont au nombre de 48, comme l'on sait. Chiffre invariable pour tout le genre *Homo sapiens*. Ce dont M. Huxley s'autorise — et de bien d'autres facteurs encore, comme par exemple l'extrême mélange de ces *gènes* à travers la planète entière, pour affirmer l'unité de race des composantes de la population du globe, et écrire des lignes vengeresses, d'une portée heureusement rétrospective: « Le racisme est un mythe, et qui plus est, un mythe dangereux. Il est un manteau pour des visées économiques, égoïstes, qui dans leur nudité sans voiles paraîtraient bien laides. Et il n'est point fondé, scientifiquement. »

Ceci dit, il faut admettre que la loi d'adaptation au milieu a joué ici aussi son rôle, dans la construction des « types ethniques » différenciés par la couleur, la langue, les mœurs, la culture, mais que ces différenciations laissent subsister, disent les auteurs, l'unité anatomique et biologique de l'entité homme : point de vue assez subtil, mais en somme soutenable, quand on s'appelle Huxley.

Marcel Roland.

Les mémoires d'un corbeau Freux, par *J. D. Hilaire,* compositions de H. Le Boucher (Editions de la Pierre du Loup, Guéret).

Un récit sans prétentions littéraires, mais amusant et instructif, sur la vie des corbeaux du genre Freux, ceux qui habitent en société ces cités de grands arbres qu'on nomme « corbeautières ». Le héros nous raconte lui-même ses démêlés avec ses semblables, les autres bêtes, les hommes. La jeunesse peut prendre plaisir, croyons-nous, à ces lectures, propres à lui décrasser l'esprit de tant de publications et de films d'où la santé est bannie. — M. R.

QUESTIONS MILITAIRES

DU BON ET DU MAUVAIS USAGE DE L'HISTOIRE MILITAIRE. — Nulle part, le paradoxe de Valéry sur l'histoire n'a obtenu autant de succès — et causé autant de ravages — que dans

(3) *We Europeans,* traduction Jules Castier (Ed. de Minuit, Paris, 1948).

les milieux militaires. C'est à qui criera haro sur l'histoire militaire. Il n'est, pour s'en rendre compte, que de comparer la pauvreté de notre littérature de guerre depuis 1914 à l'importance de celle de tous les autres pays, ou de voir la situation misérable où est laissé notre Service Historique de l'Armée.

A cet ostracisme, il y a d'ailleurs des circonstances atténuantes : la rapide évolution des formes de la guerre, d'où l'on induit une rupture totale entre hier et demain, et surtout l'abus qu'ont fait de l'histoire militaire de pseudo-historiens et certains théoriciens.

Plus soucieux de *démontrer* que de *montrer*, de découvrir des méthodes et des procédés plutôt que de saisir et de peindre la réalité dans sa vivante complexité, les uns ont déformé inconsciemment cette réalité dans le sens de leurs conceptions personnelles. Les autres s'acharnaient à demander au passé de prétendues leçons de l'histoire, — la néfaste théorie du front continu, par exemple, tirée de la première Guerre Mondiale, — conclusions fragiles, dont toute modification de l'armement et du matériel démontrait le caractère superficiel et provisoire.

De ces erreurs, ce n'est pas l'histoire elle-même qui est responsable, mais le mauvais emploi qu'on en a fait en réduisant la guerre à des schémas. « La guerre, disait jadis, à l'Ecole Supérieure de Guerre, un professeur d'histoire militaire, dans une formule qu'il faisait volontairement incorrecte pour mieux l'imprimer dans les esprits, la guerre, ce n'est pas des lignes et des flèches, comme on le voit dans certains livres : la guerre, c'est des hommes... » Dans l'histoire militaire, ce qui importe, ce ne sont pas les systèmes, l'ordre oblique ou l'ordre perpendiculaire, l'ordre mince ou l'ordre profond, comme au XVIII[e] siècle, l'avant-garde comme à la veille de 1914, le front continu comme à la veille de 1940, les « hérissons » comme en 1944. Ce qu'il faut saisir, c'est ce qui est éternel et essentiel, ce qui est indépendant du matériel.

Cela ne veut pas dire qu'on puisse, dans cette étude, négliger les questions de matériel, puisque, bien au contraire, cette connaissance du matériel explique ce qu'il y a d'accidentel dans les formes successives de la guerre. Soit dit en passant, c'est même la crainte de voir l'accidentel détourner l'attention de l'essentiel qui doit faire écarter la proposition récemment émise dans un article de la *Revue de Défense Nationale* (1), de limiter l'étude de l'histoire militaire à une seule guerre, la Guerre 39-45. Les conclusions qu'on en tirerait ne risqueraient-elles pas d'être trop liées à un certain stade de l'évolution du matériel?

Le but de l'histoire militaire n'est pas de rechercher des recettes de victoire. Qu'on ne lui demande pas ce qu'elle ne doit pas, ce

(1) *Pour ou contre l'histoire militaire*, par B. Biviers, numéro de novembre 1947.

qu'elle ne peut pas donner! Son rôle est d'aider à former des cerveaux et des cœurs. Loin de favoriser les faiseurs de systèmes, elle met en garde contre leurs théories, et elle fournit les moyens d'apprécier et de vérifier la valeur de ces théories, qu'il s'agisse d'organisation, de matériel ou de tactique.

Aux techniciens, cadres supérieurs de l'armée et officiers d'état-major, elle offre une discipline et un moyen de formation incomparable. Par la multiplicité et la variété des situations qu'elle leur présente, elle donne à leur esprit la souplesse qui facilitera la solution des problèmes nouveaux et souvent imprévus qui se poseront à eux. En les habituant à embrasser un ensemble de faits, à relier les effets aux causes, à mesurer la valeur relative des uns et des autres, elle développe leur jugement et leur sens critique.

A tous, militaires et civils, elle enseigne la psychologie et l'art du commandement. De toutes les données de la guerre, s'il en est une qui est éternelle, c'est l'homme lui-même, dont les réactions sont toujours sensiblement identiques sous l'influence de la fatigue, de la peur, de la colère, de l'ambition, encore que sa diversité infinie impose, pour chaque individu et pour chaque classe d'individus, un maniement approprié. Qui, mieux que l'histoire militaire, pourrait préparer les chefs de tous grades à cet art difficile de manier les hommes?...

Les adversaires de l'histoire militaire tirent volontiers argument de ce fait que les seules conclusions vraiment sûres des études d'histoire militaire sont des principes évidents (sûreté, économie des forces, surprise) et des vérités de simple bon sens (« A la guerre, le plus persévérant l'emporte », « On connaît ses misères, on ne connaît pas celles de l'adversaire », etc...). Dès lors, disent-ils, quel besoin d'aller les chercher dans le passé?... C'est oublier qu'aux prises avec les difficultés, avec les responsabilités, avec le danger, les meilleurs perdent trop souvent de vue ces vérités élémentaires si elles ne sont pas fortement imprimées dans leurs réflexes, et seule, à défaut d'une longue expérience, la fréquentation assidue de l'histoire peut obtenir ce résultat.

Seule, elle nous maintient en contact avec ces réalités de la guerre et dans ce climat anormal d'où nous écarte la vie courante. C'est là son principal avantage et son utilité incontestable. La grande surprise de 1940, celle d'où sortit la catastrophe, ce ne fut pas tant telle ou telle méthode de combat nouvelle ou les effets imprévus de certaines armes, ce fut que les Français, à tous les échelons, étaient devenus étrangers à l'ambiance de la guerre, à ses exigences et à ses épreuves. N'est-il pas évident que des cerveaux et des âmes à qui l'histoire eût rendu plus familiers le danger et l'imprévu en eussent mieux supporté les effets et eussent été plus capables d'y faire face?...

Loin d'attribuer à l'histoire militaire une part de responsabilité dans notre défaite, c'est donc, au contraire, l'abandon relatif où

on l'avait laissée entre les deux Guerres Mondiales qu'il faut incriminer comme une des causes de cette défaite.

Puissent ceux qui ont la charge de la défense nationale en être convaincus! Puissent-ils encourager, faciliter et développer, dans la nation comme dans l'armée, la connaissance et l'étude d'une histoire militaire strictement maintenue dans ce qui est son domaine propre, la « résurrection » des événements militaires passés et l'analyse précise de leurs causes et de leurs conséquences!

Il ne s'agit pas d'assurer à « l'histoire-bataille » une revanche sur l'histoire économique ou l'histoire politique, mais de tirer tout le parti possible d'une discipline trop négligée et trop souvent détournée de son véritable but.

Général Lestien.

Servir, III, La Guerre, par le *Gén. Gamelin* (in-8, 537 p., Plon, 1947, 300 fr.). — Sauf en quelques passages où le récit prend un tour plus personnel, ce volume, consacré à la période septembre 39-mai 40, ne prétend être qu'une œuvre purement documentaire. Il était cependant difficile à l'accusé de Riom de s'en tenir strictement à l'attitude de « mémorialiste ». Il lui arrive, en maintes pages, de se défendre et même, pour se défendre, d'attaquer.

Si les textes publiés ruinent heureusement certaines légendes, — telles celle qui fait retomber sur le Haut Commandement français la responsabilité de l'échec de l'aide à la Norvège, — ils ne font que mettre en lumière les conséquences du grave malentendu résultant de la mauvaise organisation du commandement, malentendu dont le général Gamelin est le principal responsable.

Quant aux accusations, elles ne pourront être pesées à leur juste valeur que lorsqu'on connaitra les réponses adverses. On notera cependant avec intérêt d'importantes précisions sur les vaines démarches faites auprès du Gouvernement belge en vue d'obtenir qu'il appelle à temps les Alliés.

Comme le veut l'auteur, son livre est un document capital à verser au procès; mais l'heure du jugement est encore loin!...

Années cruciales, par le *Gén. Roton*. Préf. du Gén. Georges (in-8, xvi-304 p., avec 10 croquis, Lavauzelle, 1947, 300 fr.). — On regrettera que l'ancien chef d'état-major du Général Georges, qui est le témoin le mieux informé sur l'action du Commandant en chef du Front Nord-Est, ne se soit pas attaché à préciser davantage dans leur détail les renseignements reçus et les décisions prises au jour le jour, notamment dans la période critique du 10 au 18 mai 1940, plutôt qu'à donner un exposé général des événements et de la situation d'avant-guerre, puis de l'ensemble des opérations, exposé fatalement sommaire. Tel quel, son récit, à la fois rigoureusement exact et aussi clair qu'objectif, n'en permet pas moins de corriger et parfois de réfuter certaines affirmations de l'ouvrage du Colonel de Bardies. Si bref qu'il soit, il est un élément essentiel et indispensable de l'étude de la tragédie de mai-juin 40.

La campagne 39-40, par le *Col. de Bardies* (in-12, 315 p., avec 28 croquis, Fayard, 1947, 300 fr.). — A défaut de l'ouvrage précis et solidement documenté qu'aurait dû, après sept ans, nous donner le Service Historique de l'Armée, on trouvera ici un clair exposé critique des événements et une explication des indécisions du Commandement. Plus libre dans ses jugements que ne l'étaient les ouvrages publiés au lendemain de l'armistice, il peut être et sera discuté. Sur certains points essentiels, l'entrée en Belgique et l'action du Commandement en mai 40, ses informations, antérieures à la publication des ouvrages des généraux Gamelin et Roton, sont insuffisantes. En dépit de ces inévitables erreurs, il n'en est pas moins, pour le grand public, parmi les plus accessibles et les meilleurs.

La lutte pour la vie, par l'*Amiral Auphan* (Self, 1947, in-16, 191 p., 145 fr.). — Témoignage autant que plaidoyer, ce petit livre

ne peut être jugé de ce dernier point de vue sans la connaissance précise de l'acte d'accusation. Mais, quel que soit ce jugement, le témoignage est digne d'être retenu : il expose clairement les problèmes difficiles que, de 1940 à 1942, posèrent aux autorités françaises la reprise du ravitaillement maritime de la France et le maintien de ses liaisons avec les territoires d'outre-mer, et il montre comment l'Amirauté et le Secrétariat d'Etat à la Marine Marchande s'efforcèrent de résoudre ces problèmes.

Batailles partout, par *Etienne Romat* (Hachette, 1947, in-16, 253 p., 150 fr.). — Récits d'épisodes de « l'épopée des mers » pendant la 2e Guerre Mondiale (la tragédie de l'escadre de Singapour, la bataille de Java, les convois de Malte et de Mourmansk, la lutte du torpilleur américain *Borie* avec un sous-marin). Ils mettent en lumière le rôle considérable des moyens techniques nouveaux, mais aussi l'importance des facteurs moraux, toujours primordiale en dépit des progrès techniques.

Un régiment colonial, par *P. Chanlaine* (Berger Levrault, 1947, 164 p., 150 fr.). — Qu'un homme de lettres puisse devenir un chef et un organisateur, c'est ce dont témoigne ce tableau de l'activité de l'auteur, à la tête d'un bataillon composé d'hommes de vieilles classes dans les jours dramatiques du 12 au 17 juin 1940, puis comme chef d'un camp de prisonniers pendant les deux mois qui suivirent.

Sous l'ancre d'or, par le *Général Ingold* (Editions Colbert, 1947, 128 p., 100 fr.). — Cet emblème de « la Coloniale » relie une vingtaine d'anecdotes ou de brèves notations, dont la plus longue n'a pas 6 pages, recueillies au cours des deux Guerres Mondiales, évoquant « des hommes et des gestes d'outre-mer », et parmi lesquelles l'auteur a eu la pieuse idée d'insérer l'admirable poème d'A. Seeger, « J'ai rendez-vous avec la Mort ».

L'homme qui a donné des ailes au monde, par *L. Castex* (Plon, 1947, in-12, 120 p. avec 14 gravures). — A l'occasion du cinquantenaire du premier vol de Clément Ader, récit de la vie, des efforts et des déceptions du génial précurseur, l'Edison français, qui, le premier, s'arracha au sol et vola.

Nous, les terroristes, par *Marc Leproux* (in-8, XVII-300 p. avec illustr., R. Solar, 1947). — C'est la vie d'un groupe de résistants charentais, parachutages, sabotages, installation de camps de maquisards, arrestations, interrogatoires, tortures par la Gestapo, misère des camps de déportation, épisodes d'une tragique monotonie. Fait de témoignages heureusement coordonnés, ce livre constitue le journal de cette « Section spéciale de sabotage » et restitue l'héroïque atmosphère des maquis. Mais, pour que la valeur, documentaire de l'ouvrage fût complète, il eût fallu indiquer la place exacte de ce groupe dans la Résistance charentaise et donner plus de précisions sur la situation sociale, les antécédents et les opinions politiques de ces héros.

La Bataille de France, par le *Cdt P. Lyet* (Payot, 1947, in-8, 174 p. avec 10 cartes, 200 fr.). — Le seul ouvrage, jusqu'à ce jour, dont l'auteur, spécialement qualifié par ses qualités d'historien comme par les emplois qu'il a occupés pendant et depuis la guerre, ait pu utiliser librement nos Archives de la Guerre. Il est le plus clair et le plus sûr qui ait été écrit sur les événements de mai-juin 40. On y lira avec un intérêt particulier un chapitre important sur l'entrée en Belgique et des documents inédits, extrêmement émouvants, sur l'Armistice.

Les heures décisives de la libération de Paris, par le *Dr Robert Monod* (Editions Gilbert, 1947, in-8, 111 p.). — Souvenirs étayés de documents authentiques. C'est un témoignage extrêmement intéressant. Il établit à la fois l'importance capitale qu'eurent les initiatives de l'auteur, chirurgien de l'hôpital Laënnec et membre du C. N. R., sur l'arrivée à Paris de la division Leclerc le 25 août 1944, et le caractère vrai de cette intervention de Leclerc, aide apportée par les F. F. L. à l'insurrection parisienne et non, comme on l'a prétendu, mesure d'ordre destinée à contrôler l'action des insurgés.

La bataille aérienne d'Allemagne, par le *Lt-Col. P. Paquier* et *Claude Postel* (Payot, 1947, in-8, 166 p., 200 fr.). — Il s'agit ici, non seulement de la bataille qui s'est livrée dans le ciel de l'Allemagne, mais de l'ensemble de la lutte aérienne entre les alliés et l'Allemagne. Des chiffres, beaucoup de chiffres, mais d'autant plus éloquents qu'ils sont plus clairement commentés. Ils ne montrent pas seulement l'impor-

tance de cette lutte aérienne dans la victoire, mais aussi le formidable effort allemand.

Oraison funèbre pour la Vieille Armée, par *Robert Darcy* (Boivin, 1947, in-16, 61 p., 75 fr.). — Non pas oraison funèbre, puisque l'auteur lui-même affirme, non sans raison, que cette Vieille Armée revit dans la nouvelle, mais remarques judicieuses, exprimées avec émotion et avec esprit, sur les véritables responsabilités de la défaite de 1940 et sur l'antimilitarisme français.

P. C. du Général, par *Bernard Barbey* (Editions de la Colonne Vendôme, 1947, in-8, 280 p.). — Avant de devenir en 1940 chef de l'état-major particulier du général Guisan, l'auteur pouvait passer pour être aussi Parisien que Suisse et homme de lettres plus que militaire. A lire ces extraits de son journal de guerre, on comprend mieux ce qu'ont d'artificiel de telles distinctions quand il s'agit d'un officier suisse.

Intéressant surtout pour ses compatriotes et pour les spécialistes en raison de la nature des problèmes qui se sont posés au commandant en chef de l'armée suisse, son livre ne peut laisser indifférent aucun lecteur français.

On y admirera le sérieux, la haute conscience, le profond sentiment du devoir de cette armée et de son corps d'officiers, qui associent si naturellement le devoir militaire et les occupations civiles.

On éprouvera aussi la curieuse impression d'assister à la tragédie mondiale d'un des rares points du monde où les coups ne frappent pas, quoiqu'on y soit toujours sous leur menace, impression de calme et d'anxiété tout à la fois, sensation reposante et réconfortante que pouvait seul donner l'artiste qui doublait de façon si intime l'officier d'état-major.

LIVRES REÇUS. — *La guerre par les cartes*, par R. Laporte (Presses universitaires, 1947, 64 p. avec 30 croquis, 80 fr.). — *Le tournant de la guerre*, par Strategicus, trad. par G. de Brux (Hachette, 1947, in-8, 284 p., avec 9 croquis, 250 fr.).

Revues

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Août.** Lt-Col. Stagnaro, *Une conception de la Défense Nationale.* Conférence faite au Centre des Hautes Etudes administratives, qui développe des idées analogues à celles qui ont été exposées dans notre Mercuriale du 1er octobre. — Elie Lambert, *La défense souterraine dans les villes françaises du moyen âge.* Nouvel exemple du retour en arrière qui correspond souvent au progrès : la protection contre les bombardements rend un intérêt actuel aux salles voûtées qu'on trouve dans de nombreuses villes anciennes (Bayonne, Amiens, Arras, Provins) et qui mériteraient une étude systématique. — *La bombe atomique et la sécurité nationale américaine.* Rapport officiel soumis au Congrès par le War Department, ce document éclaire singulièrement la politique actuelle des Etats-Unis.

..**Octobre.** Lt-Col. Achard-James, *Réflexions sur la défensive.* S'il est absurde d'établir une relation de cause à effet entre défensive et défaite, cette relation est incontestable entre esprit défensif et défaite.

Novembre. Camille Rougeron, *La guerilla I :* analyse, discutable mais intéressante, de ses causes et de ses effets. — Capit. de vaisseau Lepotier, *La voie de mer :* Tend à démontrer, par l'étude des résultats de la guerre de course au cours de la guerre, que la suprématie des forces de surface aéro-navales de haute mer reste, malgré les bouleversements de la technique, la condition de la victoire.

Décembre. Col. Dufourt, *Guerre et Matériel.* Excellente démonstration historique de l'influence capitale du matériel sur la victoire, loi éternelle de la guerre et non caractéristique des guerres modernes. — C. Rougeron, *La guerilla, II.* Elle est « partie intégrante de la guerre moderne, au même titre que la préparation d'artillerie... ou la bombe atomique ». Si elle n'est pas sans inconvénients, elle est extrêmement puissante contre les armées d'aujourd'hui, surtout si elle est dirigée. — Gén. J. Rivet, *L'énigme du S. R. allemand sous le régime hitlérien.* Révélations sur le rôle de l'amiral Canaris, chef du S. R. allemand, trahissant Hitler pour le compte du Grand Etat-Major allemand. Elles tirent un intérêt particulier de la personnalité de l'auteur, ancien chef du S. R. français.

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Janvier.** Col. de Beaufort : *L'armée blindée.* Des blindés, certes, et de plus en plus nombreux et puissants! Mais ne pas oublier que cela pose des problèmes délicats : le re-

crutement du personnel et la durée du service de ce personnel.

Février. Gén. Léchères, *Politique militaire de la France.* Courageux bilan des avantages et des inconvénients des positions que peut prendre la France sur le plan international. On en conclut à l'insuffisance de la notion de défense nationale et à la nécessité absolue du choix d'un idéal orientant le choix des moyens de la politique militaire. — A. Charriou, *L'industrie aéronautique dans le monde,* son état actuel et ses perspectives d'avenir.

L'ARMÉE FRANÇAISE. **Novembre.** A. Montech, *Progrès et évolution de l'artillerie au cours de la 2e Guerre Mondiale :* Etudie successivement l'emploi et le matériel.

Déc.-janvier. Capitaine de corvette Tailliez, *Les nageurs de combat.* Du Jules Verne vécu : équipement et mode d'action des scaphandriers légers, opérations trop peu connues effectuées par eux au cours de la guerre. — J. Rivière, *L'armée et les crises politiques de* 1799 *et* 1852.

L'ARMÉE FRANÇAISE. **Février.** Vice-amiral Muselier : *Histoire d'un emblème.* Précisions sur les circonstances de l'adoption de la Croix de Lorraine dès le 1er juillet 1940 comme insigne de la marine des Forces Françaises Libres, et sur sa signification première.

REVUE HISTORIQUE DE L'ARMÉE. **Déc. 1947.** Gén. J. Regnault, *Les Aigles impériales et le Drapeau tricolore.* Intéressantes précisions sur l'évolution de la notion du drapeau pendant le Premier Empire. — Gén. Castey, *Le transport « en poste » de la Garde Impériale.* Etude des conditions du mouvement de la Garde de Paris au Rhin en septembre 1806, opération dont l'auteur s'autorise pour proposer ce paradoxe : Napoléon « inventeur des transports automobiles de troupes ». Mais ne trouverait-on pas des exemples de transports analogues dans un passé plus lointain encore?... — Int. gén. Mazars, *L'administration impériale.* L'organisation du service de l'Intendance à la veille de la campagne de Russie.

QUESTIONS MORALES ET POLITIQUES

LE DICTIONNAIRE DE BIOGRAPHIE FRANÇAISE (1). — Interrompue de 1940 à 1947, cette entreprise d'une importance capitale, dont le programme avait été arrêté en 1913 et la mise en route commencée en 1932, vient d'être reprise en main sur un plan plus réaliste. Le Dictionnaire se limitera, nous annonce-t-on, à vingt volumes, alors que les trois premiers, parus de 1932 à 1939, n'arrivaient pas à épuiser la lettre A (un fascicule s'y était ajouté en 1941 qui arrêtait les notices au mot « Aubry »; deux autres viennent de paraître, les fascicules 21 et 22, et nous allons jusqu'au mot « Bablot »).

Mais de quoi s'agit-il au juste? D'une bio-bibliographie concernant tous les personnages qui ont marqué à un titre quelconque la vie de la nation française, des origines à nos jours (mais les personnages encore vivants n'y figurent pas). Chaque notice comprend une vie, une liste des œuvres s'il y a lieu, enfin, et cela est le plus important pour les chercheurs, une bibliographie et un renvoi aux sources.

Si l'événement vaut qu'on le signale, c'est qu'il vient combler une lacune fâcheuse de la science historique française. L'Alle-

(1) Publié sous la direction de J. Balteau, puis de ses successeurs, M. Prévost et Roman d'Amat, Paris, Letouzey et Ané, 3 vol. in-4 et début du t. IV paru en fascicules.

magne, l'Angleterre, la Belgique ont leurs dictionnaires de biographie nationale, commencés respectivement en 1875, 1885, 1886, maintenant achevés, moyennant les corrections et additions indispensables que l'on y adjoint régulièrement.

La France avait frayé la voie au XIXe siècle avec la *Biographie Universelle* de Michaud (45 volumes, Paris, 1843-1865), aujourd'hui périmée, surtout en ce qui concerne le Moyen Age; avec deux autres biographies générales que nous citons pour mémoire (celle de Hoefer, autrement appelée « Didot » du nom de l'éditeur, et celle de Jal, dont certains renseignements font encore foi, reposant sur des archives de l'état civil parisien aujourd'hui disparues). L'instrument de travail général reste encore en France la *Grande Encyclopédie*, publiée sous la direction de Marcellin Berthelot (Paris, 1885-1902, 31 vol. in-4°); les collaborateurs de cette entreprise sont pour la plupart des hommes éminents. Mais, naturellement, la science historique française a beaucoup progressé depuis 1902; par ailleurs, certains articles pèchent par partialité : il est amusant, par exemple, de relire celui qui est consacré à saint Bernard avec ses poncifs sur l'obscurantisme et le fanatisme des moines.

Le *Dictionnaire de biographie française* ne risque-t-il pas de tomber dans une partialité en sens contraire, émanant de cette maison Letouzey et Ané qui s'est spécialisée dans l'Encyclopédie des Sciences religieuses? (*Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de liturgie, Dictionnaire de théologie, Dictionnaire de Droit Canonique, Dictionnaire de la Bible*, et l'on nous annonce une Encyclopédie en sept volumes intitulée *Catholicisme*). La qualité des collaborateurs peut nous rassurer à cet égard. La plupart d'entre eux sont des bibliothécaires et des archivistes; or la formation reçue à l'Ecole des chartes exclut toute phraséologie et prise de position intempestive. L'introduction du premier volume nous annonce d'ailleurs : « Pas de polémique religieuse ni de politique. » Prenons, par exemple, les articles concernant Abélard et saint Albert le Grand (dus à H. Labrosse et M. M. Davy); ils adoptent une forme parfaitement objective non dépourvue d'une certaine sécheresse; on pourrait même trouver que l'article « Albert le Grand » n'a pas une importance matérielle assez grande si on le compare, par exemple, aux deux colonnes concernant un « Jean-François de Foudoas d'Averton », obscur personnage mêlé aux guerres de Religion et dont l'influence n'a évidemment pas de commune mesure avec celle du théologien.

Que l'on compare maintenant les notices concernant les mêmes Abélard et saint Albert le Grand dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* : elles sont dues à d'autres collaborateurs, des religieux spécialistes, et leur étendue est bien supérieure à celles du *Dictionnaire de Biographie*; naturellement

celles-ci renvoient à celles-là mais tiennent compte aussi de travaux plus récents.

Dans un tout autre domaine, signalons l'article « Babeuf », fort bien fait, par G. Walter, qui est l'historien du tribun.

Mais les éléments nous manquent encore pour multiplier ainsi les coups de sonde sur des personnages représentatifs.

La consultation est facilitée, quand il s'agit d'homonymes en grand nombre par une liste en ordre chronologique placée au début des articles.

Il nous reste, en raison même des immenses services que le *Dictionnaire de Biographie* est amené à rendre à tous les travailleurs, à émettre le vœu qu'il se poursuive sur un rythme rapide et qu'il s'achève s'il est possible dans les vingt prochaines années.

Marianne Mahn.

Les Partis politiques dans la France actuelle, par *Jacques Fauvet*, préface de Hubert Beuve-Méry; brochure de 112 p. (11 × 24 cm), 60 fr. (Editions du « Monde »). — On retrouvera dans cette brochure les articles publiés par le collaborateur du *Monde* et de *Une Semaine dans le Monde* sur les élections récentes (jusqu'à la veille des dernières élections municipales) et sur l'évolution qu'elles ont révélée dans les partis et les courants politiques. Sur la signification des élections ainsi que l'organisation et les vicissitudes des partis, on gardera utilement sous la main cette documentation. — S. C.

Etudes de Sociologie électorale, par *Charles Morazé, R. B. Mac Callum, Gabriel Le Bras, Pierre George*, avertissement de François Goguel; in-8, 90 p., 90 fr. (Cahiers de la Fondation nationale des Sciences politiques, n° 1; Armand Colin). — Le but de ce cahier, qui réunit quatre études très diverses (dans l'ordre : « Quelques problèmes de méthode »; « L'élection générale britannique de 1945 »; « Géographie électorale et géographie religieuse »; « Etude préliminaire des conditions économiques et sociales dans une commune de la Seine : Bourg-la-Reine ») est de contribuer à l'avancement de la sociologie électorale, créée par le *Tableau politique de la France de l'Ouest* d'André Siegfried, qui l'a ensuite développée et perfectionnée au Collège de France. — S. C.

L'Ecole du Pouvoir, journal d'un prisonnier, par *Petru Groza*, traduit du roumain par Daniel Fontaine; in-16, 232 p. (Coll. « Tous les cieux », La Bibliothèque Française). — Décembre 43-janvier 44 : l'homme d'Etat roumain est inquiété, jeté en prison, soumis aux interrogatoires, libéré enfin. Pendant son incarcération il tient un journal : observations, rencontres, faits quotidiens, mais aussi souvenirs et réflexions sur la politique roumaine. « Dans ces notes prises au fond d'un cachot, écrit-il dans la préface spécialement écrite pour cette édition française, perce le trouble de conscience d'un Roumain que le destin a placé à un poste de commandement et à la tête de graves responsabilités » : elles sont certainement propres à mieux faire comprendre en France les problèmes politiques de la Roumanie. — S. C.

La Pensée de Proudhon, par *Georges Guy-Grand;* in-8 (14×22), VIII-240 p. (Coll. « Pour connaître », Bordas). — M. Georges Guy-Grand raconte brièvement la biographie de Proudhon et étudie les œuvres à leur date. C'est un exposé solidement fait, et assez détaillé pour être instructif. L'auteur ne cache d'ailleurs pas que le « socialisme français » est en perte de vitesse; mais il estime que la pensée de Proudhon, si elle n'a plus guère de chances de l'emporter sur celle de Marx, a encore un rôle à jouer dans l'adaptation du marxisme à l'esprit et à la structure occidentaux. Ces vues sont confinées dans l'introduction : le livre lui-même reste fort objectif; disons sans aucune arrière-pensée péjorative que c'est un très bon manuel, et très utile. — S. C.

Les questions fondamentales du Marxisme, par *G. Plékhanov*, préface de *Jean Kanapa*; in-8 (14×22), 280 p., 250 fr. (Éditions sociales). — La brève préface de J. Kanapa expose fortement l'importance de cet ouvrage pour la connaissance de la philosophie marxiste. Il y a trente ans exactement que Plékhanov est mort, après s'être écarté de Lénine et rattaché au menchévisme, mais sans cesser de résister aux déviations de la doctrine pure. Ses *Questions fondamentales* avaient déjà paru en France; à cette réédition on a joint des études pratiquement introuvables, et néanmoins de grande portée, d'une part sur la philosophie hégélienne, et d'autre part sur la conception matérialiste de l'histoire. Partisans et adversaires du marxisme trouveront ici le développement de thèmes essentiels à l'intelligence de notre temps.

S. C.

L'étrange alliance, par le Général *John R. Deane*, traduit de l'américain par Emile Saillens, préface de Raymond Aron; in-16, VI-300 p. (Coll. « Aspects du Monde », Éditions Stock). — L'auteur commandait la mission militaire américaine à Moscou de 1943 à 1945; il prit ses fonctions avant Téhéran, il les garda jusqu'après Postdam.

L'« étrange alliance », c'est celle des Russes avec les Anglo-Saxons. Raymond Aron, qui rappelle à ce propos un mot de Foch : « Depuis que j'ai l'expérience de la guerre de coalition, mon admiration pour Napoléon a bien diminué », signale dans sa préface que, si les Russes avaient des réactions déconcertantes, le général John R. Deane, américain et militaire, n'était pas toujours bien préparé à les comprendre... Quoi qu'il en soit, le livre est un document précieux à la fois sur les dessous politiques de la guerre et sur les divergences qui n'ont guère cessé de diviser les alliés. — S. C.

Berlin, Ambassade d'Italie, par *Léonardo Simoni*, traduction de C. D. Jonquières; in-16, 496 p., 550 fr. (Coll. « Pavillons », Robert Lafont). — L'auteur, âgé aujourd'hui d'une quarantaine d'années, appartient à la diplomatie italienne. Il a été attaché à l'ambassade d'Italie à Berlin d'octobre 1939 à septembre 1943. Le présent livre est son journal de ces quatre années : document bien vivant, souvent piquant, d'un observateur bien placé (lequel devait être interné par les Allemands à la capitulation de son pays, puis passa dans le maquis italien des Alpes). — S. C.

Personnes déplacées, par *divers*; in-8 (14×21,5), 352 p., 275 fr. (cahier n° 3-4 de la revue « Chemins du Monde », Editions de Clermont). — 34 articles et documents sur les « D. Ps. » du monde et principalement sur le million d'Européens qui restent sans patrie sur les 14 millions qu'avaient déplacés le régime et les conquêtes nazis. Trois parties : problèmes d'organisation, personne humaine et personnes déplacées, témoignages et documents. On ne saurait analyser un recueil aussi dense et nourri; il faut se borner à signaler qu'il sera désormais à la base de toute recherche sur un des problèmes politiques et moraux les plus épineux de l'Europe actuelle. — S. C.

Reçu. — *Falsificateurs de l'Histoire*, note du Bureau Soviétique d'Information (Centre de Diffusion du Livre et de la Presse) : la réponse des services russes aux publications anglo-américaines sur le pacte de non-agression germano-soviétique d'août 1939.

La crise de la démocratie, par Roger Lacombe (Presses Universitaires, « Nouvelle Encyclopédie Philosophique », in-8° de 156 p., 120 fr.); « c'est à une réalisation imparfaite de la démocratie qu'est liée la crise actuelle. » — *Théories de la philosophie politique contemporaine*, par Marcel Lenglart (Les Presses Universitaires, in-8° de 333 p., 240 fr.); essai pour « juger les différents systèmes politiques en vigueur avant la dernière guerre »; abondante bibliographie.

LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

BALZAC EN AUVERGNE. — On a parfois remarqué combien certains sujets, certaines recherches paraissaient solliciter en même temps la curiosité des érudits ou des écrivains. Il n'y a là le plus souvent que de simples coïncidences, mais qui se révèlent fruc-

tueuses, puisqu'elles permettent au lecteur de se livrer à de piquants rapprochements ou à de savoureuses confrontations.

Au moment même où M. Auguste Dupouy publiait un excellent ouvrage sur le voyage de Michelet en Bretagne au cours de l'année 1832, un professeur de la Faculté des Lettres de Clermont, M. Prioult, étudiait dans le *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, publication de l'Académie de Clermont-Ferrand, l'étrange voyage de Balzac en Auvergne durant la même année 1832. Ces deux érudits s'ignoraient certainement et ignoraient l'objet de leurs travaux. N'empêche que la lecture successive de ces deux études est fort suggestive. Elle aboutit, en effet, aux mêmes conclusions, savoir que l'un et l'autre, l'historien et le romancier, ont singulièrement déformé la réalité, contemplé d'un œil assez distrait les paysages qui s'offraient à leurs yeux et néanmoins tiré peu ou prou parti, dans leur œuvre postérieure, du voyage qu'ils avaient accompli.

Si le livre de M. Dupouy n'appartient pas à cette chronique, l'essai de M. Prioult mérite d'être présenté ici. Rien de ce qui touche Balzac ne saurait nous laisser indifférents et l'article de ce professeur ayant pour effet de préciser et de rectifier la biographie de Balzac pour cette année-là, tous les Balzaciens lui seront reconnaissants.

On sait à la suite de quelles circonstances Balzac fut amené à traverser l'Auvergne au mois d'août 1832. C'était au début de son intrigue avec Mme de Castries. Las de l'amour patient de Laure de Berny, déçu par la duchesse d'Abrantès, le romancier était encore à la recherche de la femme de son rêve. Les lettres que lui avait écrites un peu par désœuvrement, un peu par curiosité littéraire, Claire-Clémence de Maillé de La Tour-Landry, épouse séparée du duc de Castriès, amante désolée du prince de Metternich, avait enflammé son imagination. Déjà, il se voyait vainqueur, comblé d'amour et d'honneurs. La duchesse, qui prenait les eaux à Aix, ne lui avait-elle pas dit : *Croyez?* Ne lui avait-elle pas adressé la plus pressante des invitations? « En octobre, j'aurai bien ajouté à ma réputation, tu verras comme! » écrivait donc Balzac à sa mère au début du mois d'août, en ce style direct et familier, tout parsemé d'exclamations, dont il use le plus souvent avec elle.

En attendant, excédé de travail, ayant en train deux ou trois livres pour le moins, Balzac avait fui Paris et s'était retiré d'abord en Touraine, à Saché, chez M. de Margonne, puis à Angoulême, où l'attendait toujours la chaude affection de son amie Zulma Carraud. Mais Balzac ne tenait décidément pas en place cette année-là. Les lettres de « l'ange aimé », de la chère duchesse venaient troubler sa solitude. Il ne songeait qu'à la rejoindre. Son impécuniosité, les remontrances de Zulma Carraud qui prévoyait trop bien les déceptions futures, l'arrêtèrent quelque temps.

A la fin du mois d'août, il n'y tint plus. Il se décida à gagner Aix-les-Bains, par Angoulême, Limoges, Clermont, Thiers et Lyon. Ce sont les péripéties et les étapes de ce voyage que M. A. Prioult vient de retracer en utilisant la correspondance de Balzac, en particulier les lettres à sa famille publiées par Walter Scott Hastings (Princeton, 1934) ainsi que quelques autres textes épars dans l'ouvrage de Marcel Bouteron (*Correspondance de Balzac avec la duchesse de Castries*) et dans quelques fragments de la *Comédie Humaine.*

Une première observation s'impose : la durée de ce voyage n'avait jamais été précisée. A en croire Balzac, il aurait été effectué dans le minimum de temps : trois jours à peine. Le romancier cherchait du moins à le faire croire à sa mère pour éviter des récriminations au sujet des dépenses que ce déplacement ne manqua pas d'entraîner. Or, M. Prioult le démontre péremptoirement, Balzac ayant emprunté exclusivement des voitures publiques, ne pouvait parcourir les cent vingt-cinq lieues qui séparaient Angoulême de Lyon en moins de sept jours (à condition même que le voyage se soit passé sans incidents, que les arrêts aient été fort courts et que la diligence ait roulé une grande partie des nuits). Parti le 22 d'Angoulême, Balzac n'a pu parvenir à Lyon avant le 29 au matin.

On conviendra que c'était d'assez médiocres conditions pour observer et admirer un pays qu'il ignorait jusque-là. Mais un Balzac embrasse d'un coup d'œil l'aspect d'une contrée. Quelques conversations avec des compagnons de voyage lui permettent en outre de compléter sa documentation.

Effectivement, Balzac ne passe que quatre heures à Limoges (le 24 août 1832, de six à dix heures du matin), en compagnie du neveu de Zulma Carraud. Encore en distrait-il deux pour déjeuner (chapitre sur lequel il ne plaisantait pas). Mais ce court arrêt lui suffit et, dans le *Curé de Village*, il trouvera moyen de décrire de façon précise comme s'il les avait longuement contemplés, telle vieille maison du Bas-Limoges, le quartier neuf de la Place des Arbres ou le Palais Episcopal et ses jardins.

De Limoges à Bourganeuf, la diligence traverse la région pittoresque et accidentée de Saint-Léonard. Balzac en fera pareillement, dans le même roman, un tableau vivement enlevé, sobre et coloré, qui correspond assez bien à la réalité.

Mais voici l'Auvergne que notre voyageur atteint à Crocq. De Clermont, il ne paraît pas avoir retenu grand'chose. Sans doute était-il trop fatigué pour visiter la ville. Dès le lendemain, 27, il repart pour Thiers. La traversée de la Limagne l'enchante. Quelques jours après son arrivée à Aix, il écrira, en effet, à Zulma Carraud : « J'ai fait un magnifique voyage. La plaine de la Limagne, opposée à celle de Royat, c'est sublime! Il a fait beau. J'ai bien vu, dans toutes les conditions requises, les paysages. »

Pour mieux contempler la route, Balzac avait en effet pris l'habitude de voyager sur l'impériale de la diligence. Ce procédé faillit lui coûter fort cher. A Thiers, qu'il avait atteint le 27 au soir, il lui arriva un fâcheux accident : « La France, écrit-il à sa mère, a manqué perdre un bien grand homme en ma personne. J'avais choisi l'impériale pour demeure. A Thiers, dans le Puy-de-Dôme, le pied m'a glissé sur le marchepied d'en-haut et le fer m'a fait un petit trou à l'os de la jambe droite... Ce n'est rien pour le moment, la plaie s'est fermée en route. J'ai seulement la jambe enflée et marche difficilement. Ne t'inquiète en rien. Si c'était quelque chose, je te le dirais, foi d'Honoré. »

Pauvre Balzac! Il n'avait pas de chance. En réalité, cet accident était plus grave qu'il ne l'avouait à Mme Balzac. Pour se faire soigner par de tendres mains, il repartit donc sur-le-champ de Lyon vers Aix-les-Bains. On lui fit le meilleur accueil. Mais, mal en point, incapable de marcher, il dut rester étendu pendant près d'un mois. C'était une bien fâcheuse posture pour courtiser la duchesse. A la suite d'une imprudence (l'escalade du Mont du Chat), la plaie de sa jambe se rouvrit à nouveau le 22 septembre. Il se soigna alors énergiquement. N'espérait-il pas accompagner en Italie la duchesse de Castries?

Le beau rêve fut déçu. Comme l'écrit M. Prioult, le voyage de Balzac en Auvergne n'avait été que le prélude à l'agonie de cette grande passion, de cette immense espérance que le romancier avait à tort placée en la duchesse. Celle-ci fut pour lui une amie délicate, une femme exquise. En dépit de quelques baisers pris et donnés, elle ne consentit pas à devenir sa maîtresse. Et quand il exigea davantage, ce fut la rupture.

Balzac regagna Paris par étapes. De sa randonnée rapide à travers l'Auvergne, il ne gardait qu'un souvenir fugitif et une amère désillusion.

Et c'est peut-être le motif pour lequel cette province n'apparaîtra plus désormais dans l'œuvre du romancier. Chose curieuse : Balzac avait choisi l'Auvergne comme cadre de l'un des épisodes de la *Peau de Chagrin*. Il transporte, en effet, le héros de ce roman, Raphaël de Valentin, aux eaux du Mont-Dore et raconte longuement la promenade que celui-ci fit dans la montagne. Mais la *Peau de Chagrin* date de 1831 et est donc antérieure d'un an au voyage de son auteur dans ce pays! Balzac, pour présenter le décor de cette promenade, avait utilisé quelque Guide de la région. Sa puissante imagination avait fait le reste. Du jour où il connut l'Auvergne, — alors qu'il aurait pu par la suite la peindre d'une façon plus concrète —, il ne se soucia plus de la décrire. Voilà bien le paradoxe du romancier.

Jacques Levron.

Le miroir de la Somme. — Rien de plus amusant à consulter, rien de plus précieux pour la petite Histoire, que ces collections de journaux locaux du début du dix-neuvième siècle. Elles nous apportent un reflet des occupations et des préoccupations des sujets de Louis XVIII ou de Louis-Philippe. Mais elles présentent parfois un intérêt plus considérable, nous permettant de mesurer l'opposition et l'état de l'opinion en des périodes qui passent habituellement pour calmes et dénuées de passion politique.

Au moment où le libéralisme entreprenait de lutter contre la monarchie, la province, comme la capitale, vit apparaitre des feuilles le plus souvent éphémères dont la lecture nous aide à reconstituer le tableau des mœurs publiques du temps, avec la manière dont s'exerçait l'opposition, violente ou sournoise au gouvernement. Car, pour manifester cette opposition, il ne suffisait pas, à la façon de nos polémistes (?) contemporains, d'injurier son adversaire. Il fallait, pour glisser le trait mordant, bien enrobé dans des considérations anodines, beaucoup de talent et une grande virtuosité de plume. Combien de journalistes seraient aujourd'hui capables de pratiquer une telle escrime?

M. de Favernay, président de la Société des *Antiquaires de Picardie*, a ainsi récemment présenté un journal d'Amiens dont les rédacteurs possédaient toutes ces qualités. Le *Miroir de la Somme* avait été fondé en 1822 pour faire pièce aux feuilles gouvernementales qui traduisaient fidèlement l'opinion officielle et se faisaient l'écho loyal de la politique du roi. A l'image du *Miroir* parisien, organe de l'opposition libérale, le *Miroir de la Somme* entendait secouer par des attaques spirituelles la torpeur de la bourgeoisie picarde. Il s'était placé sous les auspices de Gresset dont il avait choisi ce vers pour exergue : « Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs. » Ce trait est déjà tout un programme...

Se moquer des sots, la besogne était considérable. En fait, les chroniqueurs du *Miroir* s'en prirent surtout au rédacteur-propriétaire de la feuille adverse, le *Journal de la Somme*, un certain Jourdain-Lecocq « dont la physionomie assez cocasse prêtait à maints épigrammes ». Ils le brocardèrent de toutes les façons et jusque dans les jeux d'esprit, apologues ou charades qui tenaient alors lieu des mots croisés de notre temps. Les attaques se glissaient en sous-entendus qui n'en étaient pas moins cuisants, telle encore cette petite annonce qui devait enchanter les libéraux amiénois : « On demande chez M. Caron-Vitet (c'était l'imprimeur du *Journal de la Somme*) un jeune homme sachant lire et écrire, passablement l'orthographe, et surtout pensant bien, pour corriger les épreuves du *Journal de la Somme!* »

Ce genre même d'attaque ne devait pas longtemps être toléré : « Si M. de Bonald, écrit le distingué Président de la Société des Antiquaires de Picardie, demanda le renforcement de la loi sur la presse, c'est qu'il estimait fort répréhensible et dangereuse la manière apparemment innocente qu'avaient adoptée les journaux pour mener leur polémique. » Ce renforcement fut fatal au *Miroir de la Somme* qui disparut dès le printemps 1823.

Le pot à résines. — Inventer pour recueillir la résine, richesse des Landes, un récipient commode et approprié, destiné à remplacer des procédés archaïques et médiocres, cela ne semble pas un événement extraordinaire. C'est cependant afin de célébrer le centenaire de cette invention et l'auteur de cette découverte, Pierre Hugues, que la vieille *Société de Borda*, qui siège à Dax, a tenu voici un peu plus d'un an une grande journée commémorative dont le souvenir subsistera sous forme d'un bulletin spécial de cette association. D'éminents professeurs, des autorités locales et régionales, les organisateurs et les membres de la Société entendirent de doctes discours, des études approfondies que le profane ès matières résineuses lira avec intérêt.

Comme l'a fort bien dit, en termes non dénués d'humour, le Docteur Aparisi-Serres, Président de la *Société de Borda*, qui avait reçu mission de retracer l'historique de l'invention du Pot à Résine : ce n'est pas que Pierre Hugues soit un illustre savant, un grand homme, encore moins un génie. Son invention ne s'inscrit pas au premier rang des merveilles de l'industrie... Mais tout de même, cet homme, cette invention, ce pot, ont contribué autant que quiconque et mieux qu'aucune autre chose, à la prospérité des forêts de Gascogne, au développement de leur économie, au bien-être de leur population.

Et cet excellent Pierre Hugues connut tous les mécomptes habituels de l'inventeur. Ce récipient qui devait donner au produit des Landes une telle valeur ne rencontra que rebuffades et déboires.

Tant sont routinières les méthodes d'exploitation des produits de la nature. On se moqua de son auteur. On le ridiculisa. Il mourut, ruiné et découragé, en 1850.

Plus de vingt ans après sa mort, on découvrit l'intérêt du procédé de Pierre Hugues. Alors, la postérité se décida à lui rendre justice. On donna son nom à une rue de Bayonne. On proposa même de lui élever un monument. Ce projet ne fut pas réalisé. Du moins la cérémonie organisée par la *Société de Borda* constitue-t-elle un légitime hommage à celui qui a développé ingénieusement la richesse du pays. — J. L.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

La Révolution de 48 occupe la plus grande partie du numéro des *Nouvelles littéraires* du 26 février, avec une bonne douzaine d'articles qui viennent s'ajouter à ceux du beau numéro spécial d'*Europe* (février) — et à beaucoup d'autres, un peu partout.

Un historien optimiste : c'est M. Jacques Pirenne, dont Paul Guth donne une interview dans le *Figaro littéraire* du 28 février. L'historien belge ne se laisse ébranler ni par la cadence ni par la confusion des événements :

« Pour lui, il existe deux types de civilisation : la civilisation terrienne qui évolue vers le système seigneurial ou féodal, et qui aboutit à d'énormes et opaques agrégats, tels que l'Empire Assyrien; la civilisation maritime, qui naît par les fleuves et les mers, artères du commerce et qui a surtout fleuri dans trois deltas : Nil, Mésopotamie, Indus.

« La terre crée le collectivisme, la mer l'individualisme libéral. La terre développe l'autorité de l'Etat, le travail forcé, l'esclavage. La mer affine les notions d'échange, la souplesse de reins et d'esprit de l'individu. (...)

« — Le monde se coupe actuellement en deux, à la frontière de l'Elbe : Occident et Orient. Cette frontière n'est-elle qu'un coup de crayon de l'arbitraire? La raison l'effacera-t-elle d'un revers de gomme?

« Jacques Pirenne s'arcboute et renâcle. L'Elbe a toujours été une frontière historique, une ligne de partage des influences, un sillon vital. Enorme Rubicon. *Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà,* disait Pascal. C'est de l'Elbe qu'il eût dû parler. C'est le long de l'Elbe que s'est toujours rabattu un rideau de fer, qui n'a guère changé de style, de forme, de poids. (...)

« — A l'ouest de l'Elbe, les révolutions émancipent l'individu. A l'est de l'Elbe, les révolutions imposent l'égalité par l'autorité de l'Etat. A l'ouest, le pouvoir émane d'en bas, de la nation souveraine. A l'est, d'en haut, de l'Etat-roi. A l'ouest, la démocratie est le régime où personne ne veut être le serf de personne. A l'est, la démocratie vise à faire de tous les citoyens les serfs égaux de l'Etat. (...)

« — Quel genre de regroupement en ce moment dans le monde?

« — D'un côté, l'Europe occidentale jusqu'à l'Elbe, et les Amériques, avec, comme lac intérieur, l'Atlantique, nouvelle Méditerranée de ce nouvel Empire romain.

« D'autre part, le Continent Eurasiatique dominé par l'U. R. S. S.

« D'un côté, la mer et l'individualisme, de l'autre la terre et le collectivisme.

« — C'est-à-dire la guerre?

« — C'est-à-dire la paix. Les empires apportent la paix. Ils ont rassemblé tant de forces qu'il n'en reste plus pour la guerre, du moins pour la guerre à l'intérieur d'eux-mêmes.

« — Il en reste peut-être pour la guerre entre les empires?

« — Il se crée un équilibre. Du premier au troisième siècle de notre ère, au temps des quatre empires, a régné la paix romaine. Nous aurons peut-être une nouvelle *Pax Romana.* »

Marseille : une résurrection record, déclare Henri Cossira dans *La France* (2-8 mars) :

« Un travail gigantesque a été accompli en moins de trois années. Les Allemands avaient escompté qu'ils l'avaient anéanti pour vingt-cinq ans au moins. De la Joliette à l'Estaque, ils avaient tout miné, tout fait sauter : quais, avant-port, bassins, hangars, silos et formes de radoub, sans oublier de saborder la presque totalité des navires. Les passes avaient été systématiquement obstruées et les épaves disséminées dans les bassins pour en interdire l'exploitation le plus longtemps possible. Cependant, l'année dernière n'était pas encore terminée que, sur les 170 épaves coulées dont

70 navires de mer, 160 avaient déjà été renflouées.

« Au lendemain même de la Libération, 2.000 mines avaient été enlevées dans les quais, et cela en huit jours. Aussitôt on s'était mis à la réfection des sept formes de radoub : on avait tout bouché et reconstruit à sec, si bien qu'en décembre 1946 ces sept formes étaient déjà remises en service.

« On n'ignore pas que le port de Marseille était un des ports français où la densité du tonnage était la plus forte et les surfaces couvertes les plus étendues. En deux ans, la Chambre de Commerce de Marseille a engagé 1.500 millions pour la reconstruction des hangars et de l'outillage de ses concessions, prévoyant en outre trois milliards pour l'achat de grues et de hangars afin de remplacer le matériel qu'il ne lui a pas été possible de remettre en état.

« Aujourd'hui, sur les 490.000 mètres carrés de surfaces couvertes que comportait le port avant guerre, 350.000 sont déjà remises en service avec 65 grues de quai, un ponton mature de 450 tonnes, 4 grues flottantes dont une de 150 et une autre de 100 tonnes, 25 remorqueurs, 120 allèges et mahonnes, tout un réseau de voies ferrées, un réseau de distribution d'énergie électrique et des installations spécialisées pour les vins, les céréales et les oléagineux. »

Antonin Artaud. — Jean Marabini (*Opéra*, 10 mars) raconte une visite à Antonin Artaud, dont il dépeint « le masque tourmenté, à mi-chemin de Sade et de Beethoven » :

« Il me dédicaça sa dernière photo : « Jusqu'à quelle teinte du sang irons-nous? » et sur son « Van Gogh » il donna sa réponse dont je comprends seulement aujourd'hui toute la signification : « La teinte du sang touchera bientôt le noir et après? »

Pourquoi est un nouvel hebdomadaire qui paraît le 11 mars pour la première fois, selon une formule qui n'est pas sans rappeler celle d'*Aux Ecoutes*. *Pourquoi* annonce l'intention de mener campagne pour la liberté, l'individu, le libéralisme, la moralité, l'apaisement et la démocratie véritable.

Voulez-vous acheter un fauve? propose Henry Thétard aux lecteurs de *La France* (16-22 mars), qu'il entretient du commerce international des pensionnaires de zoos et ménageries. Voici quelques prix d'autrefois et d'aujourd'hui :

« En 1895, un catalogue de Hagenbeck indiquait, calculés en francs-or, les prix suivants pour des fauves récemment importés, mais déjà acclimatés :

Lion mâle : de 1.500 à 2.500 fr.;
Lionne : 1.200 fr.;
Tigre : 3.000 à 4.000 fr.;
Léopard : 800 à 1.200 fr.;
Ours blanc : 1.000 à 1.500 fr.
Ours brun : 300 fr.;
Eléphant indien : de 6 à 10.000 francs;
Hippopotame : de 12 à 15.000 fr.;
Girafe : de 20 à 25.000 fr.;
Rhinocéros : 30.000 fr.

« *Aujourd'hui, m'a dit Robert Henry, je demande, pour un lion importé récemment, environ 250.000 francs et quatre fois autant pour un tigre. Les léopards et les pumas vont de 120 à 150.000 francs, les singes de 15 à 30.000 francs, suivant la rareté de l'espèce. Un jeune ours polaire vaut 100.000 francs; un éléphant de deux mètres de haut environ un million et demi, tout comme une jeune girafe. Les serpents se vendent au mètre, calculé d'autant plus cher que le reptile est plus long. Pour un python molure de 3 mètres, je demande 45.000 francs.* »

Revues

LES CAHIERS D'OUTRE-MER, *Revue de Géographie de Bordeaux et de l'Atlantique*. **Janvier-mars.** Premier numéro d'une revue trimestrielle de géographie humaine et économique, patronnée par l'Institut de Géographie de la Faculté des Lettres de Bordeaux, où elle est éditée. Au sommaire : *Les problèmes du monde tropical*, par Pierre Gourou. — *Le port de Bordeaux après la Libération*, par Alphonse Grange. — *L'Economie martiniquaise*, par Eugène Revert. — *Le Nord-Est du Brésil*, par Guy Lasserre. — *Les aspects géographiques de la production bananière de la Côte d'Ivoire*, par C.-R. Hiernaux.

LE COURRIER GRAPHIQUE. **Janvier-février.** *Les artistes du livre: Louise Hervieu*, par Pierre Mornand. — *Chagall graveur*, par Waldemar George. — *L'Art en Bolivie*, par Géo-Charles. — *Balzac, imprimeur, éditeur et fondeur de caractères*, par J.-R. Thomé.

EUROPE. **Mars.** *Poèmes* de Jean Cassou. — 1848 : *Henri Heine et la révolution en marche*, par Antonina Vallentin. — Une nouvelle de Vercors, *Les yeux et la lumière*. —

Parmi les chroniques, une étude de Claude Roy sur *Aragon romancier.*

LAROUSSE MENSUEL. **Mars.** René Bailly relate la réception à l'Académie de *Henri Mondor,* sur qui François Lesure donne une étude. — *La disparition des Etats baltes,* par Jean Malabard. — *Bénélux,* par François Layolle. — Etudes de Frédéric Joliot sur *L'énergie atomique,* d'André Beucler sur *Léon-Paul Fargue,* de Jean Chardonnet sur *La Grande-Bretagne et son économie,* de Boris Metzel sur *La littérature soviétique.*

MAINTENANT. La pièce de résistance de ce copieux **n° 8** est un récit de Blaise Cendrars, *Faire la ripe,* qui est du meilleur Cendrars et du plus mal famé; la chose serait plus piquante encore si on la trouvait dans le *Cheval de Troie,* au lieu de ces mauvaises imitations que Cendrars donne parfois de lui-même.

Longue et sévère étude d'Auriant, accompagnés d'inédits, sur *Le double visage d'Alphonse Daudet.*

LES ŒUVRES LIBRES. **N° 24 (250).** Des souvenirs de Maurice Donnay : *De la Comédie-Française à l'Académie.* — *Le parfait horloger,* nouvelle de Pierre Daninos. — J. Lucas-Dubreton : *Les soldats de Napoléon et les femmes.*

PARU. **Mars.** Une importante interview d'*André Breton,* par Aimée Patri.

La revue « 84 », revue d'avant-garde digne d'attention et d'estime, donne dans son **n° 3-4** des textes d'Antonin Artaud, de Jules Supervielle, de Federico Garcia Lorca. Les trois pages d'Artaud sont belles et pressantes. Signalons encore *Pékin* de G. Ribemont-Dessaignes et *Londres noir* d'Henri Thomas.

LA REVUE. **15 mars.** Un très beau récit de guerre aérienne, *Pour vaincre la peur ou la permission retardée,* par Ph. La Chesnaie.

REVUE DE DÉFENSE NATIONALE. **Mars.** Robert Guihain : *Le départ des Anglais et la défense des Indes.* — Commandant Chalmin : *Les idées républicaines dans l'armée avant* 1848.

LA REVUE HOMMES ET MONDES. **Mars.** Marcel Arland étudie *Marguerite de Navarre,* Emile Henriot *Tacite;* André Billy poursuit la nouvelle série de ses souvenirs, *Le Balcon au bord de l'Eau.*

LA REVUE PALLADIENNE, *lettres et arts,* publie en **mars-avril** son premier numéro. Elle se propose de « dénoncer les fausses valeurs et les impostures », de ne connaître « que les individus » et de s'« élever contre le rôle excessif des Ecoles ».

Dans la REVUE DE PARIS de **mars,** Jacques Crépet publie sept *Lettres inédites* de Baudelaire (1860-1866); « Généralement les amis d'Hugo sont aussi bêtes que ses ennemis », écrit Baudelaire; et encore : « Que M. Soulary soit un grand poète, cela est évident aujourd'hui pour tout le monde, et cela a été évident pour moi dès les premiers vers que j'ai pu lire de lui. » — *L'Inde telle qu'elle est,* par Louis Hagen.

LES TEMPS MODERNES. **Janvier.** *La Recherche de l'absolu,* par Jean-Paul Sartre : à propos de la sculpture de Giacometti.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Mars.** Th.-G. Chifflot : *Luther et l'Evangile ou la tentation du publicain.* — M. Carrouges : *Lumières sur l'Asie.* — M. Brélivet : *Le nationalisme vietnamien en face des prétentions françaises sur le Viêt-Nam.* — R. Schwob : *Gandhi hindou.*

REÇU : *L'Age nouveau, Antico e novo, L'Armée française, Atlantis, Le Bulletin des Lettres* (Lyon), *Bulletin mensuel de la Chambre de Commerce française de la province d'Anvers. Cahiers France-Roumanie, Le Cheval de Troie, La Corse, L'Echo des Etudiants* (Toulouse), *Enseignements, Espoir, Esprit, Etudes, France-Asie* (Saïgon), *J'ai lu, La France graphique, Le Journal des Poètes* (Bruxelles), *Liaison* (Montréal), *La Nef, L'Orphelinat, Peuple et Culture, Quo Vadis poésie, La Révolution prolétarienne, La Revue doloriste, Revue internationale de la Croix-Rouge* (Genève), *Revue parlementaire, économique et financière, Succès, Tramontane* (Perpignan), *L'Unique* (Orléans).

GAZETTE

Hugh Fraser Stewart. — *Le 24 janvier dernier est mort en Angleterre un loyal ami de la France. Né en 1863, le Révérend Hugh Fraser Stewart enseigna pendant de longues années notre littérature à Trinity College, le plus grand collège de l'université de Cambridge, dont il était* fellow. *Après avoir publié une étude sur Boèce, c'est à servir nos classiques, et surtout Pascal, qu'il se consacra par la parole et par la plume. Il mettait avec aisance et lucidité les plus épineux débats théologiques à la portée des nombreux étudiants qui suivaient ses cours. Son livre sur* La sainteté de Pascal *est placé très haut et cité par tous les spécialistes. Qui ne sera ému de la simple dédicace : « A la France, quand même » écrite aux jours sombres de 1940 en tête de son* Secret of Pascal? *Ses nombreux enfants ont tous été, grâce à lui, imprégnés de culture française. L'une de ses filles a publié, sur les rapports des littératures anglaise et française, un livre dont le* Mercure *a parlé l'an dernier. Une autre, surprise en France par la guerre, internée dans un camp, s'en évada par l'Espagne au cours de péripéties mouvementées qu'elle a racontées dans son livre* Dawn Escape, *et servit ensuite jusqu'à la fin des hostilités au quartier général des Forces françaises libres à Londres. C'est dans l'adversité que l'on connaît ses amis : si cette famille est des nôtres, n'est-ce pas grâce à son chef qui comptait parmi ses distinctions les plus chères le titre de chevalier de la Légion d'honneur, que le gouvernement français lui avait décerné en reconnaissance des services rendus par lui à notre pays?*

Quand on parle de H. F. Stewart et de la France, le mot d'amitié ne cesse de revenir sous la plume. Des amis, il en avait de nombreux chez nous, dont Paul Desjardins qui lui rendait visite le jour de l'automne 1921 où j'arrivai à Cambridge. Tous ceux qui ont passé à Trinity College se rappellent le vaste cabinet donnant sur la grande cour; on y accédait par une petite arche de style Renaissance, que surmontait une énorme glycine accordée au gris de la pierre; H. F. Stewart y recevait ses visiteurs, coiffé d'un béret de velours noir carré qui lui donnait l'air d'un humaniste des temps anciens (Erasme n'a-t-il pas été membre d'un collège voisin?). Une grande majesté émanait de ce petit homme aux traits aigus d'ivoire profondément buriné, et robuste sous une apparence

fragile. Je ne me rappelle pas l'avoir vu rire. La chaleur de son cœur se vêtait d'impassibilité. Souvent un éclair de malice passait dans ses yeux clairs, ou bien il se laissait aller à un sourire silencieux, calme et comme confidentiel, d'une absolue distinction. Ce représentant d'une espèce noble aimait la gaieté — que de fois il s'est mis au piano pour animer un chant repris avec entrain par sa famille — mais ne s'exprimait qu'en formules parfaitement élégantes jusque dans la familiarité. Ses discours de circonstance sont de petits chefs-d'œuvre de concision et d'humour.

H. F. Stewart se faisait aimer de tous, jeunes et vieux. Je l'ai revu en 1946, pareil à lui-même, malgré l'épreuve. Sa disparition représente pour nous, que nous le sachions ou non, une perte sensible. Nous devons à sa mémoire le regret et la gratitude. — J. V.

Mars à Paris. — *Nous nous souviendrons (si Dieu nous prête vie) de cet avant-printemps. L'hiver pourtant avait été clément, encore que sombre, lourd d'inquiétude, chargé d'ennui (ce sentiment qu'on ne sortira jamais du tunnel); mais, en conclusion, assez de neige et de gel pour tuer les parasites des cultures (braves journalistes!) et entretenir dans la marmaille la convention collective que les livres disent vrai, assez de dégel et de bouillasse pour détailler jusqu'à la lie du dégoût. Là-dessus ce soleil brillant de jeunesse, ce ciel d'une pureté blonde, cette lumière vaporeuse, cette fusée d'adolescence, ce bondissement, cette pétulance dont se soûlait toute la vieille pierraille de la ville.*

On s'en souviendra parce que, cette fois, le Père Eternel a pris son temps, lui qui s'entend si bien à télescoper les bonnes choses et à étirer les mauvaises sur une échelle parente de sa propre éternité. Il ne nous a pas bousculés. Il nous a laissé le loisir de déguster. Les Français d'aujourd'hui ne croient plus d'abord aux sourires des dieux; ils sont devenus méfiants et fermés devant le destin, ombrageux, longs à s'apprivoiser, prompts à décroire. Le Père Eternel les a pris comme on prend les enfants butés. Il a attendu que nous nous décidions nous-mêmes à délacer et à poser notre cuirasse d'amertume, à laisser ce chaud rayonnement du bonheur traverser, fil après fil, tous nos vêtements, jusqu'à la peau. (Après quoi il adviendra ce qui est écrit; mais ceci ne nous sera plus ôté.) La grande ruée végétale des feuilles fraîches et des fleurs est là, toute proche, prête à éclater, prête à déferler, avec ses bourgeons gonflés, luisants, poisseux déjà; mais, pour une fois, elle ne nous aura pas surpris : nous aurons eu le temps de savourer à petits coups, des lèvres, de la langue, du palais et de la gorge, toute la coupe de ses prémices.

Ce lourd Paris, ce roc stérile, ce complexe d'intentions, de combines et de tensions, cette masse d'histoire, cette meute à nos trousses des actes de nos grands-pères, ce sous-sol fait de béton, des conduites du gaz et des fils du téléphone, ce combinat de loge-

ments plus artificiel que la cire des ruches, cette masse d'inhumanité qui écrase les hommes dès qu'ils sont l'homme tout seul, toute cette dureté, toute cette pesanteur, tout cet urbanisme se sont volatilisés dans la lumière tremblante et blonde. Comme Paris est léger! Comme cette pierraille est aérienne! Quelle joyeuse disponibilité révèlent tant d'affirmations séculaires! Ces crasseuses murailles, ces dômes inflexibles, les voilà dansants et chantonnants, confondus dans la même adolescence brumeuse et tendre, tandis que la fleur jaune du forsythia, la fleur qui annonce la bonne nouvelle, la fleur évangélique, de toute sa grâce grêle et légère, brille parmi les branches noires au cœur des jardins encore engourdis. — CASTOR.

New Look. — *En cet anxieux printemps de 1948, la fortitude anglaise s'alimente comme toujours de réflexion sérieuse assaisonnée de plaisanteries hors de propos. Ces plaisanteries sont comme un voile, si l'on veut, pour la pensée secrète. Leur usage fait partie de la tradition d'un pays où, depuis plus de cent ans, les grands clubs fréquentés par les hommes politiques sont de fidèles abonnés de* Punch. *Il faut être drôle, d'une drôlerie turbulente mais sans méchanceté. Or le* New Look *apporte justement la riche inspiration cocasse dont les esprits ont maintenant besoin.*

Le New Look *est la nouvelle ligne de la toilette féminine proposée par les couturiers parisiens. L'expression ne comporte pas le mot : mode* (fashion). *Elle signifie : Nouvelle Apparence, dans le sens strictement visuel. Il n'est pas question de couture, de coupe ni de tissus, mais de silhouette costumée. Celle-ci envahit les journaux, le music-hall et même par suggestion la B. B. C. Elle amuse parce qu'elle n'a guère l'apparence d'une réalité domestique.*

A ce sujet, il convient de rappeler que les Anglaises n'ont pas, comme les Françaises, le goût inné du chiffon et du massacre de robes anciennes, ni celui des hardies créations maison. La plupart d'entre elles n'apprirent à coudre que par patriotisme, pendant la guerre, quand on leur demanda de ravauder leurs vêtements pour réduire le tonnage maritime alloué aux besoins en textiles des civils. D'autre part, les couturières sont rares et très chères en Grande-Bretagne. On s'habille donc généralement à la confection, et, même avec le rationnement et les contingentements actuels, on peut compter sur les magasins pour populariser la mode. Reste à comprendre si ceux-ci adoptent le New Look *comme mode viable. Peut-être faudrait-il le demander au Ministre du Commerce, et surtout au grand maître des Finances et de l'Economie nationale, Sir Stafford Cripps...*

C'est Sir Stafford, personnage ascétique, végétarien et buveur d'eau, qui, lors d'un banquet d'industriels du textile, s'écriait l'hiver dernier : « N'allongez pas les jupes. Plus on voit les jambes,

mieux cela vaut! » Tout de même, certaines maisons d'exportation de modèles ont préparé des collections de « haute couture londonienne » dans le genre français, avec des jupons froufroutants, des bedaines ouatinées et des postérieurs drapés qui représentaient un si généreux gaspillage d'étoffe que beaucoup de belles filles anglaises, condamnées aux jupes courtes, auraient pu s'en offenser. Mais on se moque bien du New Look *d'exportation quand le Ministre des Finances proclame l'intérêt national du spectacle des mollets!*

Après cela, les magasins de confection ont essayé de satisfaire la demande habituelle de manteaux de printemps avec des articles aux formes vaguement parisiennes, moins carrées et plus allongées que ce qui se portait jusqu'à présent à Londres. Mais les journaux ont reproduit les photos de matrones qui renvoyaient leurs manteaux aux vendeuses pour en faire rogner l'ourlet... Et, dans le même temps, on a appris que la balance des paiements de la Trésorerie britannique pour l'année était à la merci du chiffre des exportations de textiles, faute de matières premières suffisantes pour augmenter appréciablement celui des exportations d'acier. Pas étonnant, en somme, que le New Look *soit devenu un sujet de plaisanterie! Que pourrait-il faire pour résister pratiquement à la contingence économique?* — MARIE-REINE GARNIER.

De quel côté de la barricade? — *Quand il fut blessé mortellement, le* 25 *juin* 1848, *pendant l'émeute parisienne, Mgr Affre, archevêque de Paris, était-il devant la barricade élevée au débouché du faubourg Saint-Antoine sur la place de la Bastille, ou* derrière *celle-ci? D'autre part, d'où la balle qui le frappa fut-elle tirée?*

La question se pose de nouveau, d'une façon précise et urgente à propos de l'apposition d'une plaque commémorative sur la maison voisine du lieu où il est tombé, hommage désiré par un débitant de boissons du faubourg Saint-Antoine, qui est aveyronnais comme l'était l'archevêque.

Au 51 *de la rue de Saint-Louis-en-l'Ile, sur la façade de l'hôtel Chemizot, ancien siège de l'archevêché de Paris, il existe déjà une plaque commémorative ainsi conçue :*

Denis Auguste AFFRE
archevêque de Paris,
blessé *devant* une barricade
à l'entrée du faubourg Saint-Antoine
mourut dans cet hôtel
le 27 juin 1848.

Mais le Dictionnaire biographique *d'Hœfer commencé il y a un siècle chez Firmin-Didot, assure que l'archevêque était* derrière *la barricade quand il reçut le coup de feu mortel.*

Par contre, la Grande Encyclopédie *affirme qu'il était* devant, *et déclare péremptoirement que le coup de feu venait des troupes de l'ordre.*

L'archevêque fut atteint dans le dos, d'une balle tirée de haut en bas, sans doute d'une fenêtre ou d'un toit. S'il se trouvait devant la barricade, ce coup de feu peut être raisonnablement attribué à un soldat des troupes de Cavaignac. Si au contraire il se trouvait derrière, cette barricade maçonnée, qui ne put être enlevée ce jour-là, et qu'on dut tourner le lendemain, après avoir démoli à coups de canons les maisons auxquelles elle s'appuyait, on est tenté de suspecter la loyauté des émeutiers au milieu desquels il se trouvait, et dont l'un l'aurait frappé dans le dos pendant qu'il prêchait l'apaisement. On saisit les raisons de ces affirmations contradictoires dictées par des considérations partisanes.

M. Elie Debidour, secrétaire de la Commission du vieux Paris, chargée d'examiner et de vérifier les textes d'inscriptions, a évoqué d'une façon précise, circonspecte et avec beaucoup d'émotion, les circonstances de ce grand sacrifice.

Nul doute ne subsiste : l'archevêque était bien derrière la barricade. Quant à déterminer d'où venait la balle qui l'a frappé, il est sage de demeurer sur une prudente réserve. — ROBERT LAULAN.

Sur « Le Procurateur de Judée ». — *Dans la* Mercuriale *du fascicule de janvier, M. Raymond Schwab a recherché quelle avait été l'intention d'Anatole France en écrivant* Le Procurateur de Judée. *Qu'on veuille bien permettre à un vieux francien de dire qu'il ne lui semble pas que la question puisse se poser, tant ce conte est limpide.*

Les vingt-cinq pages qui précèdent les deux phrases finales, et que M. Schwab semble considérer comme un hors-d'œuvre simplement dilatoire, excitent au plus haut point l'intérêt du lecteur. Ce long tableau, supérieurement brossé par Ponce Pilate, des éternelles dissensions religieuses des Juifs de cette époque, des rivalités continuelles entre les faux messies qui se succédaient sans relâche, des plaintes dont venaient constamment l'assaillir ces orientaux ergoteurs contre les prétentions de thaumaturges éphémères, tout cela évoque une si intense impression de cohue ridicule et de criailleries mesquines, que le lecteur, quoi qu'en dise M. Schwab, n'est nullement surpris par la phrase finale, car c'est exactement la conclusion qu'il attendait. *Comment un Romain, noyé dans ces querelles orientales sans intérêt, eût-il pu remarquer l'un de ces messies plutôt que les autres et retenir son nom?*

Il n'y a donc aucune ressemblance entre l'amnésie, évidemment volontaire et sarcastique, du sculpteur allemand dont parle Quinet et celle, bien naturelle et amplement justifiée, de Ponce Pilate, car Napoléon a joui, pendant sa vie même, d'une éclatante renommée jusque dans le moindre village d'Allemagne, tandis que Jésus, pendant la sienne, ne fut connu que de quelques Juifs. — MAURICE CAUCHIE.

Erratum. — *Une malencontreuse faute d'impression a défiguré le neuvième vers du poème de Jules Supervielle,* L'Oubli, *que le* Mercure *a publié le* 1er *avril* (p. 577). *Il faut lire :* « Et l'un l'autre se recommencent ».

Sottisier. — Triomphal succès de « Boris Godounov ». — (...) *Pernet qui affectionne beaucoup ce rôle vit le personnage qu'il incarne et c'est sur des tonnerres d'applaudissement que terrassé par le remords le rideau tomba à la fin du quatrième acte sur sa dépouille mortelle* (Le Progrès de Lyon, 5 *août*).

L'histoire de cet homme extraordinaire, mi-moine, mi-vagabond, mi-ouvrier, a un charme... (Réforme, 9 *août*).

Quelle émotion pour nous, provinciaux jetés à Paris par quelque hasard, de rencontrer un vrai Parisien enraciné dans ses trottoirs et dont le vent natal est celui des chevaux de bois de Pigalle (*Paul Guth, sur Robert Kemp,* Le Figaro littéraire, 23 *août*).

Edouard Herriot a 75 ans. Un demi-siècle d'agitation parlementaire ne lui a pas enlevé sa robustesse. Il est capable de diriger des débats houleux jusqu'à cinq heures du matin et de se livrer après aux joies de la cuisine lyonnaise. Cependant, les rhumatismes lui rappellent souvent qu'il est né avant la Commune (Samedi-Soir, 6 *septembre*).

Pour supporter tant d'ardeur nous n'avons que deux alternatives, nous plonger dans l'eau ou nous laisser griller et tanner par le plein soleil (*Geneviève Chazalviel,* Mercure de France, 1er *septembre, p.* 190).

Ah! que la vie est quotidienne
Et du plus vrai qu'on se souvienne
Comme on fut piètre et sans génie!

écrivait Rimbaud. Les auteurs et les réalisateurs de Café du Cadran *ont magistralement illustré ces vers des* Complaintes (Le Figaro, 7-8 *septembre*).

Le long des pentes humides voletaient des fétus de paille arrachés aux meules de foin (*Pierre Pavlenko,* Mercure de France, 1er *octobre, p.* 224).

Sous peine de perdre la face, le parti communiste s'est enfin démasqué (*Louis Terrenoire,* L'Aube, 1er *octobre*).

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6144 — 1948
Dépôt légal : 2e trimestre 1948.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

Vient de paraître :

PAS TROP VITE, S. V. P. !

par HENRI QUEFFÉLEC

Un vol. in-16 double-couronne de 256 pages. . . . . . . Prix : **180** fr.

Henri Queffélec, qu'un Robert Kemp ou un René Lalou ont pu désigner comme l'un de ceux de sa génération qui ont reçu « le don », montre dans ce livre une nouvelle conquête de son talent. Jamais encore chez lui l'invention et le style n'avaient témoigné de tant de fantaisie, de verdeur, de liberté.

JOHN
ou
l'Ingénuité catalane

par SAINT-ELME

Un vol. in-16 double-couronne de 184 pages. . . . . . . Prix : **150** fr.

Roman? Conte? Essai? Fantaisie? C'est une personnalité qui se découvre, un ton neuf, un style d'une pureté étincelante, et une « ingénuité »... aussi avertie que celle d'un Anatole France.

STENDHAL JOURNALISTE

par RENÉ DOLLOT

Un vol. in-16 double-couronne de 272 pages. . . . . . . Prix : **210** fr.

Ce livre ne nous présente pas seulement Beyle sous un jour nouveau, il apporte une contribution originale à l'histoire de la Restauration, à l'histoire littéraire et à la littérature comparée. C'est donc un ouvrage qui intéresse non pas seulement les stendhaliens, mais tous les lecteurs cultivés.



ÉDITIONS DE MINUIT

VIENT DE PARAITRE

William FAULKNER

MOUSTIQUES

Introduction de Raymond QUENEAU

William FAULKNER se passe de présentation : l'on se rappelle et l'on relit « *SANCTUAIRES* », *LUMIÈRE D'AOUT* », « *LE BRUIT ET LA FUREUR* ». Aujourd'hui, les Éditions de Minuit se flattent de présenter au public français l'un des plus caractéristiques romans d'un grand écrivain américain.

***MOUSTIQUES*, c'est l'aventure oppressante et burlesque de Mrs. Maurier et de ses extraordinaires invités, en croisière à bord de la « Nausicaa » par un été torride, au large des côtes de la Louisiane.**

1 volume de 400 pages environ . . . . 345 fr.

L'Édition originale est limitée à 200 exemplaires sur grand papier.



VIENT DE PARAITRE

Jacques BRENNER

L'ANNÉE COMMENCE AU MOIS D'OCTOBRE

Jacques BRENNER semble avoir accepté les règles secrètes de la vraie littérature. Il a fait, de sa vie de jeune bourgeois en rupture de province, une série d'expériences personnelles un peu plus littéraires que de coutume et qui en font le prix. Des garçons et des filles en pleine exaspération, en sourde dissimulation, dont les portraits, les incessants dialogues, font la structure intellectuelle d'une société qui est en train de disparaître. C'est un témoignage fait de grâce, d'habileté et de péril qui donne son prix à des personnages adolescents et décadents, qui ne manquent ni d'esprit, ni de vigueur pour entretenir leurs biens, leurs rêves, leurs traditions.

1 volume de 240 pages . . . . 195 fr.

L'édition originale est limitée à 100 exemplaires sur grand papier.

22, bd St-Michel, PARIS VIe
75, bd St-Germain. ODE 22.54 [redacted]

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1948